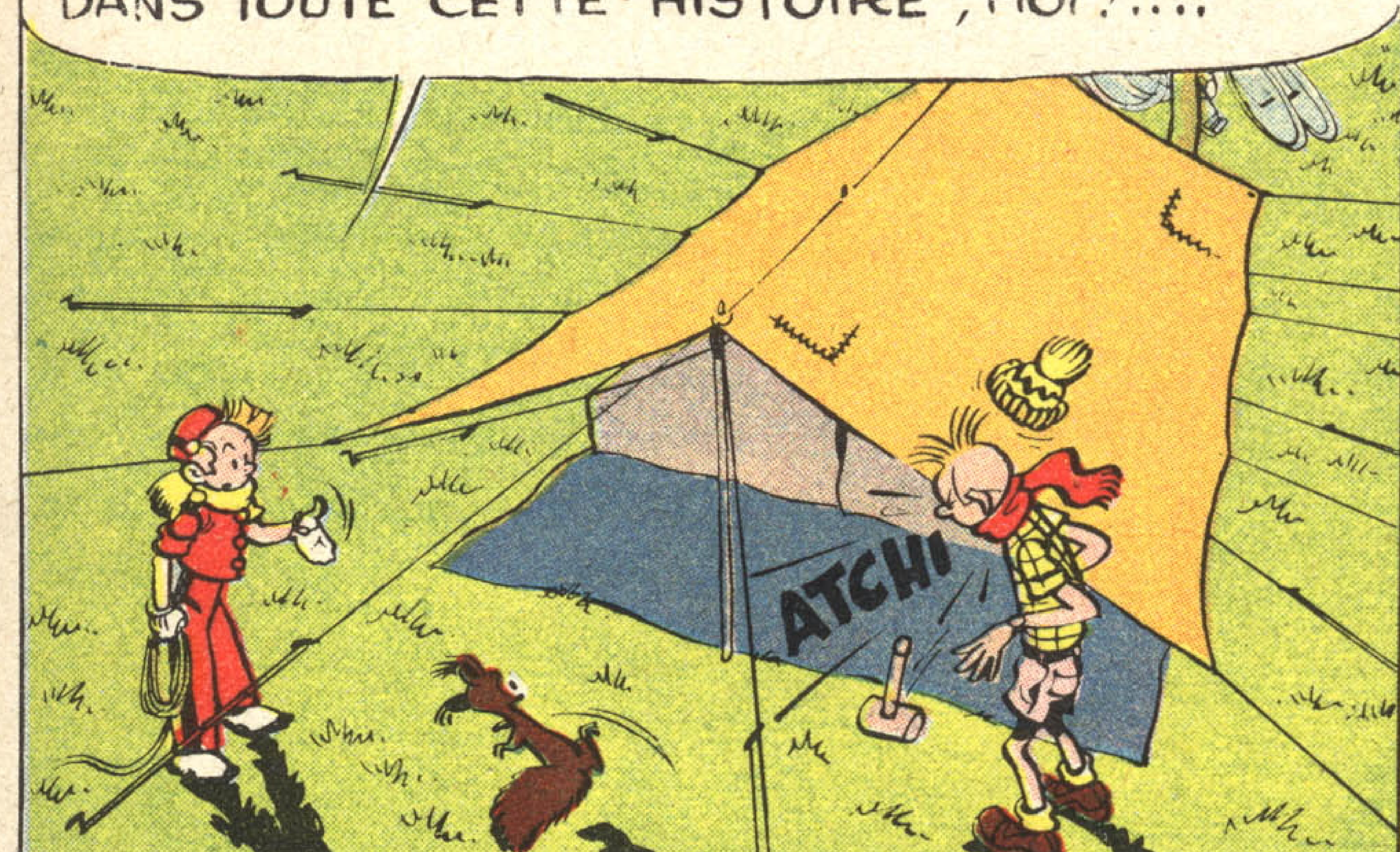
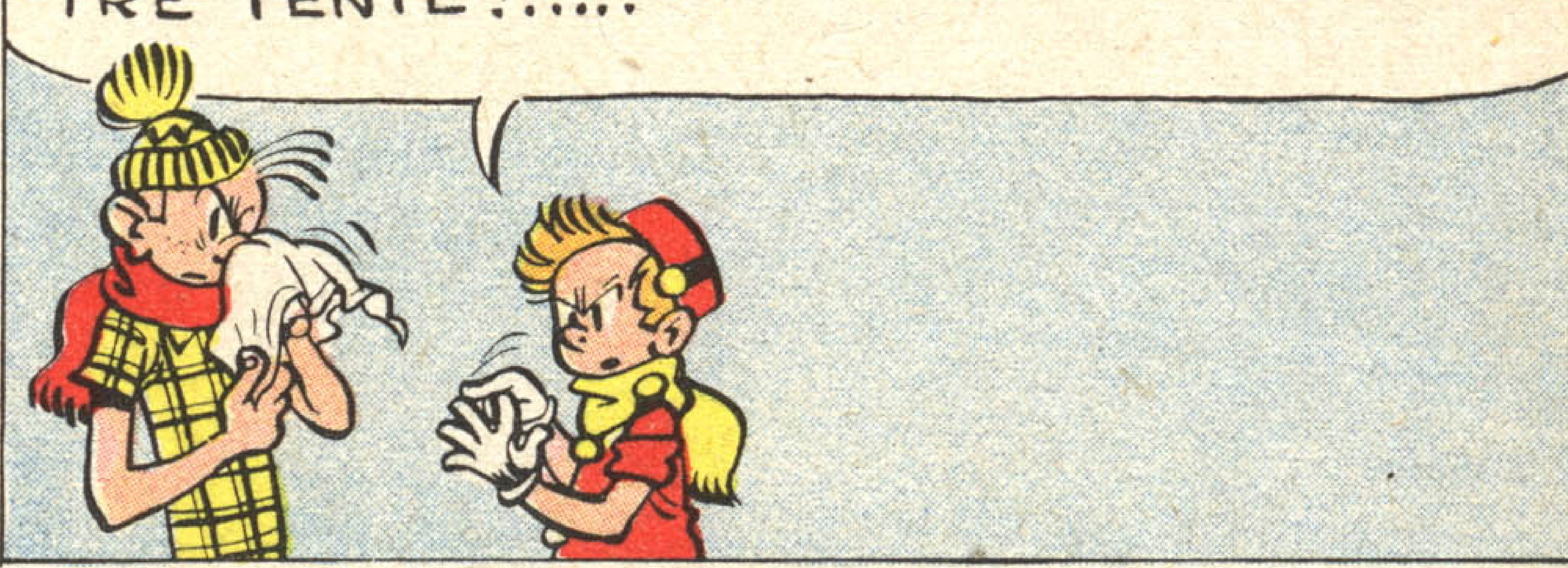


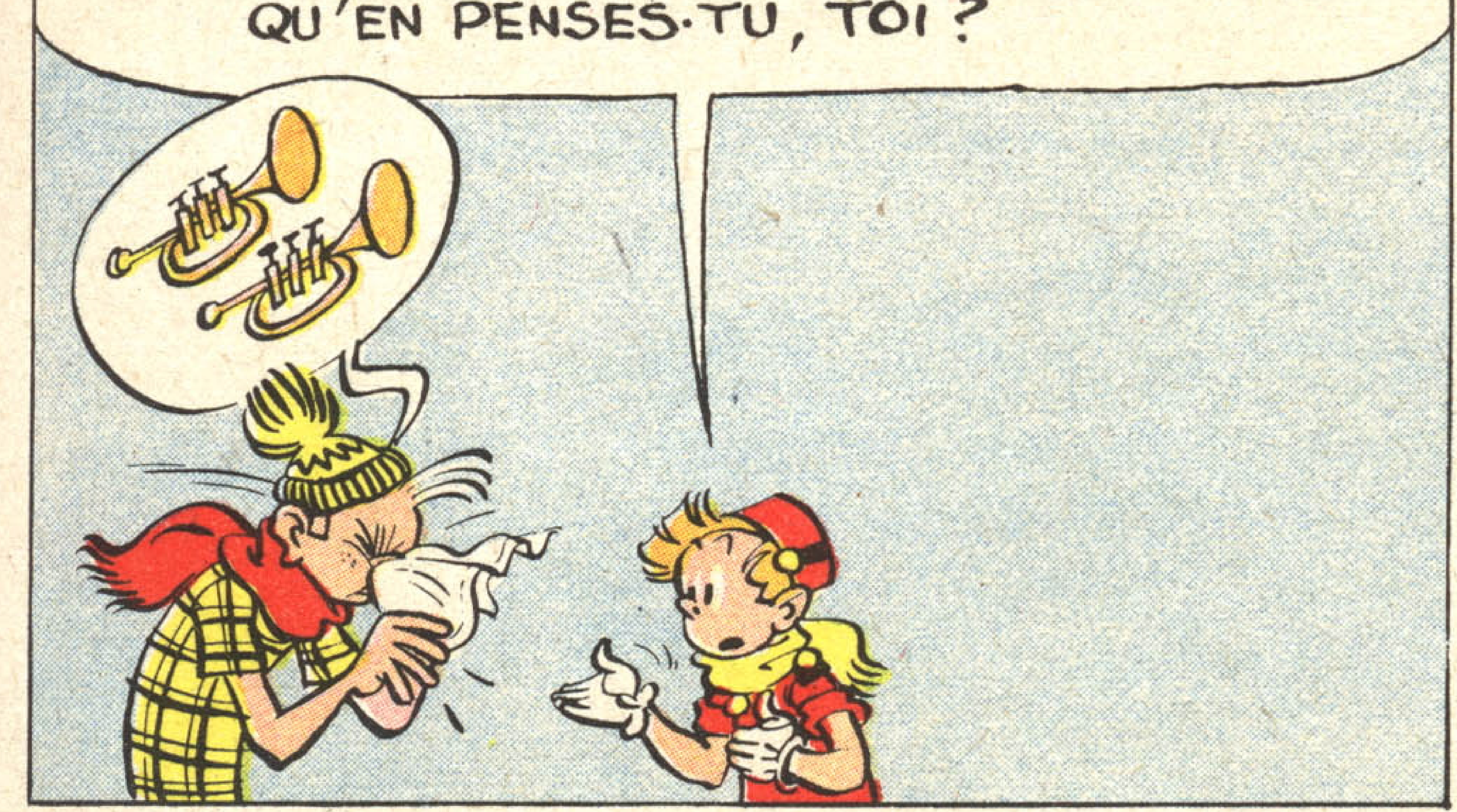
SPIROU

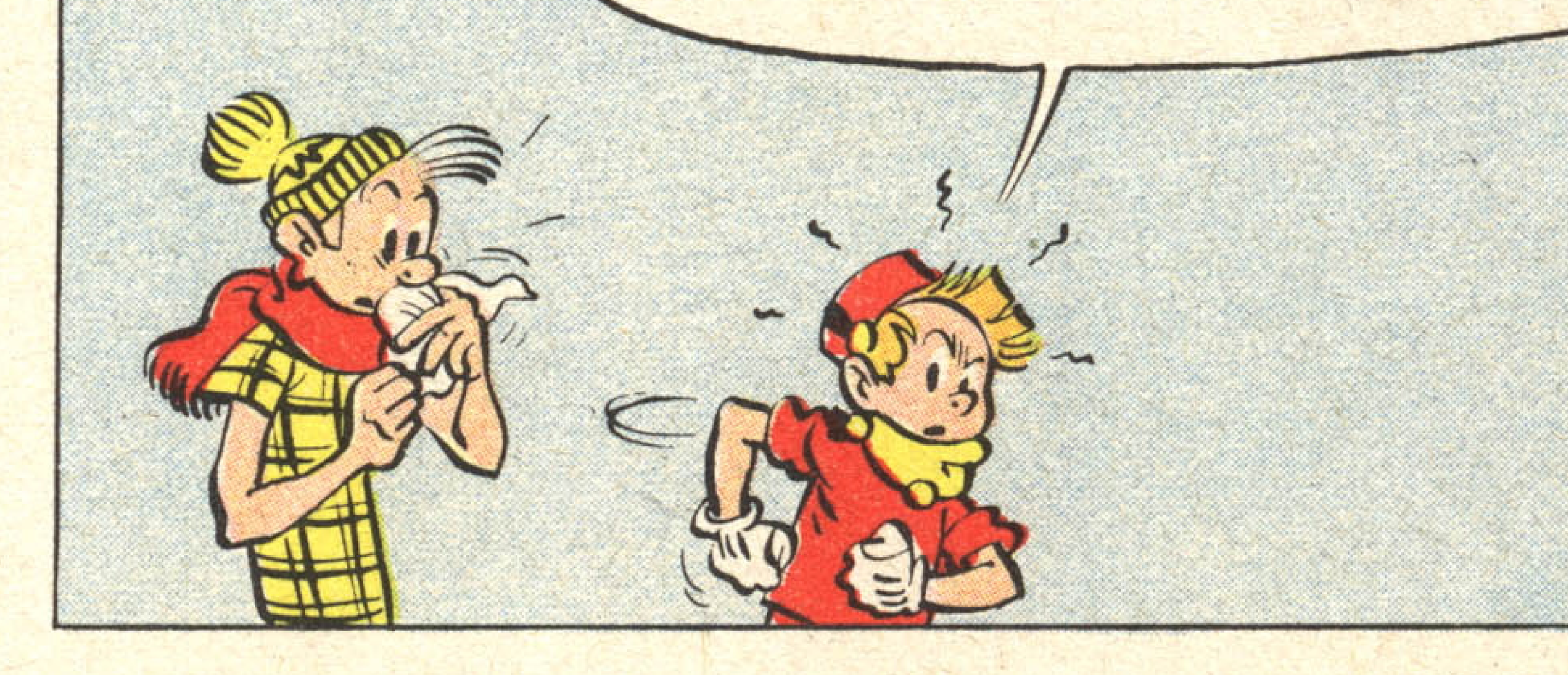
PUBLICATION HEBDOMADAIRE

13e ANNEE. — N° 657. — 16 NOVEMBRE 1950. — 24 PAGES.

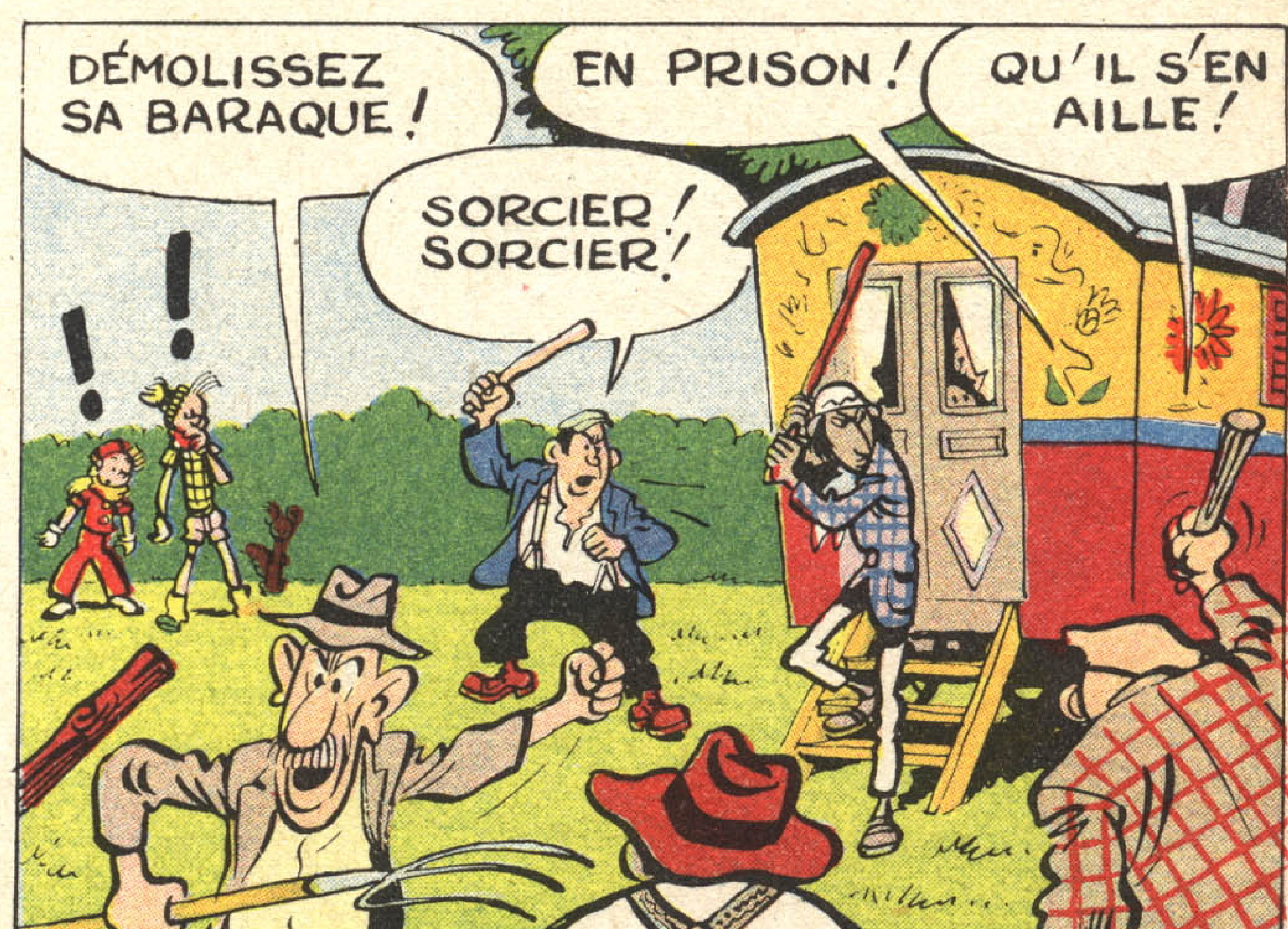


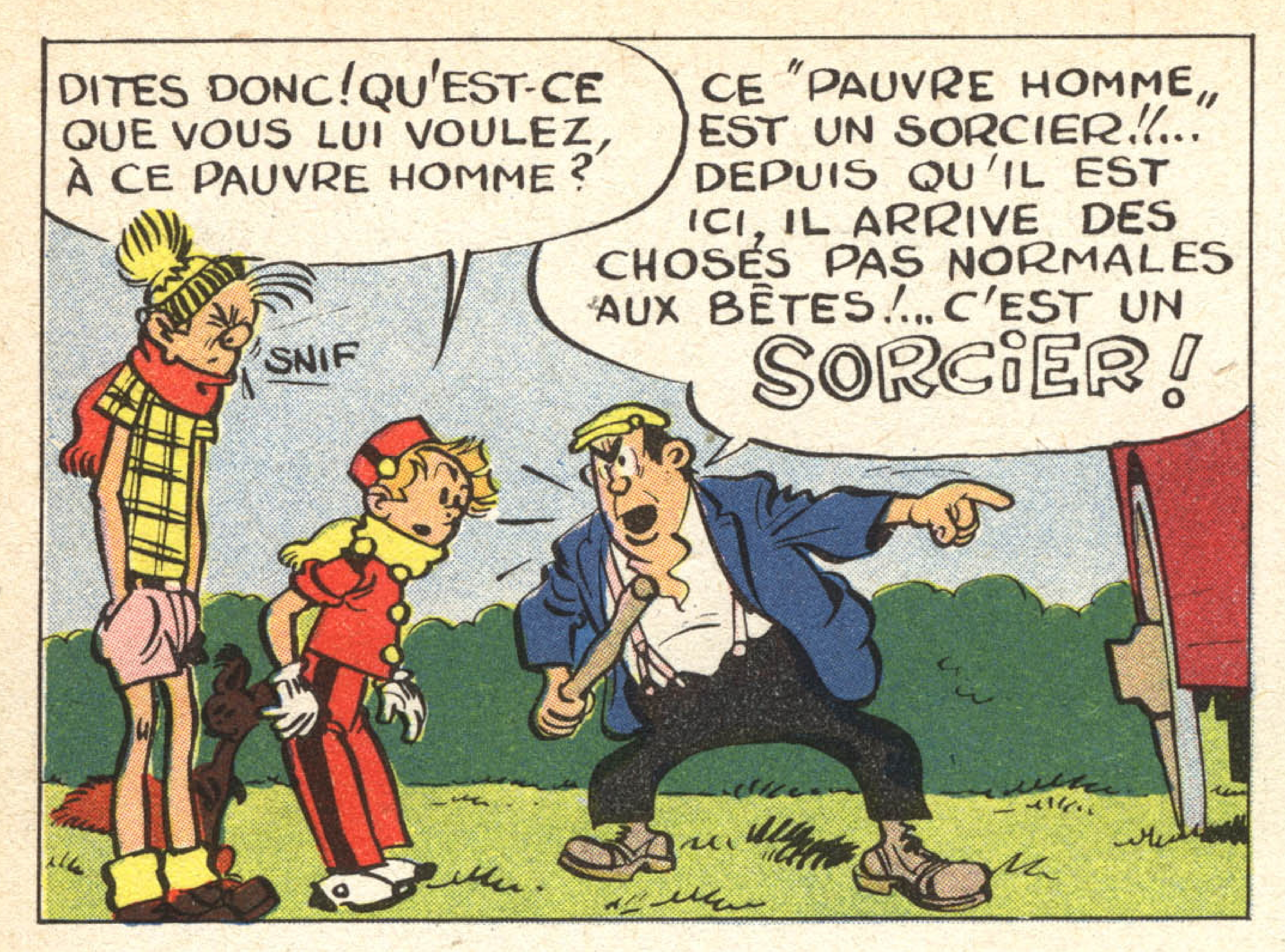


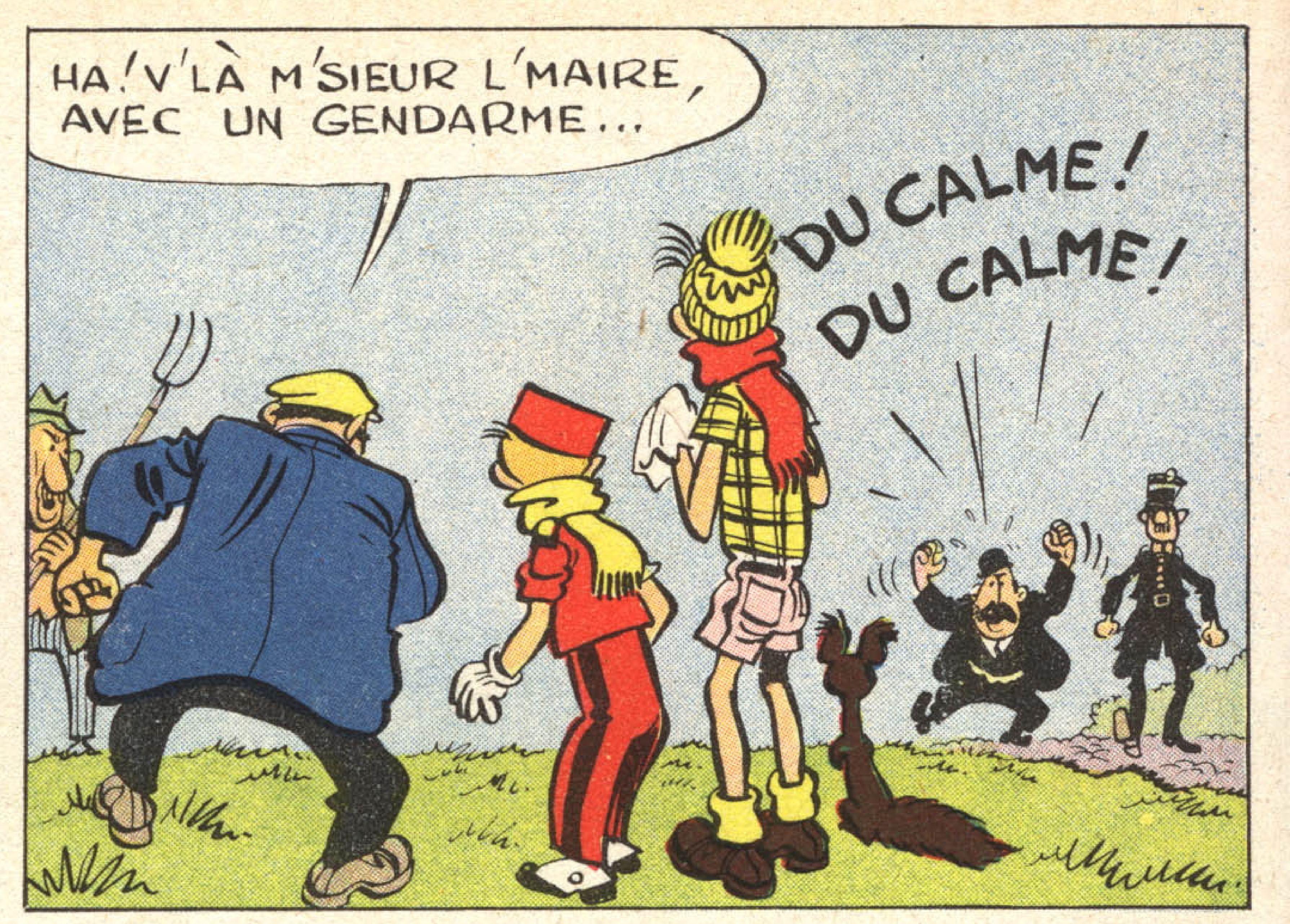






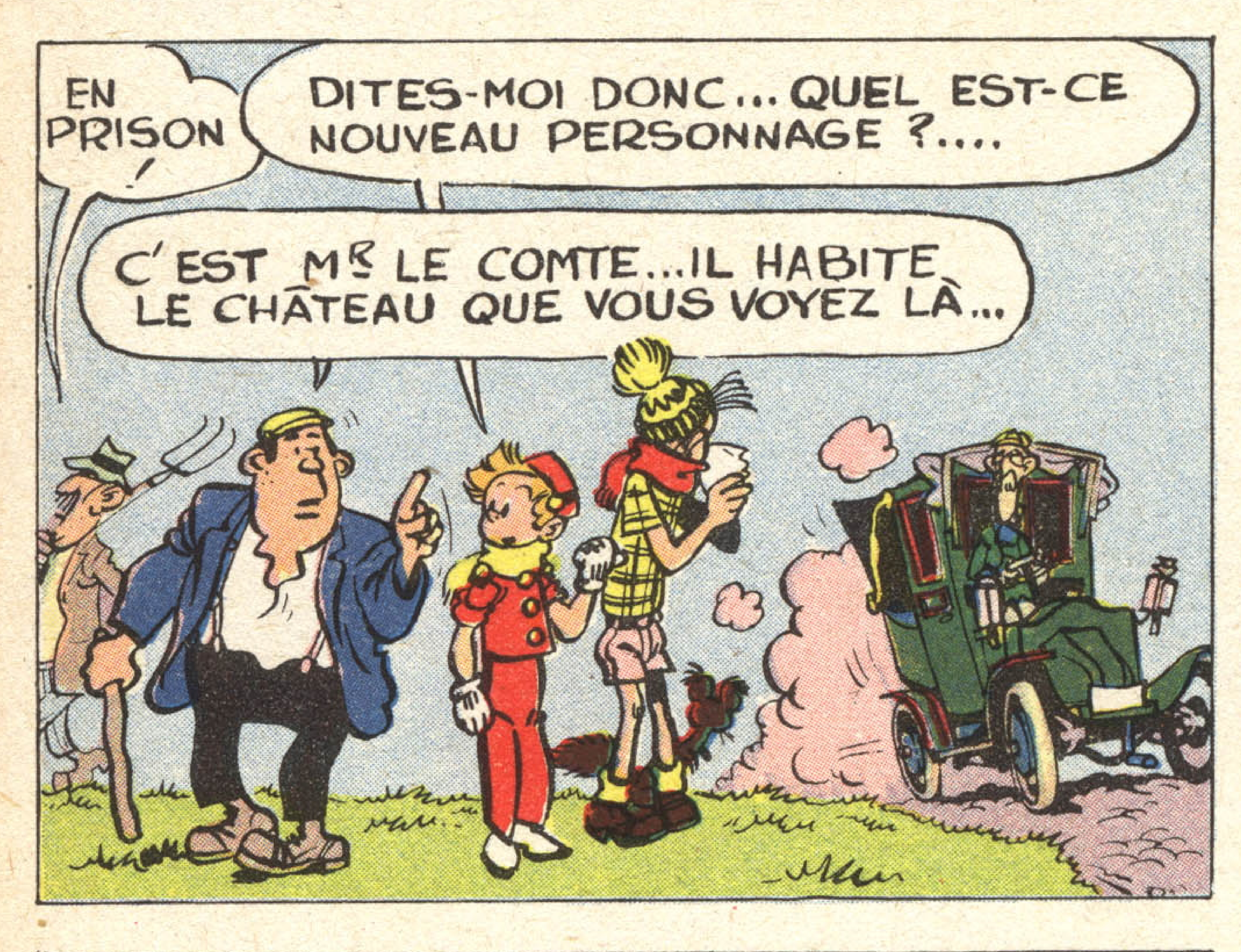


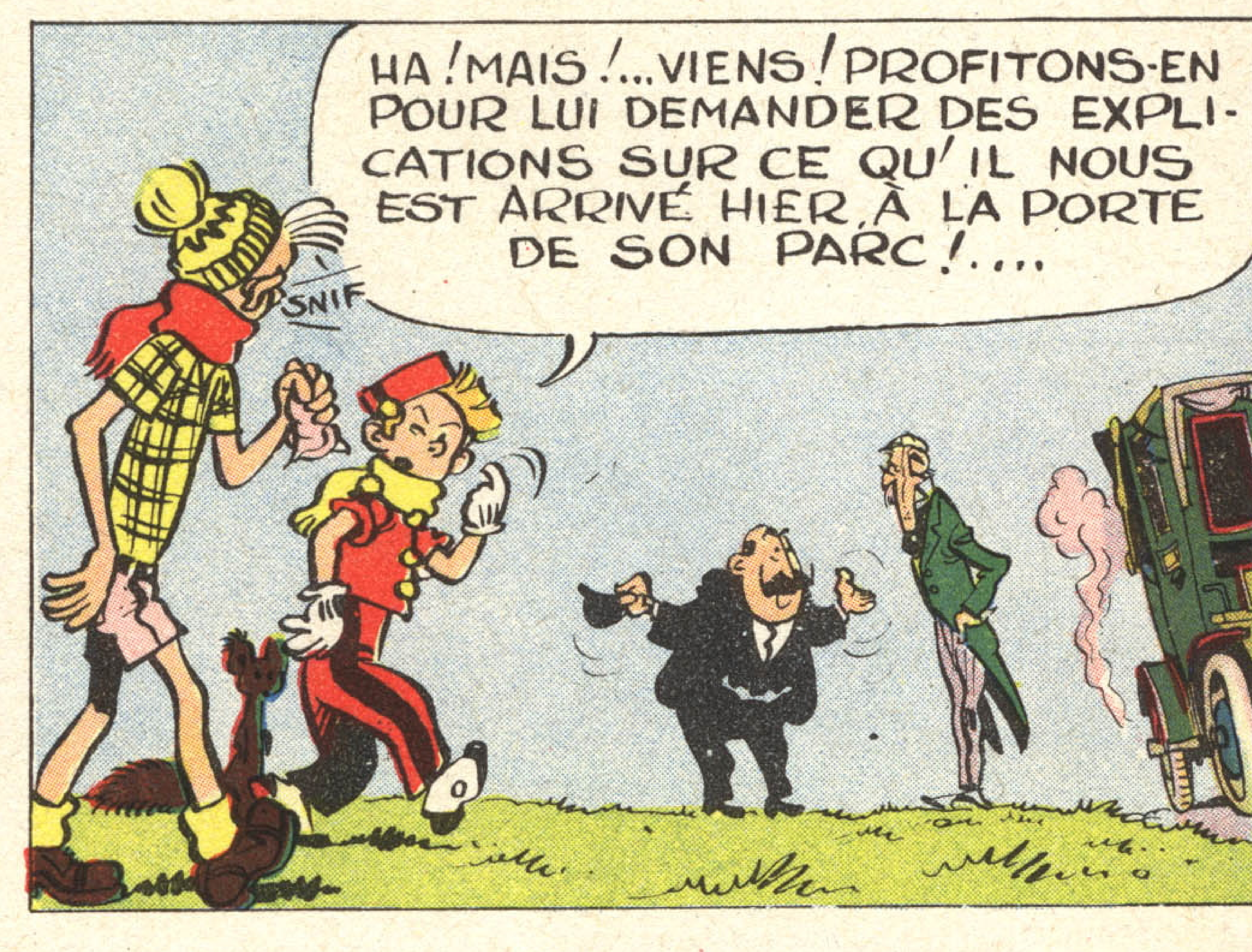


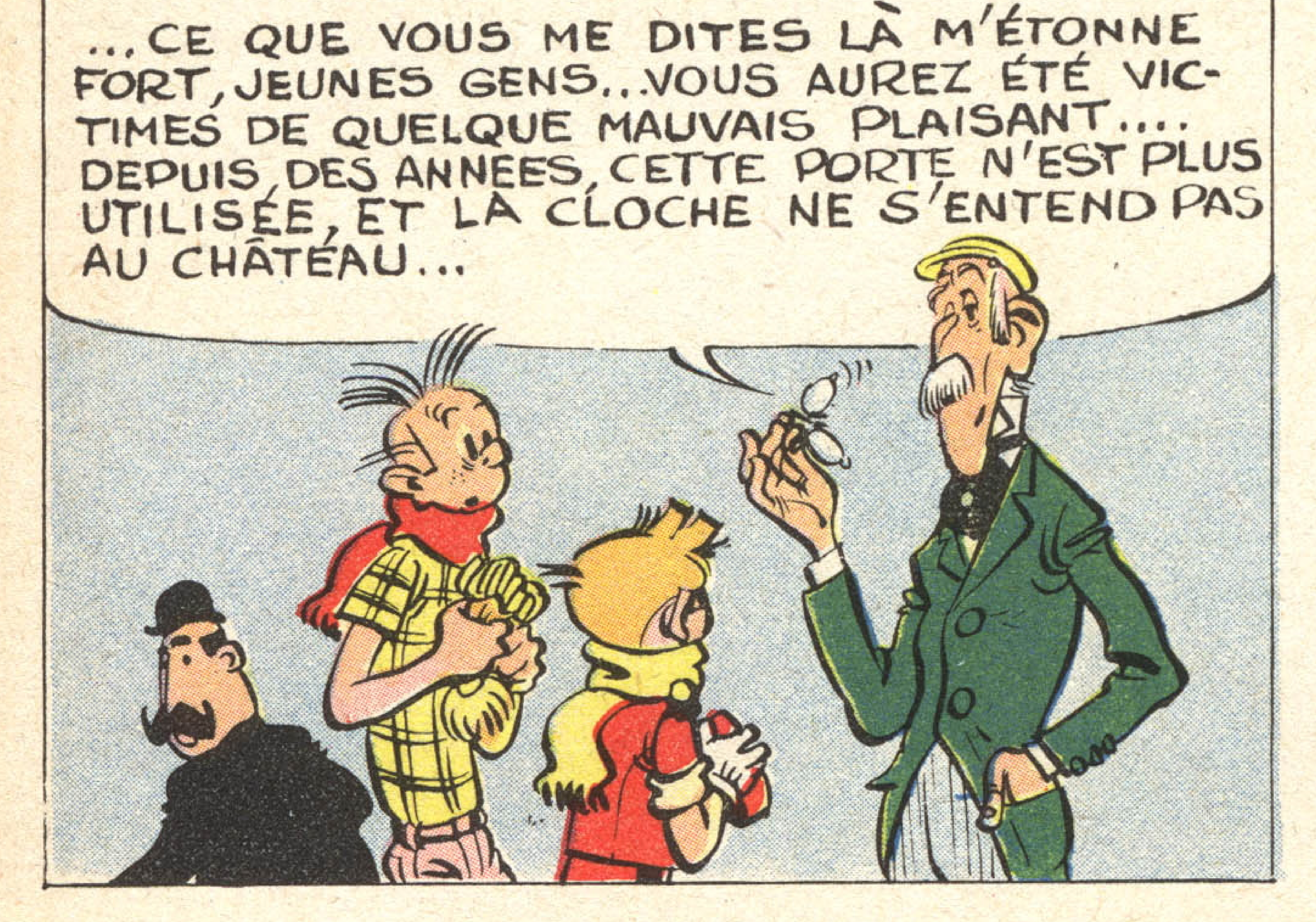


MESSIEURS... SOUS MON ADMINISTRATION, CHAMPIGNAC DEVIENT UN VILLAGE MODERNE, DISCIPLINÉ ET BIEN ORGANISÉ DONT NOUS SOMMES FIERS !... DÉJÀ UN MAGNIFIQUE FEU ROUGE, DONT NOUS SOMMES FIERS, RÈGLE ÉLECTRIQUEMENT ET MAGISTRALEMENT LA CIRCULATION À L'ENTRÉE DU VILLAGE !... TOUT CE QUI PEUT COMPROMETTRE L'ORDRE ET LE PROGRÈS DE CHAMPIGNAC, DONT NOUS SOMMES FIERS, DOIT ÊTRE ÉNERGIQUEMENT COMBATTU !... C'EST POURQUOI...











Il faut toujours être content de son sort et ne pas désirer plus que l'on n'a.

Tenez, par exemple, ma queue ; elle est fort bien comme elle est là, non ?

En tout cas, elle me plaît, et c'est le principal.

Vous me voyez avec une queue de cheval ? J'aurais l'air fin, hein ? Ou une queue de basset, ou une queue de fox-terrier, ou une queue d'hirondelle...

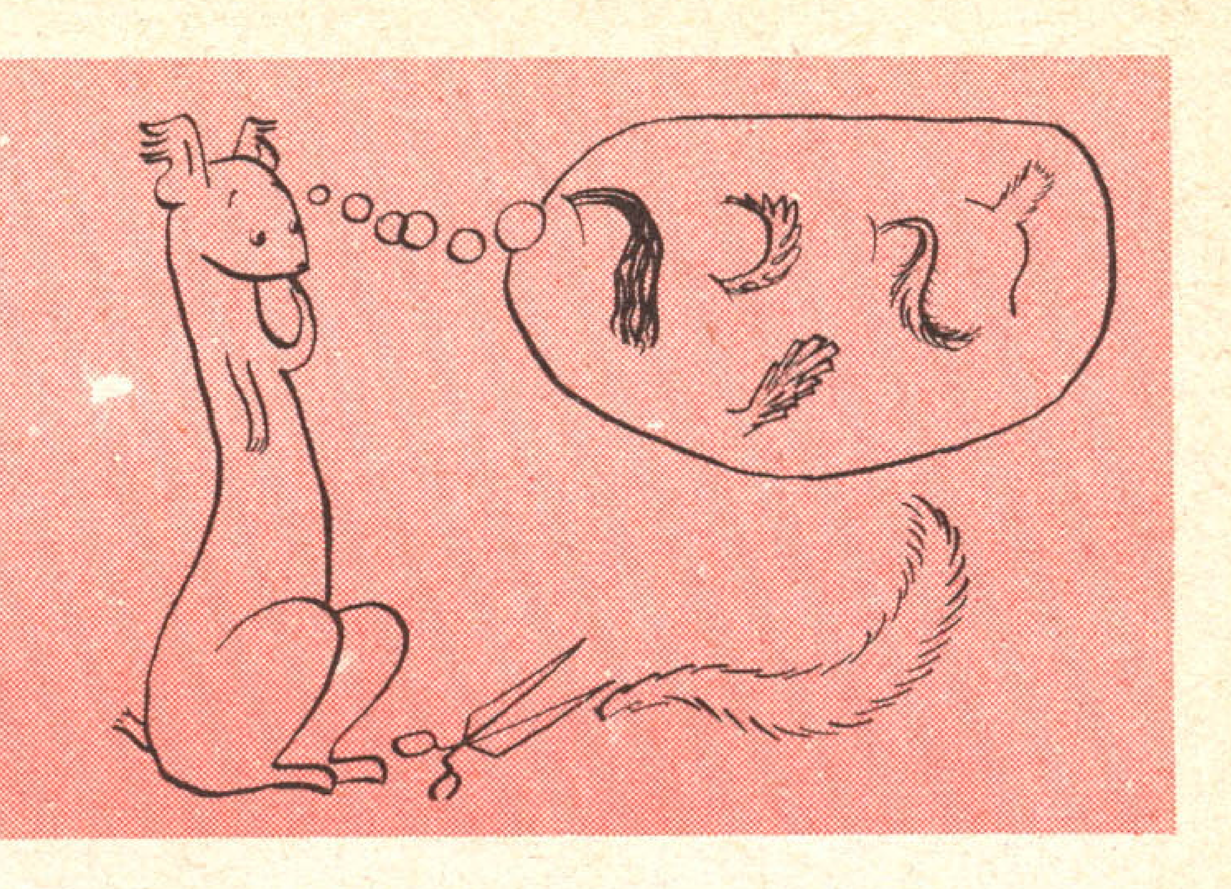
Avouez que ce ne serait pas esthétique. Bien qu'avec la chirurgie du même nom, on arrive à des résultats étonnants dans le domaine de la greffe.

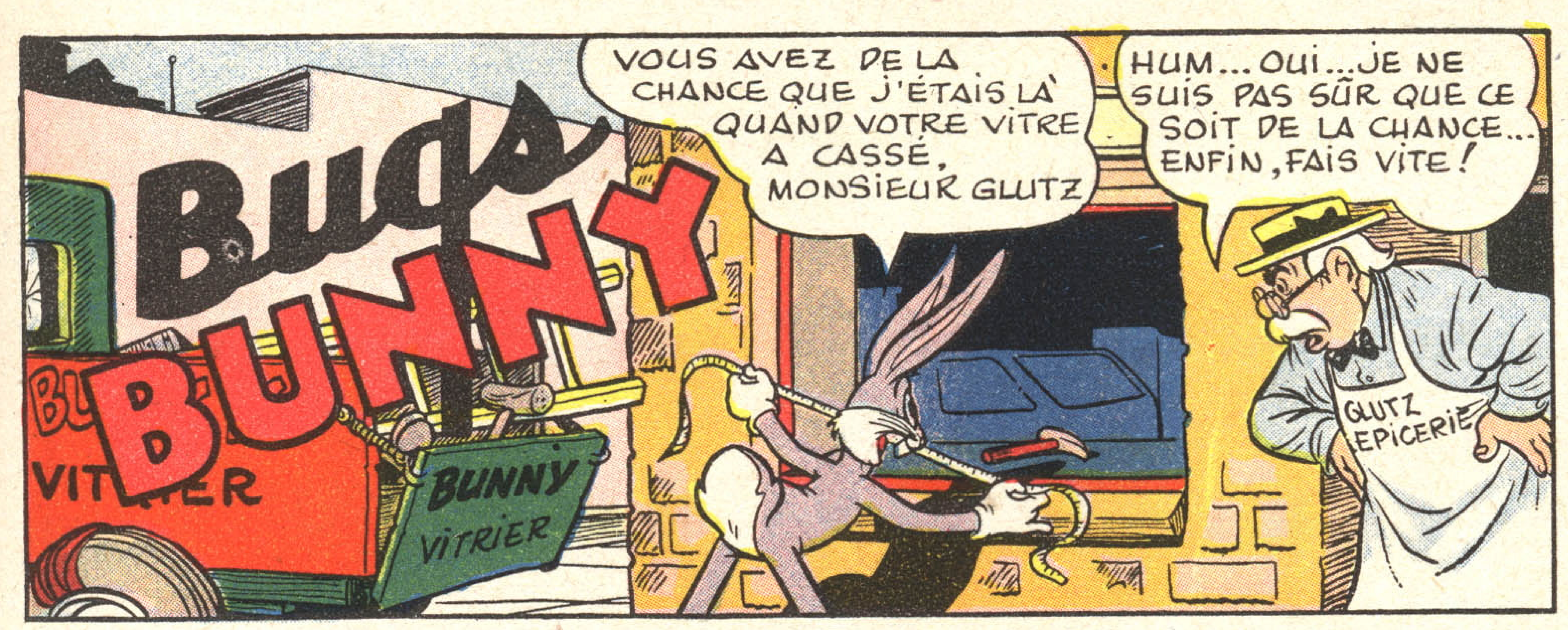
Si je vous parle de tout ça, c'est que je viens de lire dans **SPIROU** l'histoire d'un lézard qui avait perdu la queue et en était fort marri.

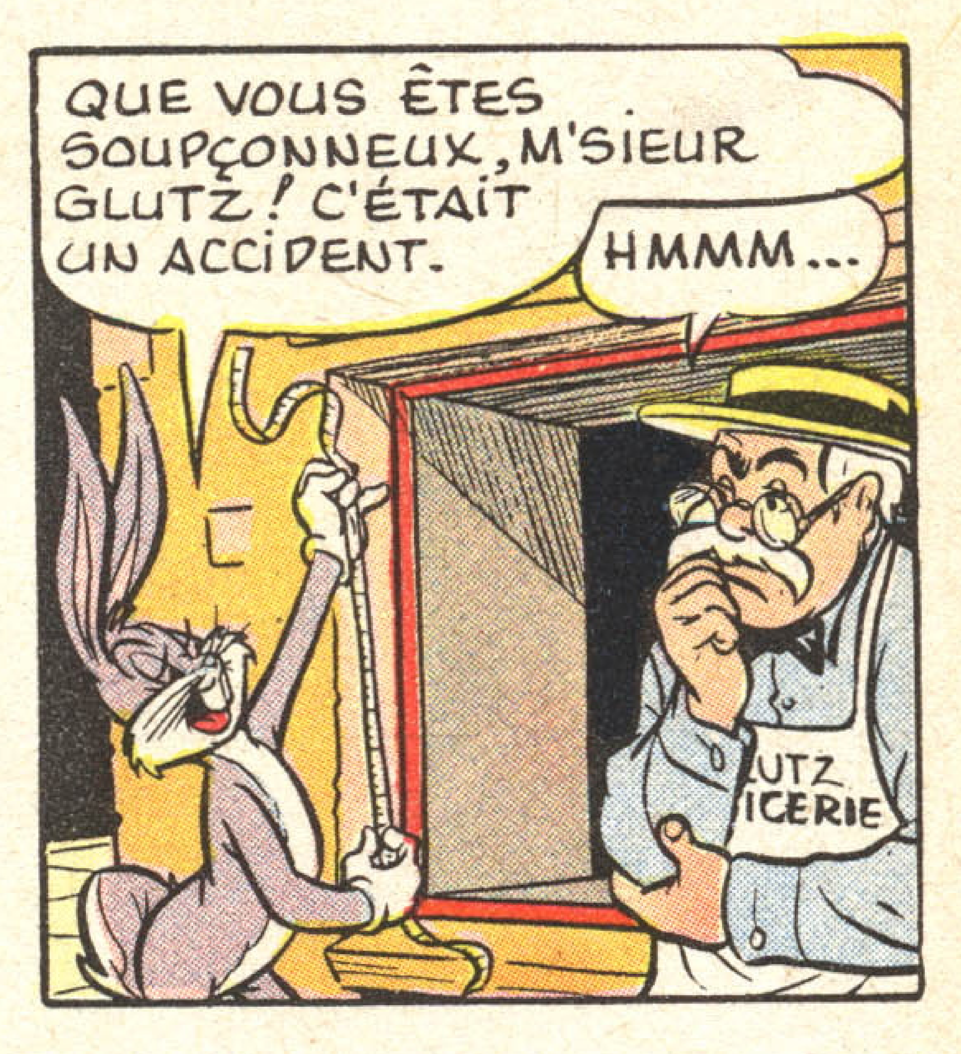
Ne comptez pas sur moi pour vous narrer ce conte ; lisez-le vous-même, plus loin.

Ça s'intitule : « Lézard apprend la modération. »

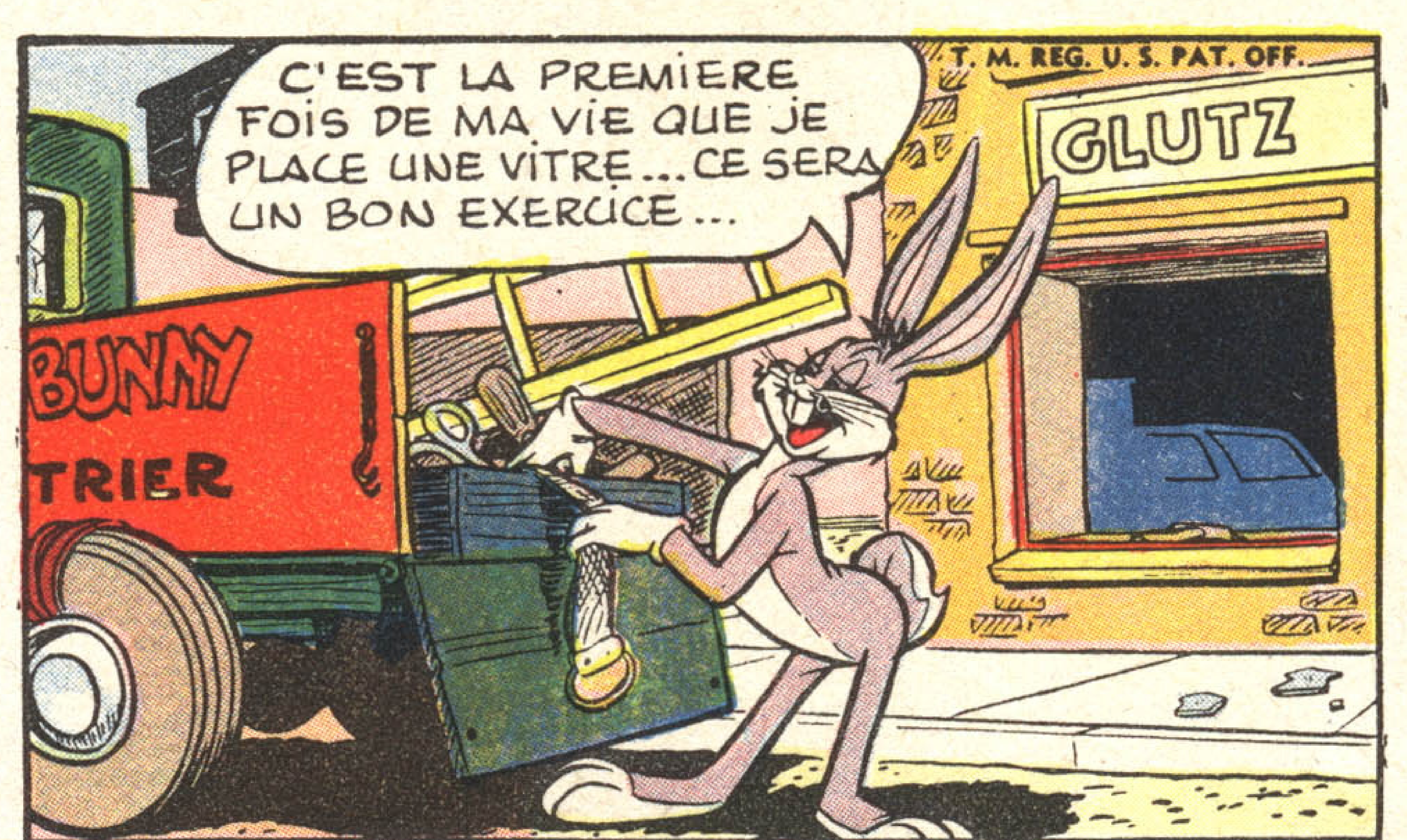
SPIP.

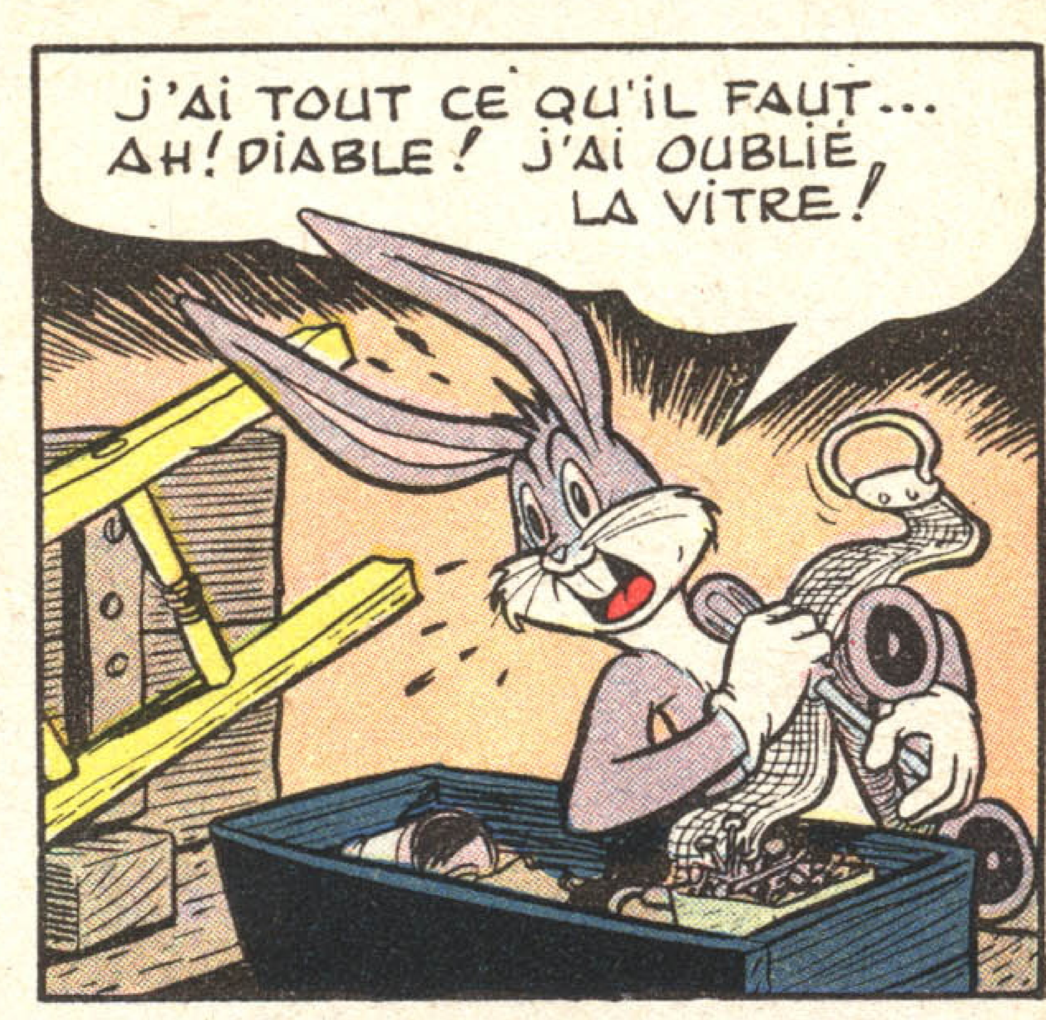




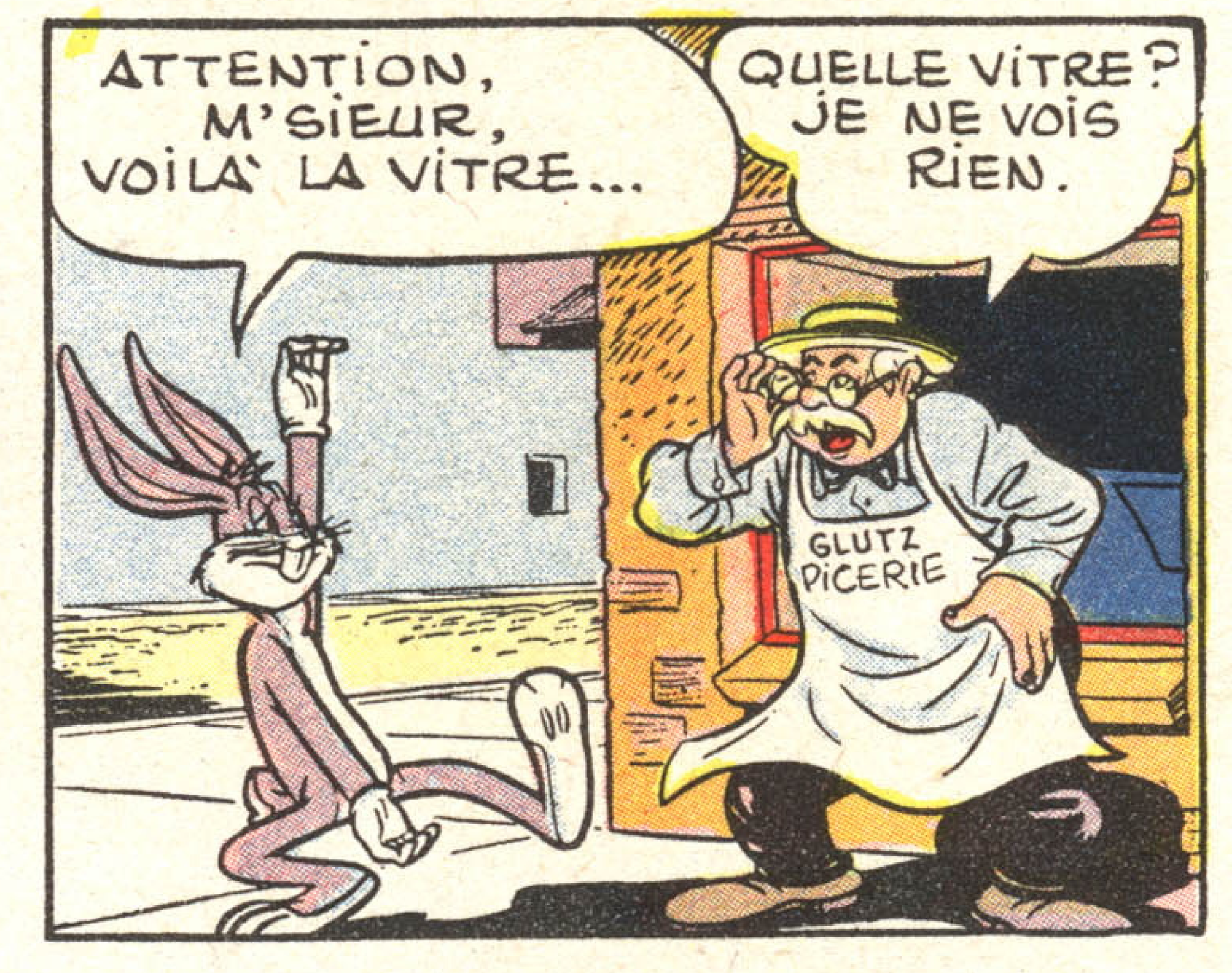


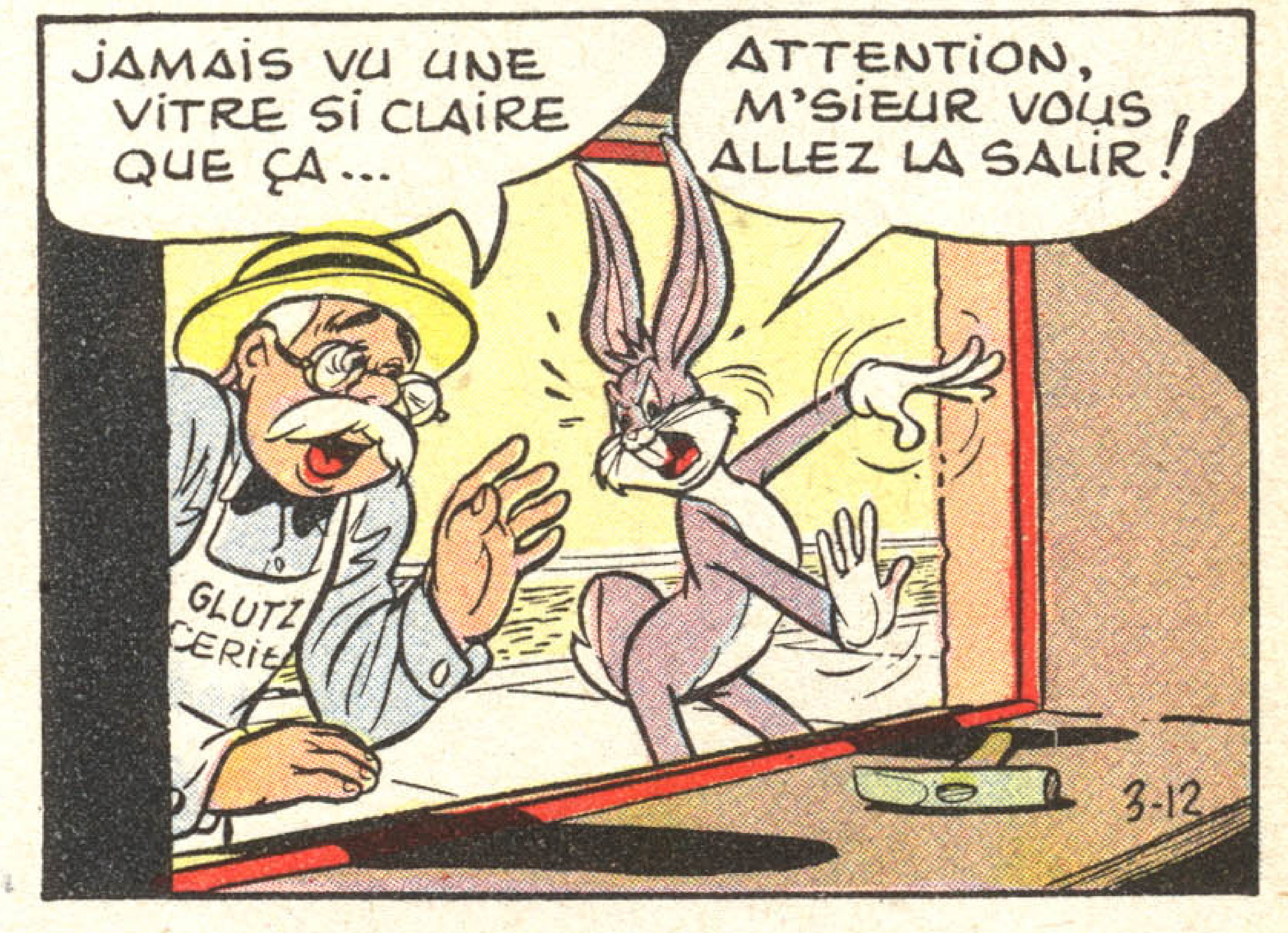


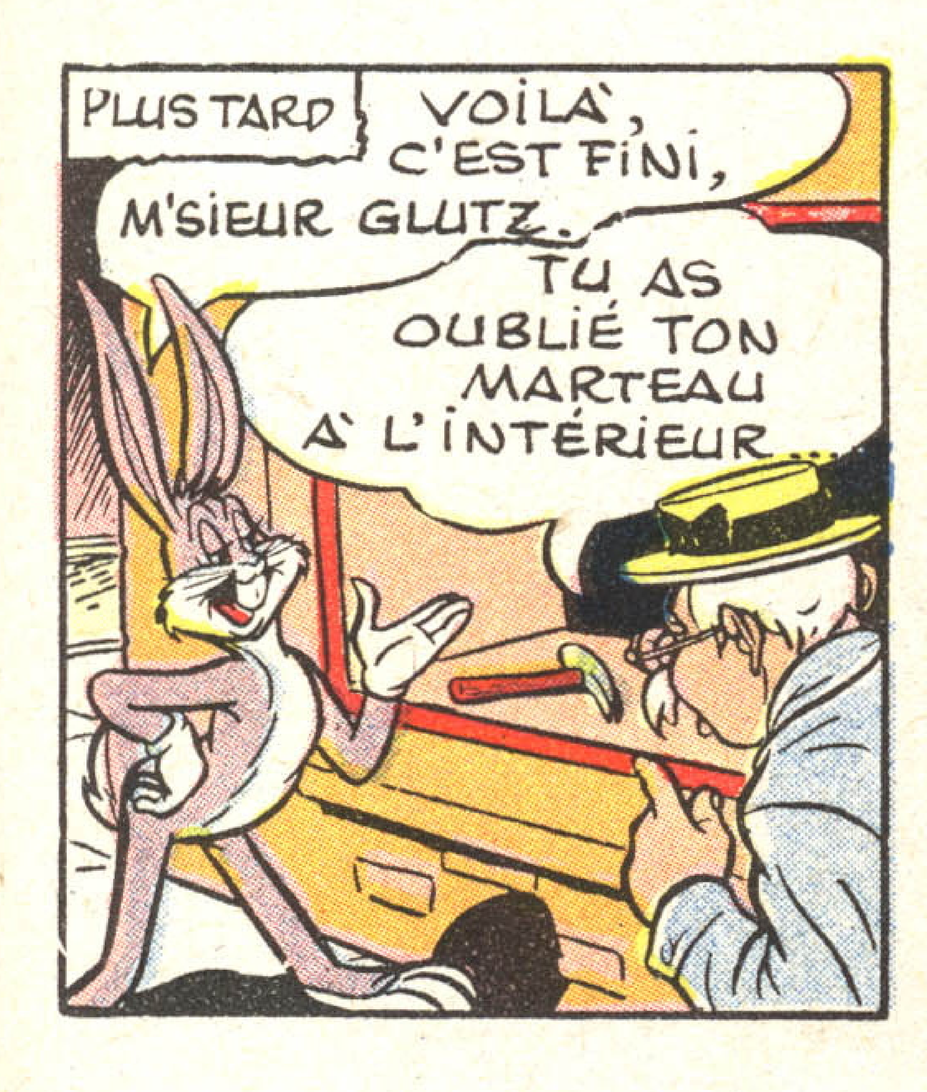




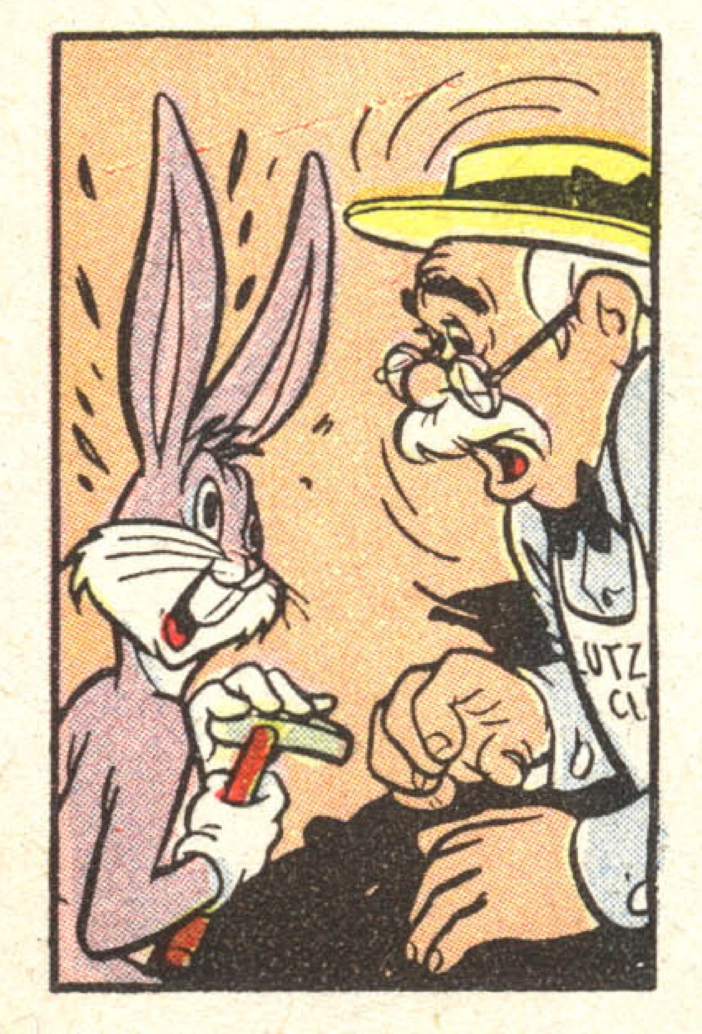


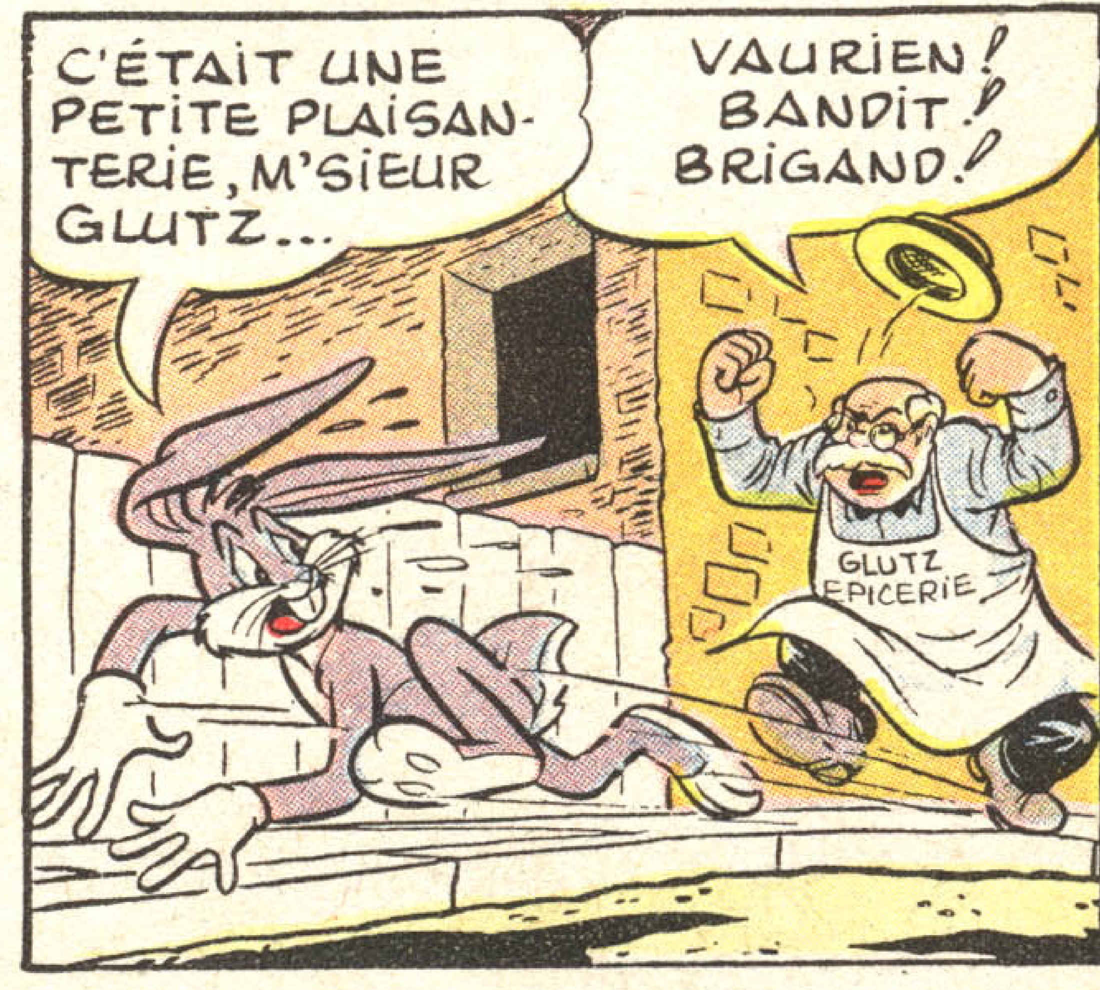






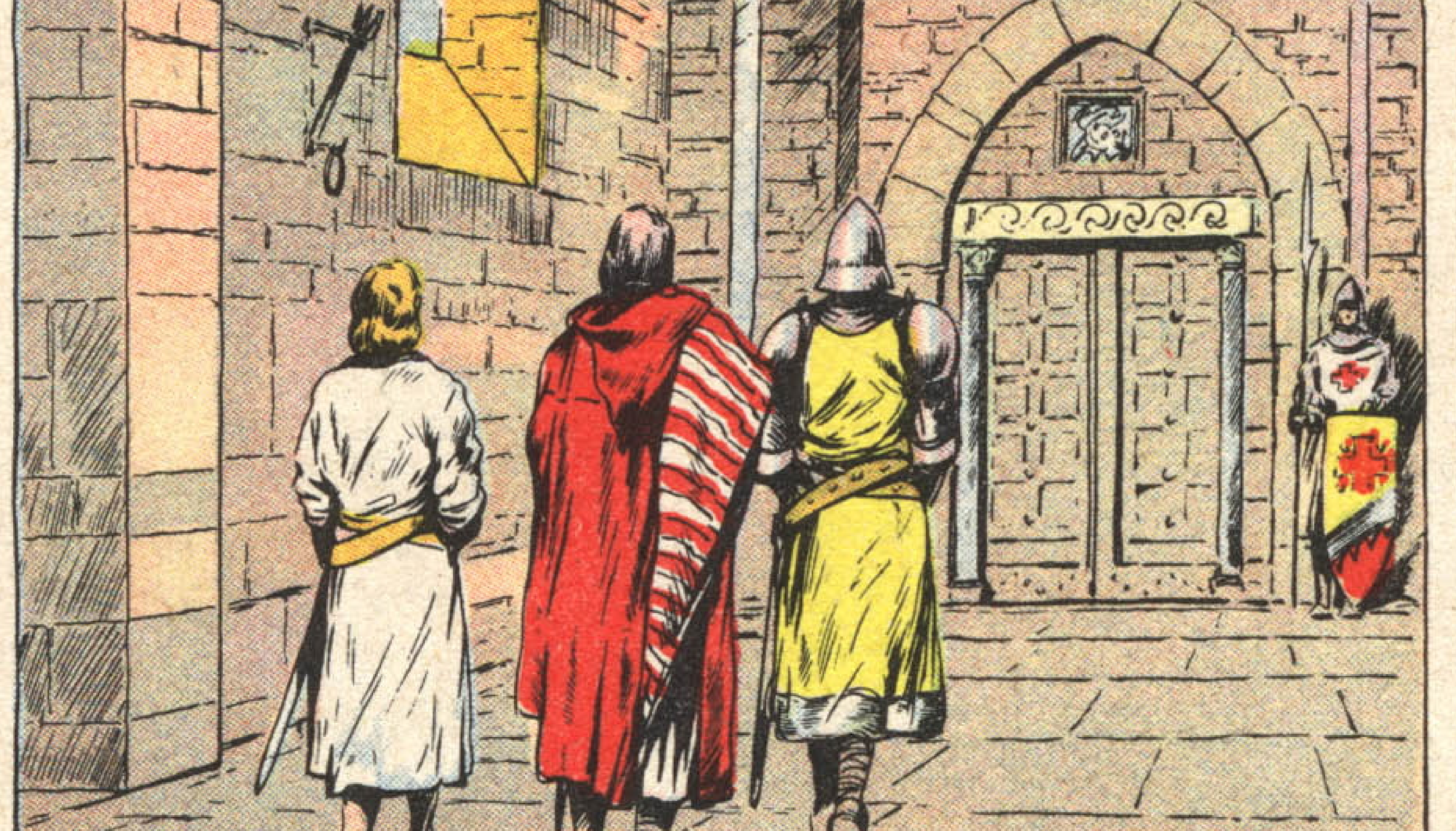




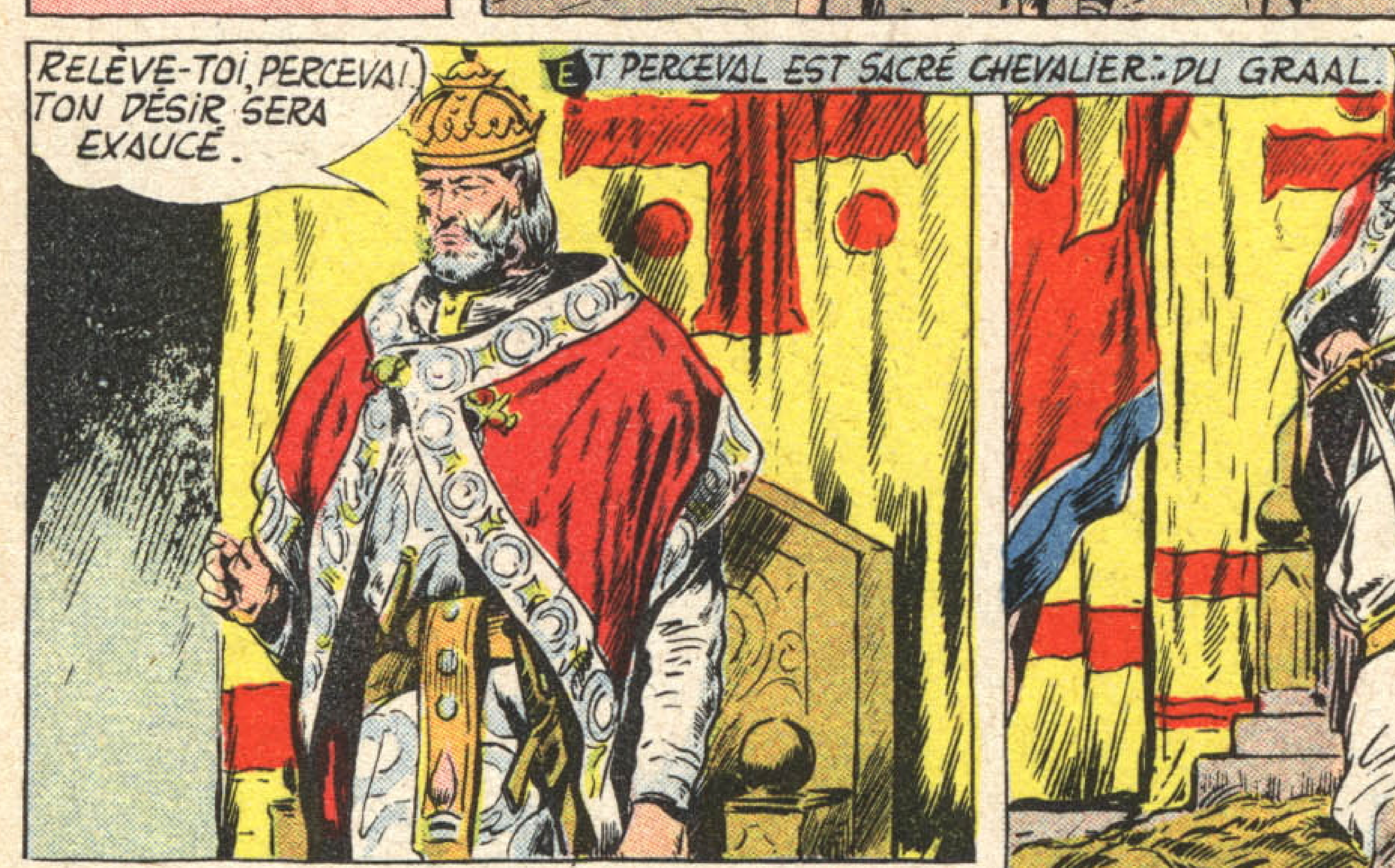


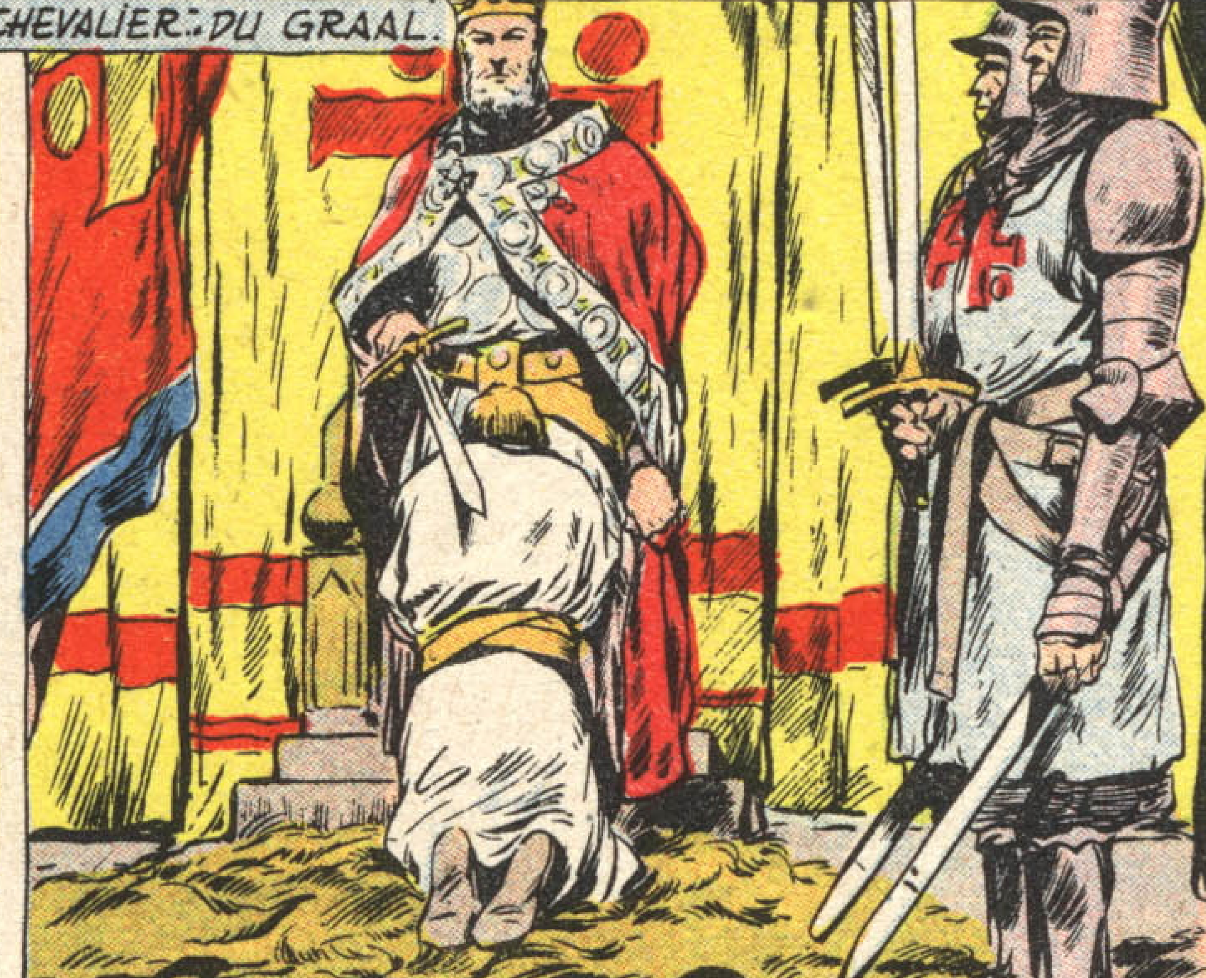
La légende de Perceval

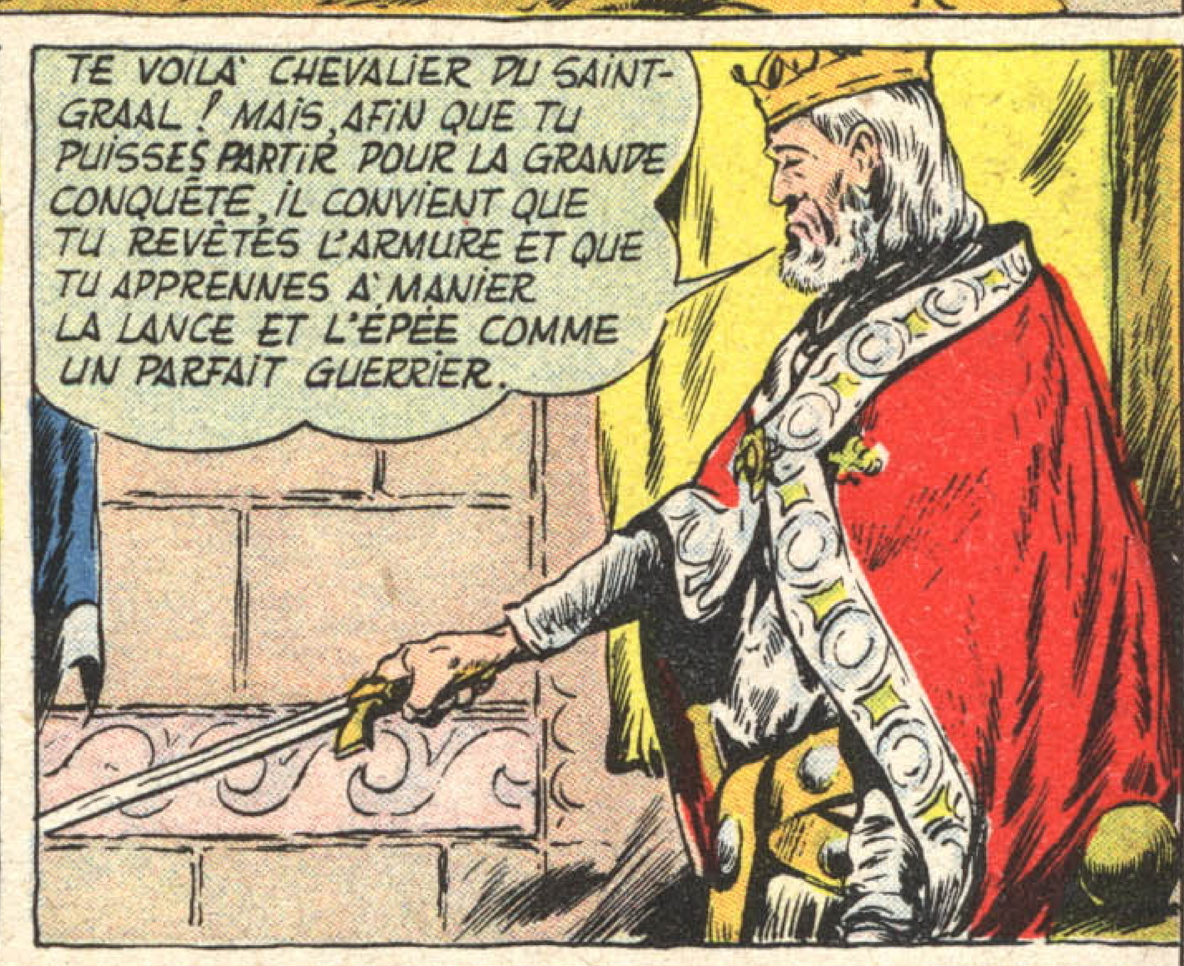
LE ROI ARTHUR EST EN CONSEIL AVEC SES PREUX, DANS LA GRANDE SALLE OÙ SE TROUVE LA TABLE RONDE. AUTOUR D'ELLE, TOUS LES CHEVALIERS SONT SUR PIED D'ÉGALITÉ, SANS ORDRE DE PRÉSÉANCE, TOUS ÉGAUX EN VALEUR, EN GÉNÉROSITÉ ET EN "TITRES DE GLOIRE".
LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE SONT AUSSI APPELÉS LES "PAIRS" DU ROI ARTHUR.











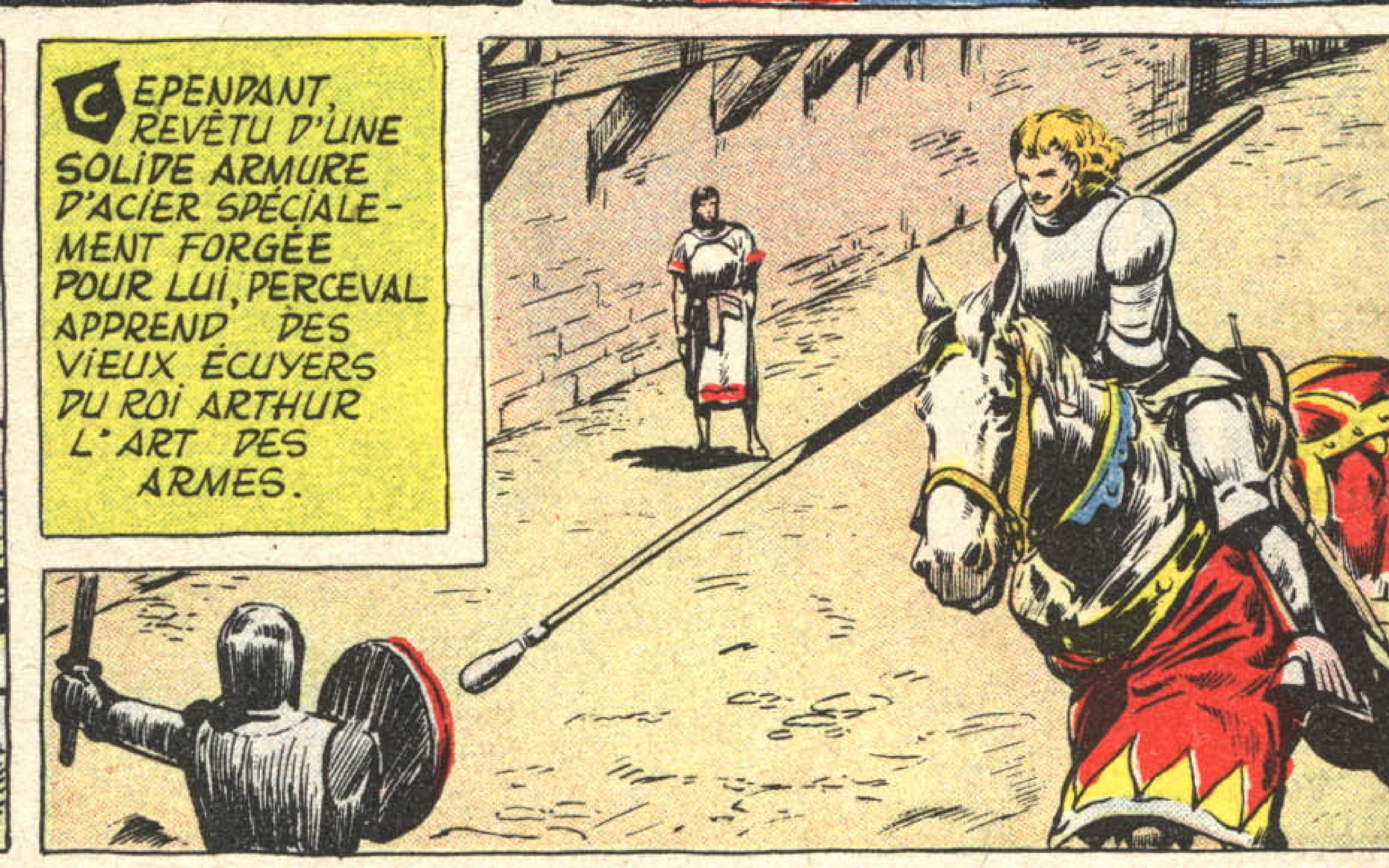


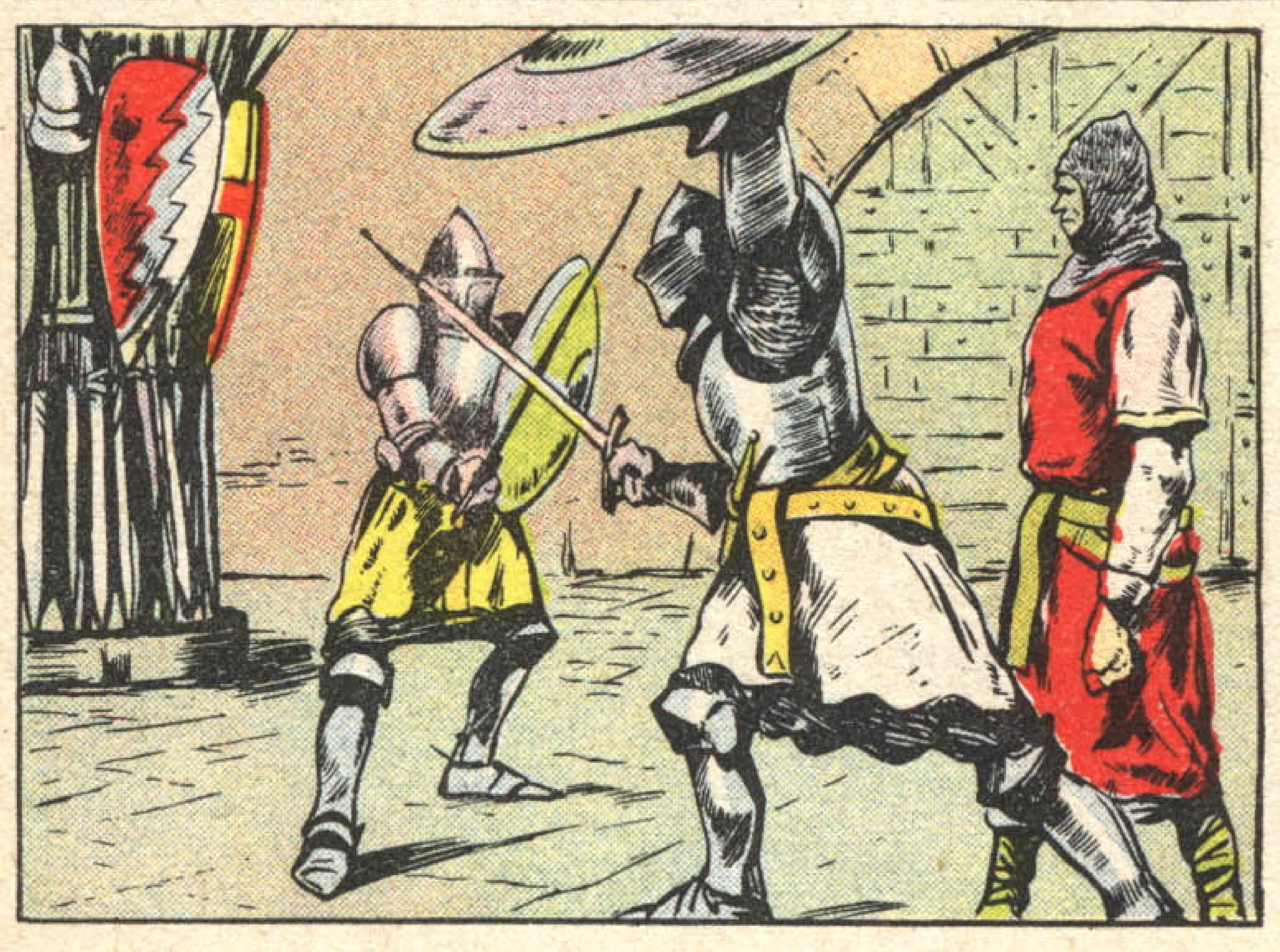






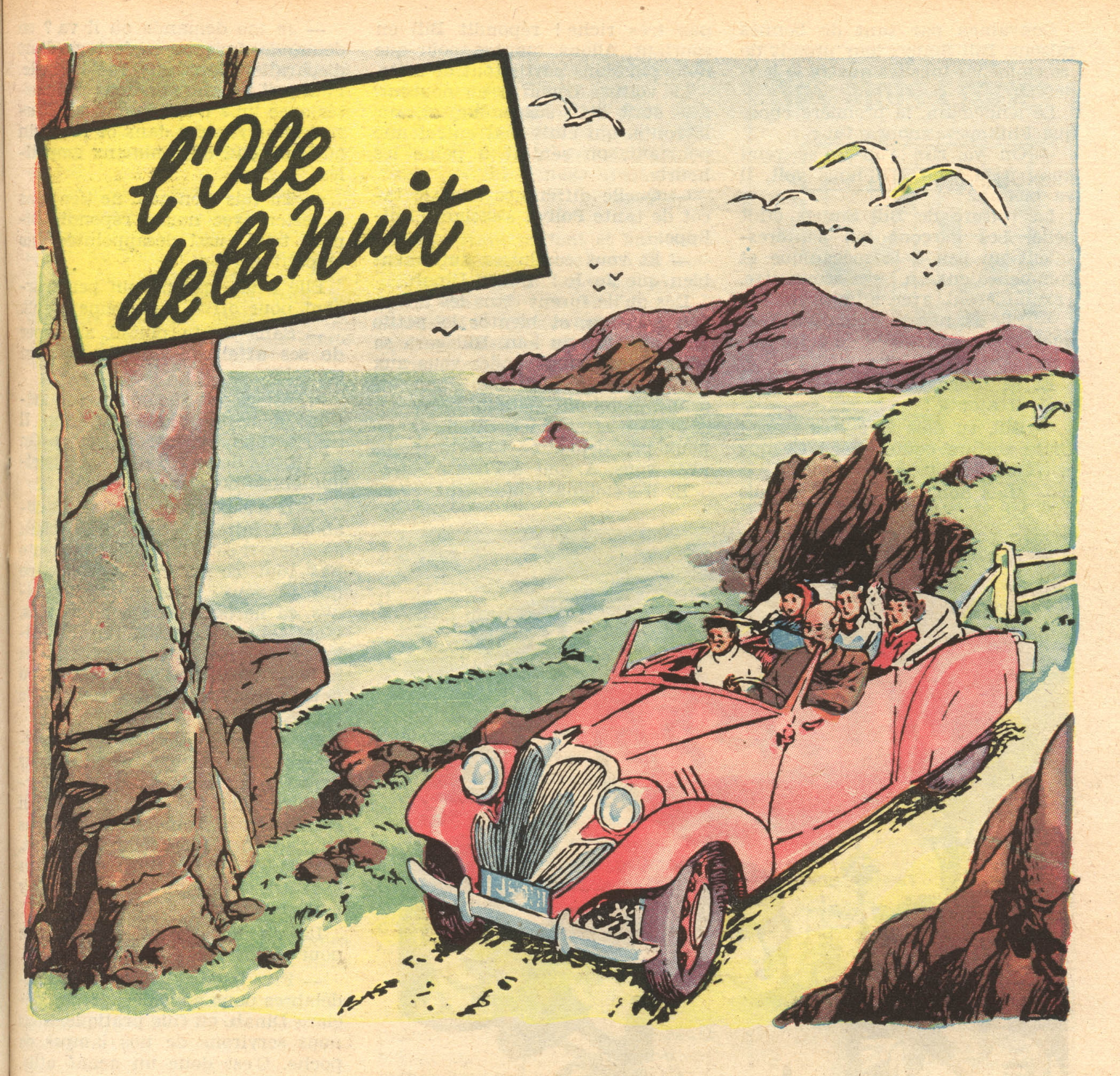












PAS du tout ! répondit vivement Bill Smugs.

Il se gratta le sommet du crâne, qu'il avait chauve, et expliqua :

— Voyez-vous, je suis venu dans ce coin sauvage pour être seul et pour m'occuper des oiseaux, pas des gens. Connaître des gens vous entraîne aussitôt à un tas d'obligations qui gâteraient mon plaisir. Vous, vous êtes des enfants, c'est différent. Je m'amuse beaucoup avec vous. Est-ce que vous me comprenez ?

Bill Smugs disait vrai. Il aimait la solitude et vivait en ermite dans sa cabane. Il avait bien une voiture qu'il avait garée à quelque distance de son campement, mais il ne l'employait que pour aller à la ville, où il était bien obligé de s'approvisionner. Il en avait ramené un matelas et toutes sortes de menus objets indispensables pour se bien loger, et, vraiment, il était installé presque avec confort, dans son désert.

RESUME :
Jacques et sa sœur Lucy-Ann passent leurs vacances à Craggy-Tops, chez l'oncle de leurs amis Philippe et Dinah. En pleine nuit, les deux garçons ont surpris Jo-Jo, le domestique nègre, qui revenait à bord de son bateau. L'homme se met à leur poursuite. Ils s'échappent par le souterrain récemment découvert et aboutissent dans les caves de l'habitation. Plus tard, ils découvrent la retraite d'un nommé Bill Smugs, le propriétaire du mystérieux bateau déjà aperçu auparavant.

Quand les enfants apprirent que leur ami avait une auto, ils poussèrent des cris de joie et supplièrent Bill de les emmener à la ville.

— Il faut absolument que je m'achète une lampe de poche, disait Jacques. Bill, tu te souviens de ce passage secret dont nous t'avons parlé ? Eh bien, il est très difficile d'y avancer sans lampe. C'est étroit et glissant. Avec une lampe, ce sera un jeu... Prends-moi dans ta voiture !

— Et moi aussi, supplia Philippe. J'ai besoin d'une lampe, tout comme Jacques. Et nous devons acheter des films pour l'appareil de Jacques, car il les a oubliés chez M. Roy. Il faut qu'il prenne des photos d'oiseaux. C'est indispensable.

Jamais Philippe n'avait défendu les intérêts particuliers de son ami avec une telle chaleur. Et quand les garçons eurent fini de donner les raisons pour lesquelles il était indispensable qu'ils aillent à la ville, ce fut au tour des fillettes. Dinah et Lucy-Ann avaient besoin, à les en croire, d'un tas de choses sans lesquelles elles ne pourraient plus vivre décemment à Craggy-Tops.

Convaincu par tant de bonnes raisons, Bill Smugs leur promit de les emmener tous les quatre le lendemain...

Le lendemain, la première chose que Philippe annonça fut :

— On va rire ! Jo-Jo se rend aussi à la ville. S'il nous voit, il va blêmir...

La voiture de Bill Smugs était belle. Les garçons qui s'intéressaient un peu à la mécanique et commençaient à s'y connaître, l'examinèrent avec admiration.

— Elle est neuve ! remarqua Jacques. C'est un modèle de cette année.

Et se tournant vers son grand ami, il ajouta :

— Bill, tu dois être très riche ! Cette voiture coûte cher ! Ce que je voudrais être à ta place !

— Mais non, Jacques, je ne suis pas très riche ! répondit Bill en souriant. Allons, montez, pour que nous puissions partir tout de suite.

La voiture démarra en douceur. Elle était bien suspendue, et, sur la route, qui était mal entretenue pourtant, on sentait à peine les heurts.

— Quelle différence avec le tacot de tante Polly ! s'exclama Philippe.

— Et vous conduisez autrement bien que Jo-Jo ! ajouta Dinah.

Dès qu'ils furent dans les terres, Bill accéléra, et bientôt la petite ville apparut au loin. Bill gara sa voiture et donna rendez-vous aux enfants pour le lunch dans un grand hôtel du patelin.

— J'ai affaire ici, dit-il. Je ne peux pas demeurer tout le temps avec vous. A tout à l'heure !

Et il s'éloigna rapidement.



— Je me demande où il va ? s demanda Jacques en le regardan disparaître dans une rue latéral Pourquoi ne sommes-nous pas res tés avec lui ? C'est dommage, j'au rais aimé rentrer dans ce magasi où l'on vend des animaux empail lés.

— Tu vois bien qu'il ne tient pa à rester avec nous ! répondit Di nah, tout aussi désappointée qu le petit garçon.

Elle avait épargné un peu d'ar gent pour offrir une crème à Bil

— Sans doute doit-il s'occupe de ses affaires ! dit-elle pour s consoler.

— Est-ce que tu connais son mé tier ? demanda alors Lucy-Ann. I ne s'occupe pas que d'oiseaux. O ne vit pas de ça ! Il doit faire quel que chose dans la vie ?

— Il n'a pas l'air d'avoir grand chose à faire, en tout cas, déclar Jacques. Il est vrai qu'il ne racont pas tout ce qu'il fait. Qu'est-c que tu veux, les grandes person nes, ça ne pense pas comme nou C'est tout à fait différent !... Al lons ! ne restons pas ici ! Parton à la recherche d'un magasin o nous découvrirons des lampes d poche.

Ils n'eurent pas à courir long temps dans la petite ville pou trouver le magasin qu'ils cher chaient. On leur en offrit qu étaient extrêmement jolies et pa trop grandes. Elles éclairaient bien et déjà les garçons se voyaient dan le souterrain tout illuminé pa leurs torches.

Ils en achetèrent quatre, un pour chacun.

— Plus besoin d'allumer les can délabres pour nous déshabiller, dé clara Dinah, en fille pratique. Nou nous servirons de nos lampes d poche. C'est donc un achat utile

— Et maintenant, où allons nous ? demanda Philippe.

— Chez le photographe ! répon dit Jacques.

Ils achetèrent des films en quan tité suffisante pour photographie tous les oiseaux de Craggy-Tops puis ils entrèrent dans une pâtis serie, où ils choisirent des biscuits et ils finirent par une parfumerie où Dinah demanda un flacon d'eau de Cologne, dans l'intention de l'of frir à tante Polly.

— N'oublions pas Kiki ! remar qua alors Jacques. Il faut auss qu'il soit de la fête. Si nous ache tions des graines de tournesol ! Tout le monde d'accord ?

Mais avant qu'un des enfants eû pu ouvrir la bouche, le perroque répondait en personne en faisan entendre une série de cris joyeu et approbateurs. Il s'amusait folle ment, et chaque fois qu'un passan le regardait, il ne pouvait s'empê cher de lui dire une des phrase

de son répertoire, à la grande joie des enfants et des badauds. Dans le magasin de graines, il se permit même de becqueter à droite et à gauche pour se faire une idée des bonnes choses qu'on pouvait y vendre.

Pour tuer le temps, les enfants se promenèrent dans les rues en regardant aux vitrines. Tous espéraient au fond du cœur rencontrer Jo-Jo, et sans même se concerter, ils se dirigèrent vers les quartiers les plus animés de la ville, où le Nègre sans aucun doute devait passer.

Et ce qui devait arriver arriva. Ils virent Jo-Jo.

Il était au volant de la vieille bagnole et roulait doucement. Les enfants s'alignèrent le long du trottoir comme s'ils s'apprêtaient à traverser, mais en réalité pour se faire voir du Nègre.

Jo-Jo n'était pas aveugle, et il les aperçut effectivement fort bien. La touffe de cheveux de Philippe attira d'abord son attention, puis ce fut le perroquet, perché sur les épaules de Jacques, et enfin les deux fillettes. Il en reçut un tel choc qu'il faillit rouler sur le trottoir et écraser un brave policeman qui le longeait.

— Hé ! dites donc, vous !... Vous ne pourriez pas faire attention... Les trottoirs sont pour les piétons !

Jo-Jo murmura une vague excuse et stoppa.

— Pas besoin de courir ! dit Jacques à ses compagnons. A cause de la bagnole, il ne peut pas se mettre à notre poursuite.

— Promenons - nous, suggéra Dinah, et faisons comme si nous ne l'avions pas aperçu.

Aussitôt dit aussitôt fait. Les gosses s'intéressèrent vivement aux étalages et aux vitrines et ne prétendirent pas entendre les appels que Jo-Jo leur lançait de sa voiture.

Le Nègre ne pouvait en croire ses yeux. Comment les enfants avaient-ils fait pour se trouver en ville en même temps que lui ? Il n'y avait ni train, ni tram, ni autobus. Et Craggy-Tops ne possédait pas l'ombre d'un vélo ! A pied ?... Non, ce n'était pas possible ! la distance entre la ville et la côte étant trop grande. Alors, quoi ?

— Je vais garer la voiture et les filer, grogna-t-il.

Il perdit un temps précieux à trouver un endroit convenable, et quand enfin il fut devenu un piéton, il eut tout juste le temps de voir les enfants entrer dans un hôtel.

Jo-Jo courut jusqu'à la porte, mais s'arrêta devant.

C'était le plus bel établissement de la ville, et son entrée assez luxueuse le rendit timide. Il resta sur le trottoir.

— Je n'y comprends rien, murmura-t-il. Les quatre enfants rôdent dans la ville, et quand je les aperçois, ils se réfugient dans l'hôtel le plus luxueux et le plus chic qu'on y trouve (il ne pouvait deviner que Bill Smugs avait donné rendez-vous aux enfants dans cet établissement) !

Jo-Jo étant patient et habitué à attendre s'assit sur le bord du trottoir et jura qu'il n'en bougerait pas avant d'avoir revu les enfants. Il était décidé à les ramener à Craggy-Tops dans la vieille voiture et à raconter à miss Polly où il les avait dénichés. Oui, il ferait cela ! La vieille dame ne serait certainement pas contente d'apprendre de quelle manière son neveu et sa nièce, ainsi que leurs amis, dépensaient l'argent qu'elle leur avait donné.

— Ils auraient bien pu prendre des sandwiches et les manger dans le parc, où il y a des bancs, disait-il.

Puis, fatigué d'être assis, il se leva pour faire les cent pas devant l'hôtel.

Les enfants y étaient entrés avec un rien de précipitation, car ils avaient vu que le Nègre s'était mis à leur poursuite. Mais à l'intérieur ils retrouvèrent tout leur calme.

Bill Smugs les attendait au salon. Il montra aux fillettes où elles devaient aller pour se rafraîchir et se donner un coup de peigne. Et quelques minutes plus tard, le petit groupe se trouva réuni autour d'une table où, sur une nappe blanche, il y avait un beau vase avec des roses dedans.

Le maître d'hôtel vint prendre les ordres de Bill, qui composa rapidement le menu. Les enfants mangèrent comme ils n'avaient jamais mangé.

— Bill, c'est magnifique ! avoua Dinah, en s'enfonçant sur sa chaise. Un cadeau royal ! Merci mille fois !

— Je suis sûre que vous êtes un millionnaire ! déclara la petite Lucy-Ann, quand elle vit Bill prendre son portefeuille bourré de billets de banque. J'ai tant mangé que j'aurai de la peine à me lever...

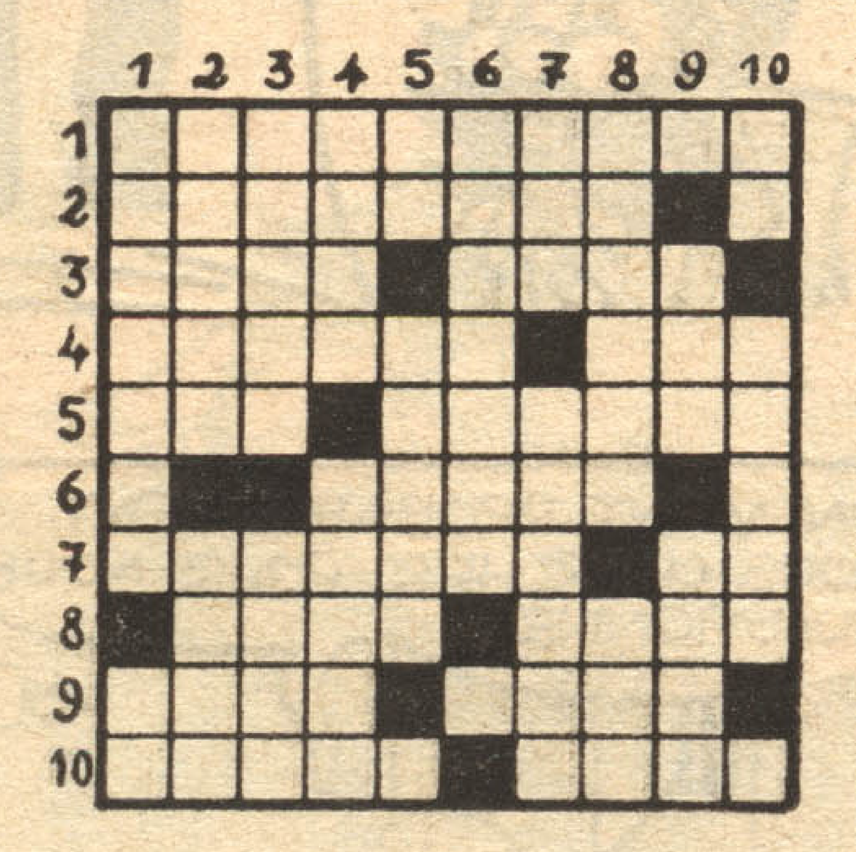
Jacques se souvint alors de Jo-Jo. Il s'éloigna sans mot dire et se dirigea vers la fenêtre. Il aperçut le Nègre qui se promenait lentement devant l'hôtel. Jacques fit la grimace, à la fois amusé et ennuyé, et il courut avertir les autres :

— Il fait les cent pas devant la porte ! Il nous attend !... Bill, est-ce qu'il existe une sortie par derrière ?

— Oui, répondit-il, surpris. Pourquoi ?

(A suivre.)

Nos Mots Croisés



HORIZONTALEMENT :

1. Etablissements où l'on élève des jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique.
2. Condition d'une chose qui apparaît clairement.
3. Querelle accompagnée d'injures et de coups. - Personnage de l'Othello.
4. Mélange de seigle et de froment. - Article contracté.
5. Epoque. - Support à vêtements.
6. Fantaisie.
7. Qui craignent constamment de commettre le mal. - Démonstratif.
8. Monnaie italienne. - Camarades.
9. Chef-lieu d'arrondissement (Gard). - Parle très haut.
10. Appeler. - Préposition signifiant : « De l'autre côté ».

VERTICALEMENT :

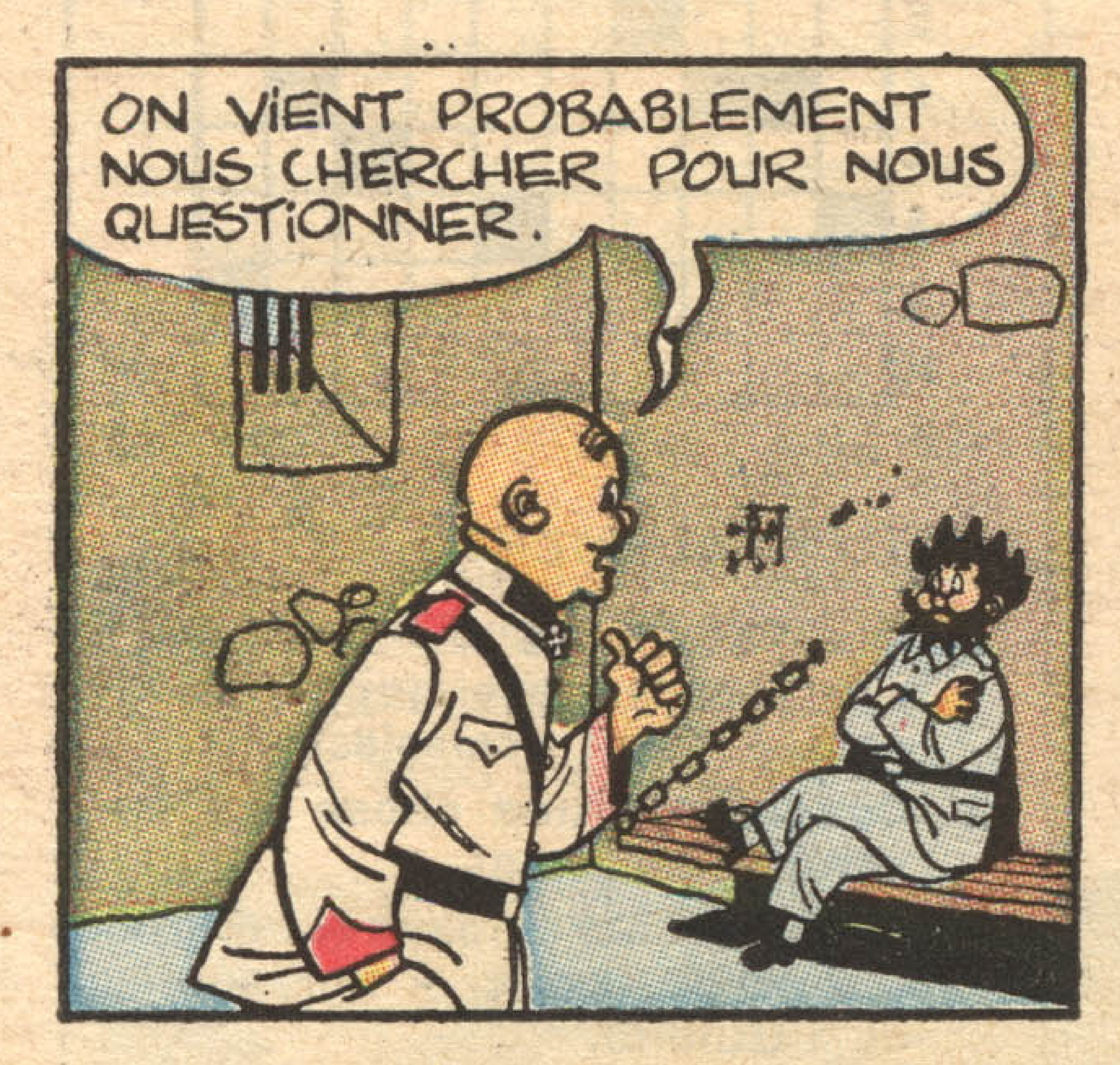
1. Promesse solennelle. - Interjection.
2. Table de pierre sur laquelle on lave la vaisselle. - Petite rivière de France.
3. Formé d'éléments de différente nature. - Produit par les abeilles.
4. Manière de voir. - Mammifère.
5. Négation. - Jeune garçon à qui sa témérité coûta la vie.
6. Liquide incolore et pourtant utilisé dans beaucoup de teintures et pour fabriquer des crayons.
7. Ville du Pérou. - Littérateur français.
8. Course de barques. - Miette.
9. Patrie d'Abraham. - Séjour des bienheureux.
10. Connaissance d'une chose. - Ville d'Espagne.

Solution du problème précédent

HORIZONTALEMENT :

1) PERCUSSION. — 2) ECOUTE. - N. - A. — 3) LOTI. - NANAN. — 4) ENIVREMENT. — 5) O. - RIVE. - SI. — 6) AMPERE. - MER. — 7) NEE. - E. - DUR. — 8) G. - RA. - TES. - O. — 9) ETONNEMENT. — 10) SAUTERIE. - E.


TIF et TONDU


ON VIENT PROBABLEMENT NOUS CHERCHER POUR NOUS QUESTIONNER.


AU NOM DE SANTA-ANA, VOIC' LE JUGEMENT.


LE NOMMÉ TONDU EST CONDAMNÉ À RECEVOIR DE CHAQUE MEMBRE DE NOTRE GLORIEUSE ARMÉE LA MARQUE INFAMANTE QU'IL INFLIGEA À UN SOLDAT. ENSUITE, LE GÉNÉRAL TIF SERA FUSILLÉ. AINSI JUGÉ. VIVE SANTA-ANA.


PARDON !... COMBIEN Y-A-T-IL D'HOMMES DANS VOTRE ARMÉE ?
2.364.

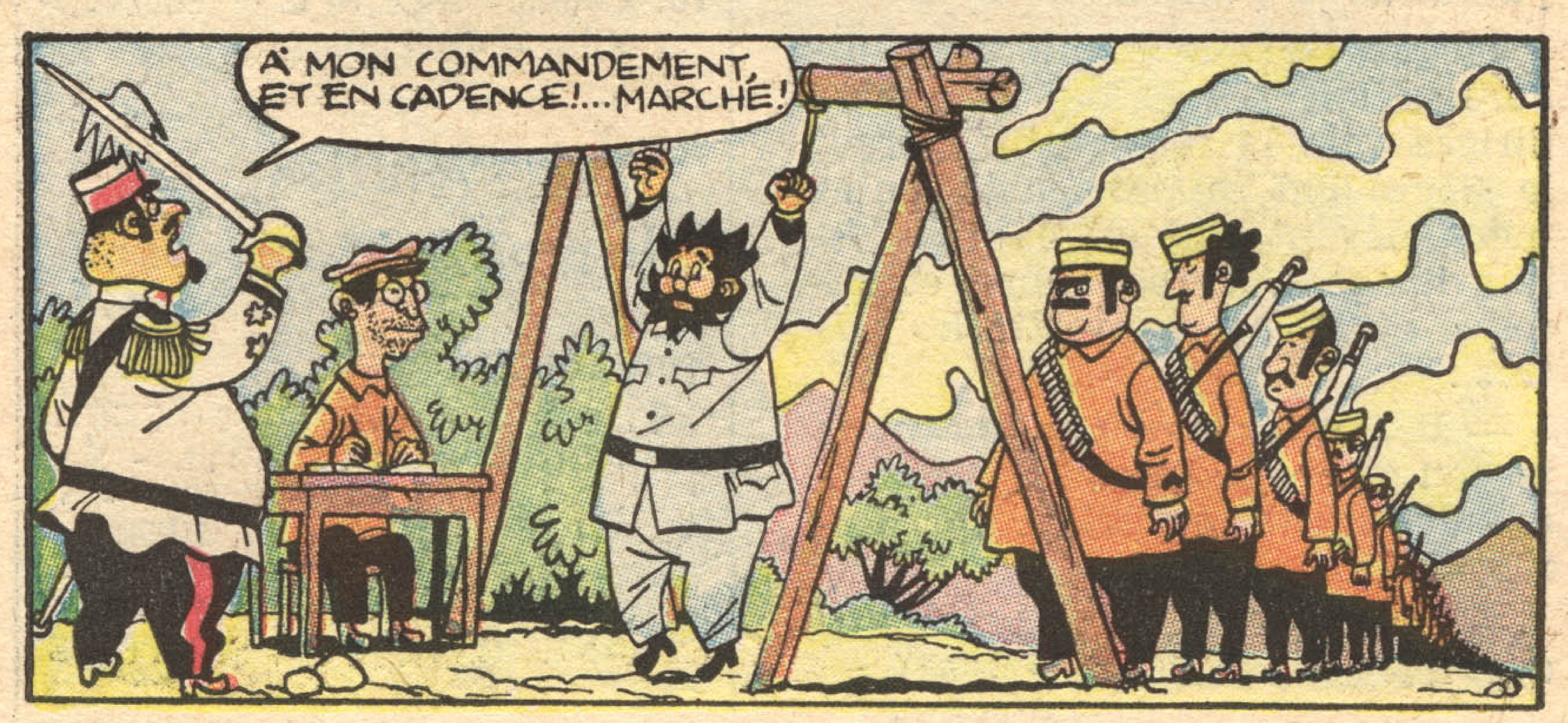

DEUX MILLE TROIS CENT SOIXANTE-QUATRE COUPS DE PIED AU ...
MODÈRE-TOI, MON VIEUX !


TU SONGES À TOI, ÉGOÏSTE ! QUE DOIS-JE DIRE, MOI ?


TU DEVIENS DINGO ! CELA T'AMUSE ?


NON, JE CALCULE TON CAS. À RAISON DE SIX CENTS COUPS DE PIED À L'HEURE, TU EN AURAS POUR QUATRE HEURES. D'ICI LÀ UNE AMNISTIE PEUT INTERVENIR EN MA FAVEUR, EN RAISON D'UN MARIAGE, D'UNE NAISSANCE OU TOUT AUTRE ÉVÉNEMENT.

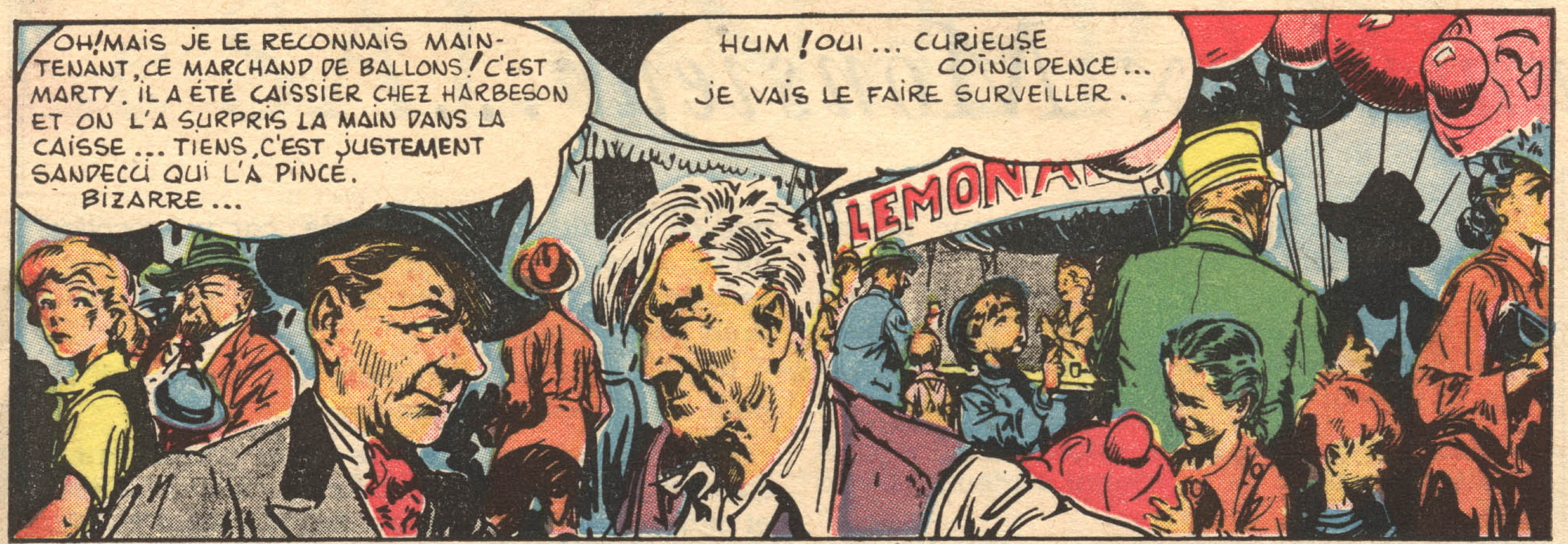

NE REGARDE PAS À UN COUP, SONGE À MON TRISTE SORT. FAIS DONC DURER LA PARTIE.


À MON COMMANDEMENT, ET EN CADENCE !... MARCHE !


HOULÀ ! IL A DES SOULIERS À CLOUS ! CE N'EST PAS JUSTE ! JE PROTESTE !

JO LUMIERE

PAR FRANK GODWIN

















Quand tu seras un vieux Monsieur...

Un jeune de vingt ans, c'est pour toi un « vieux ». Quant aux vieux messieurs authentiques, ceux qui ont plus de soixante ans, tu les considères sans doute comme des phénomènes d'un autre monde, tout en étant persuadé que c'est là un état que tu ne connaîtras jamais.

Pourtant, sache que les années vont vite. Et qu'elles semblent se raccourcir curieusement à chaque décade...

Et un jour, quand tu seras toi-même un vieillard à barbe blanche (mais oui, ce temps viendra), tu seras bien content d'être respecté, entouré de jeunes gens attentionnés, et de te sentir en sécurité.

Tu lèves des yeux étonnés. Tu te demandes : « Est-ce qu'on ne respecte pas toujours les vieilles personnes ? »

Je sais. Le monde des « anciens », c'est peut-être très loin et fort incompréhensible pour toi, mais tu as pour lui toutes les attentions voulues. Tu aides une vieille dame à traverser la rue (quand elle le demande) et tu lui cèdes ta place dans le tram.

« Alors, ça n'a pas toujours été ainsi ?, poursuis-tu. On aurait osé se moquer des vieillards ? »

Pis ! Chez certaines peuplades, on les tuait tout simplement. Parce qu'ils ne servaient plus...

La Loi du Cocotier.

Chaque année, les noirs se réunissaient. On discutait ferme devant les cases, et plus d'un regard d'ancien se tournait avec crainte vers les grands cocotiers qui cernaient le village. Et puis, un beau matin, les hommes mûrs allaient chercher les vieillards, les fils leurs pères, pour les mener au pied des arbres. Le jeu sinistre de la vie et de la mort commençait.

Après beaucoup de palabres, les vieux se mettaient à grimper aux cocotiers, et quand ils étaient en haut, les jeunes s'approchaient et faisaient un cercle autour des troncs élancés.

Et alors, une grande clameur montait vers le ciel, les tam-tams résonnaient lugubrement, et c'était le début d'un interminable dialogue rythmé avec les esprits de la forêt...

Brusquement, une étrange tempête agitait les cocotiers seuls, une étrange tempête provoquée par les noirs qui secouaient les troncs avec une frénésie sauvage.

Là-haut, les vieux, cramponnés aux branches, n'en menaient pas large.

Ils essayaient de tenir bon, mais il faut dire que ce n'était pas chose aisée, car un cocotier qu'on agite, cela vous a des soubresauts et des secousses qu'un danseur de be-bop ne parviendrait pas à imiter.

Pourtant, ils devaient tenir bon, car c'était là pour eux la grande épreuve.

Les vieillards capables de rester accrochés au sommet des cocotiers (pendant plusieurs heures) et malgré les secousses, pouvaient encore vivre... jusqu'à l'année suivante.

En évitant la chute, ils prouvaient aux jeunes qu'ils avaient la force suffisante pour jouer un rôle dans la tribu.

Les autres... Eh bien, les autres, ils étaient condamnés d'office.

Incapables de soutenir la tempête faite par les hommes, harassés, épuisés, ils perdaient peu à peu conscience, la force se retirait de leurs bras et jambes, et ils lâchaient prise.

Ils s'écrasaient au sol, devant leurs enfants insensibles...

Le Paradis des Vieillards solitaires.

Aujourd'hui, ces mœurs-là ont heureusement disparu. Les vieillards peuvent vivre. Et chez nous, même les vieilles personnes restées sans famille, les vieilles personnes qui n'ont plus d'argent, plus assez du moins pour subsister indépendamment, savent qu'elles trouveront toujours un havre, un asile paisible pour finir leurs jours en paix, en compagnie de leurs semblables.

Qui n'a entendu parler, entre autres, de l'œuvre des Petites Sœurs des Pauvres, ces petites sœurs si populaires qui, dans une minuscule charrette noire tirée par un cheval flegmatique, vont mendier leur nourriture et celle des vieux qu'elles hébergent ?

Dès qu'on a franchi le seuil de l'hospice, on est ravi par le calme qui y règne.

Leurs derniers jours, les vieux et les vieilles les passent avec tant de confiance qu'ils fabriquent eux-mêmes leurs cercueils... (enfin, ceux qui furent jadis des menuisiers et des ébénistes). Devant les petites caisses jaunes dressées contre le mur de l'atelier, ils ont un sourire qu'on aurait qualifié d'héroïque si les futurs propriétaires avaient été plus jeunes.

Mais le fait est qu'ils sont familiarisés avec la mort ; elle est pour eux une amie qu'ils ont appris à bien connaître, et qu'avec l'aide de Dieu ils ne craignent plus.

M. M.

Le SALON de PARIS

(Etude d'ensemble)

Le mois d'octobre a vu l'ouverture du Salon de Paris. Si les visiteurs n'y ont rien trouvé de sensationnel, le connaisseur a pu étudier avec plaisir quelques techniques encore mal connues. Essayons ensemble de voir cela d'un œil averti, sans nous laisser distraire par les futilités d'un goût douteux, qui font frémir d'aise une classe nouvelle de « chauffeurs ».

Paris 1950 est le salon de l'écrasante supériorité technique européenne. Au point de vue esthétique aussi, l'originalité, LE BON GOUT, la finesse, sont âprement disputés entre constructeurs français et italiens.

A tout seigneur, tout honneur : commençons par les constructeurs français.

La lutte entre les techniques classiques de haute classe et les solutions d'avant-garde devient toujours plus vive.

Talbot, Delage, Delahaye, pour n'en citer que quelques-uns, restent fidèles aux normes classiques : châssis, moteur à l'avant, propulsion arrière, pont rigide suspendu par ressorts à lames, roues indépendantes à l'avant. « Mais alors, direz-vous, quelle différence y a-t-il entre une voiture américaine typique de 880.000 francs français (120.000 frs belges) et une Talbot, de 1.870.000 frs français (320.000 francs belges) ? Cet écart de prix, qui serait encore plus frappant si le dollar n'était si puissant, cet écart de prix, dis-je, n'est-il pas justifié ? » Evidemment oui. Car une Talbot, par exemple, malgré son classicisme, procure des performances de loin supérieures et est d'une qualité autrement transcendante. Pourquoi ? D'abord parce que chaque pièce est étudiée à fond, au cours des compétitions, entre autres, et ensuite parce que les principes de base sont respectés, à savoir : 1) Tenue de route parfaite ; 2) Direction directe et précise ; 3) Solidité et rigidité de la suspension et de l'ensemble ; 4) Moteur perfectionné d'après la technique de course ; 5) Boîte à 4 vitesses, de préférence.

D'autre part, les solutions nouvelles augmentent rapidement leur avance. L'apparition de la GREGOIRE (existant à quelques exemplaires seulement) est, pour les techniciens, un événement comparable à la naissance, en 1934, de la T. A. CITROEN. Les solutions adoptées pour ces deux voitures représentent le type même de la voiture de demain; permettent d'obtenir les mêmes qualités de base citées plus haut, pour un prix moins élevé, et, de plus, bénéficient de certaines qualités propres. Les techniques nouvelles, dont plusieurs voitures européennes appliquent l'une ou l'autre variante, se retrouvent toutes groupées sur la T. A. Citroën et sur la Grégoire.

Voici un tableau comparatif qui vous permettra de comprendre l'évolution de chaque technique :

Classique (type courant : l'américaine)	T. A. Citroën	T. A. Grégoire
Châssis classique. - Carrosserie boulonnée (ensemble peu homogène et lourd).	Monocoque en acier soudé (légèreté, dessin rationnel, rigidité).	Monocoque en alliage d'aluminium coulé (mêmes qualités, mais plus grande légèreté).
MOTEUR : Classique, grosse cylindrée.	Classique, mais chemises amovibles (plus de réalésages). - Soupapes à culbuteurs.	Moteur à cylindres opposés (flat-four) en alliages légers (meilleur équilibrage).
PROPULSION : Arrière (arbre de transmission lourd et gênant).	Traction avant (tenue de route, suppression de l'arbre de transmission) ; boîte de vitesses à 2 arbres au lieu de 3).	Traction avant (idem).
SUSPENSION : **AVANT :** Indépendante par bras de **PETITE LONGUEUR** fixés indépendamment au châssis (équilibre douteux, danger de manque d'alignement par imprécision et déformation du châssis). **ARRIERE :** Pont rigide, ressorts à lames (tenue de route difficile à obtenir - poids non suspendu, crée le tangage).	**AVANT :** Indépendante par **LONGS BRAS** montés sur un berceau indépendant de la coque et rigoureusement indéformable - barres de torsion (souplesse, fermeté, **ABSENCE DE VIBRATIONS** et de **DEBATTEMENTS SUR CASSIS**, ce qui est très rare. **ARRIERE :** Semi-indépendante. - Roues tirées par bras longitudinaux (équilibre et légèreté, travail géométrique parfait). - Même comportement sur cassis qu'à l'avant.	**AVANT :** Indépendante, par **TRES LONGS** et **TRES GROS BRAS**, en alliage léger, fixés sur un berceau de précision. - Ressorts à flexibilité réglable et automatiquement variable. **ARRIERE :** Indépendante. - Roues tirées par bras longitudinaux. - Ressorts horizontaux, flexibilité réglable et variable.
DIRECTION : Par vis et galet. - Généralement indirecte et sujette à usure rapide (soumise à de grandes fatigues mécaniques)). - Danger de shimmy. - **NOTE :** Il existe de brillantes exceptions chez les Français et les Italiens.	Par crémaillère. - Attaque directe, organe de grande dimension, rebelle à toute usure. - Correction automatique du jeu. - Précision.	ar crémaillère. - (Idem).
FREINS : Classiques. - Hydrauliques.	Classiques. - Hydrauliques tambours coulés (indéformables) de grandes dimensions.	Classiques. - Hydrauliques (idem).

Ce tableau comparatif peut paraître assez sommaire, mais il vous suffira de reprendre les SPIROU-AUTO traitant de la T. A. Citroën et de la T. A. Grégoire ; des schémas y illustrent les principes énoncés ici.

Si vous avez bien compris la technique de ces deux voitures, vous avez fait un sérieux pas en avant. On ne saurait jamais assez insister sur le progrès réalisé, trop souvent ignoré par la masse. La suspension de la T. A. Citroën, par exemple (je relève particulièrement ce point, car il est sujet à l'incompréhension de certains), est la plus remarquable qu'il m'ait été donné d'essayer ; quant à la solidité et au parfait fonctionnement : les cassis les plus prononcés ne parviennent pas à engendrer le moindre débattement. Il est d'ailleurs logique qu'une conception si heureuse obtienne des résultats supérieurs.

A ce sujet, ne nous faisons cependant pas d'illusions ; ces solutions d'avant-garde, mais rigoureusement rationnelles, sont coûteuses. Alors, comment expliquer le prix normal de la T. A. Citroën, direz-vous ? Cela semble en effet paradoxal, mais en réalité ce prix avantageux s'explique par un phénomène commercial très simple. Le prix d'une voiture dépend de 3 facteurs : 1) Amortissement des machines-outils de l'usine. (Songez aux immenses presses nécessitées par l'estampage des pièces de carrosserie et dont il faut changer les coûteuses matrices à la moindre modification de forme) ; 2) Matières premières (l'évaluation en est faite grosso modo au poids) ; 3) Main-d'œuvre (avantage des solutions nouvelles qui permettent un montage rapide et précis des organes).

Or, chez Citroën, l'amortissement est réalisé depuis longtemps, les modèles étant restés pratiquement inchangés depuis 15 ans. Il paraîtrait — mais ceci entre nous, n'est-ce pas ? — que les fonds destinés à l'outillage nécessité par les nouveaux modèles — en gestation — sont déjà constitués. Ce serait heureux, car les nouvelles T. A. Citroën pourraient être sensationnelles... par leur prix !

Quant aux voitures à propulsion arrière, on note également un progrès sensible sur le classique pont rigide : les essieux oscillants par cardans, le pont étant fixé à la caisse et dès lors suspendu. Si l'inventeur en fut le Français DE DION, Mercédès perfectionna le système, toujours appliqué sur ses modèles, ainsi que chez Lancia, Tatra, etc.

(A suivre.)

STARTER.

Lézard APPREND LA MODÉRATION

Il y avait tant de clarté sur la terre et tant de clarté dans le ciel que l'on ne savait plus bien lequel des deux dispensait à l'autre sa lumière.

Et tout était lumière, et tout était silence ; mais cette lumière vibrait, mais ce silence veillait : mille petits yeux, fenêtres avides, s'ouvraient au soleil, mille oreilles guettaient. Sous chaque pierre, dans chaque muraille, à l'ombre complice de chaque buisson, quelque humble cœur chaud palpitait.

Ils étaient là, tous, les hôtes de midi, ouvriers du silence, du plus simplifié des êtres — chez qui l'on s'étonne que puisse habiter la vie — jusqu'à la plus parfaite des créatures. Ils étaient là, tous, les brefs et les longs, les fous et les sages ; ceux qui rampent leur existence sur la terre, et ceux qui montent la chercher dans le ciel, ceux qui s'agitent et ceux qui pensent ; et ces êtres subtils qui se repaissent d'un parfum ou d'un rayon, et sèment, à travers l'espace, les perles vives de la joie dont déborde leur cœur.

Il y avait là « Cantegrêle », la cigale, « Marmottant », le lapin, « Jour-sans-Mouche », le serpent, « Dare-Dare », la tortue, et d'autres, et d'autres encore, — et jusqu'à ce sacripant de Lézard Rouge, qui est seul à connaître le lieu de sa retraite — (et encore !) — car, à chacun la lande est bonne, pourvu seulement qu'il porte — comme l'éperon des sauges la rosée — une goutte de folie dans sa fruste cervelle et cache une flamme au fond de son petit cœur.

⁂

Née au fin bout de sa fine queue, une onde de plaisir parcourut Lézard, et ce fut délicieux et chaud et vivifiant, et cela monta comme une sève qui fit palpiter le minuscule soufflet de forge de la gorge sensible, ranima les quinquets des yeux et fit lever le « Songe » au fond de la petite tête assoupie.

Alors, Lézard fut heureux, il se sentit devenir bon, s'attendrit sur sa sensibilité, et fut reconnaissant :

« Je te remercie, ô ciel, de m'avoir fait tel que je suis, et non tel que j'aurais pu être :

Si tu avais négligé de t'arrêter en temps utile, comme pour Jour-sans-Mouche, le serpent que nulle âme raisonnable ne saurait habiter jusqu'au bout et dont sans doute tu négligeas les pattes, ne sachant où les placer ;

Ou encore si tu m'avais bâti de cire molle, comme " Patte-Mouille ", l'escargot, à ce point inconsistant qu'il croit devoir laisser une trace sur son passage pour affirmer sa personnalité.

Je te remercie, ô ciel, d'avoir fait de moi cet être harmonieux et complet,

Image adoucie du Père Crocodile, sans nulle désobligeante humidité,

Qui de la tête s'en va s'amincissant logiquement jusqu'à la queue,

Cette queue, traine svelte et prompte, et d'un bout à l'autre sensible...

Je te remercie, ô ciel, de m'avoir fait tel que je suis :

Bijou couleur des prés, vif argent parmi l'herbe,

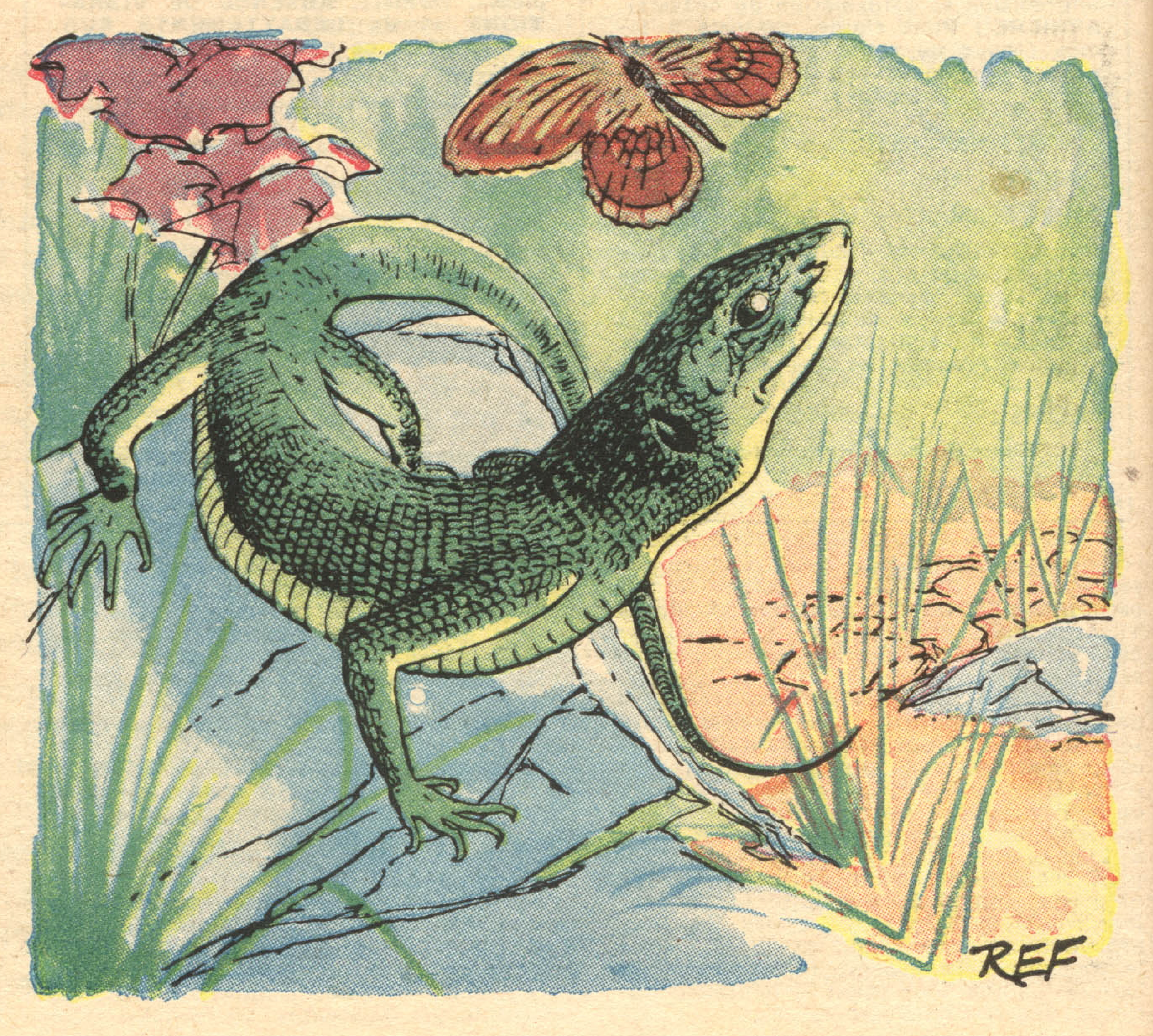
Trait vivant d'émeraude, éclair dans la clarté,

Souriante pensée, furtive pensée verte...

Qui naquit du soleil et s'en retourne à lui !... »

Il parut alors à Lézard que sa peau, devenue trop courte, allait éclater, comme bourgeon trop plein de sève, sous la poussée de la joie de vivre et l'orgueil du « Moi », et qu'il n'y eût plus d'Univers à la mesure de son rêve.

Et voici que la petite queue d'émeraude se détendit comme un arc. Il ne fut plus ni corps, ni âme, ni pensée, mais tout ce qui, au monde, est joie et grâce, et mouvement : flèche, rayon, tourbillon !... Et si grande était la vitesse qui



l'emportait qu'il n'était plus bien sûr que son cœur ne battît point au sommet de son crâne, et qu'il n'eût pu dire, au juste, qui allait de l'avant de sa tête ou de sa queue !

Mais soudain, qu'est ceci ! Un bruit, un choc, une avalanche de pierres qui roulent.

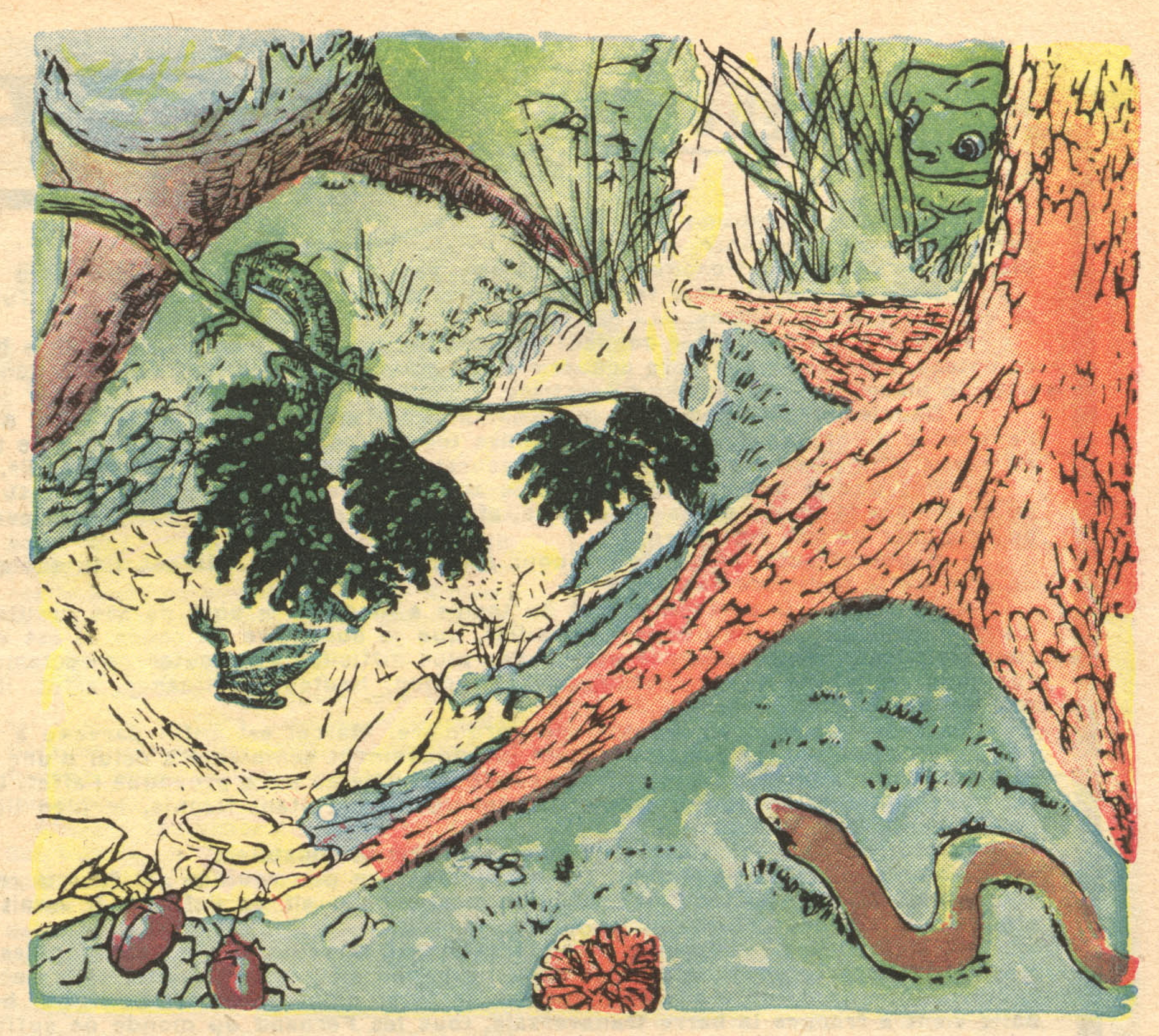
Il semble à Lézard que son être tout entier, devenu effroyablement léger, est tout d'un coup pourvu d'une myriade d'oreilles sensibles, et que chacune de ces oreilles se trouve douloureusement impressionnée... Alors, Lézard se sent du « vague à l'âme »...

Mais le moyen de s'arrêter longtemps à une désagréable impression lorsque l'on possède ce cœur véhément, dans un corps plein de fougue, que tout un univers ami vous appelle, et qu'un soleil, fertile en bienfaisants effluves, se lève pour vous plus brillant chaque matin, accrochant dès l'aurore ce trésor capiteux de moucherons nouveaux aux fils de la Vierge, dans la lumière, dans la brise qui passe, et jusqu'au fond du calice des aristoloches ?

Et voici qu'un nouvel élan l'emporte : à travers la mer cendre et bleue d'élytre, flammée de l'or des genêts — la grande mer des thyms et des lavandes spiritualisés de soleil, qui descend, doucement, chantante, avec la seule exclamation des pins et des cyprès sombres, rejoindre là-bas l'horizon — Lézard va, vient, refait cent fois inconsidérément le même chemin. Une ivresse égare sa tête légère.

Rien ne saurait l'émouvoir de ce qu'il rencontre sur son passage, ni la présence de « Marmottant », le lapin, l'éternel incompris, moulant d'un museau philosophique d'interminables prières, ni celle de « Dare-Dare », la tortue, en quête comme toujours d'un logis — étant peut-être seule, pauvre, à n'avoir jamais vu celui qui grandit avec elle.

La déprimante personnalité de « Jour-sans-Mouche » lui-même (qu'il soupçonne une fois de plus d'être creux), est sans effets sur Lézard ; et il n'a qu'un regard de mépris pour l'inévitable cortège de ces Dames fourmis, importantes et compassées, comme à l'accoutumée,



avec leur perpétuel visage de cérémonie — entraînant avec elles le butin du jour : quelque chose, lui paraît-il, d'assez semblable, en l'occurrence, à quelque haricot vert ; mais déchiré, délavé, lamentable !

Il semble à Lézard que rien ne saurait désormais mettre un terme à sa course : et peut-être ne se fût-il en effet jamais arrêté si, nichée entre les rochers, une nappe d'eau ne s'était découverte... Elle avait dû s'endormir, cette eau du ciel, et puis s'oublier, là, grâce au voisinage complice d'un bosquet de pins, à l'ombre rêveuse des roseaux ; et maintenant elle opposait à toute vivante volonté sa résistance inerte.

Lézard s'approche, jusqu'à la flairer, de cette eau inconsidérée ; mais qu'est ceci ? Voici qu'il se rejette tout aussitôt en arrière, en proférant ce léger courant d'air, seul moyen dont dispose un lézard pour extérioriser les plus amples mouvements de son âme.

« O dieu des lézards verts, des innocents lézards de l'herbe, quel est donc le ridicule petit être dont l'eau lui renvoie l'image ? L'informe créature, semblable à ces canons de l'ancien temps, à ces canons surannés, tout en tête et en jambes, dont on se demande par quel prodige ils se tiennent en équilibre, l'illogique créature, qui, dans l'eau, semble se rire de lui, ô dieu des lézards verts, serait-ce bien lui-même ?... Mais, alors, l'infâme dépouille qu'entraînaient les fourmis n'était ce point " sa queue " ? »

Et Lézard, frissonnant, se prend à admirer l'esprit d'à-propos et de froide détermination de « Nonobstant », le lombric, dont la devise est : « Quand même », et qui, dans toute scission de son être, ne voit qu'une occasion nouvelle de se multiplier. Il entrevoit l'imperfection d'une existence, dans laquelle l'on peut perdre la partie la plus brillante de son être, celle dont l'on était le plus fier, et n'en point concevoir la moindre souffrance — puis passer plus tard à côté d'elle sans la reconnaître — et il s'étonne !...

... Il s'étonne encore, tandis que le soir descend, qui estompe les grandes lignes, pour parer de sa gloire la pensée la plus humble, le plus humble détail — et il n'y a bientôt plus dans l'Univers que « Moitié-de-Lézard », qui, les yeux fixés sur le grand visage pensif d'un soleil las, cherche à déchiffrer l'énigme de la vie.

Suzanne CRAMOUSSEL.

COUP DE PIED DE COIN

— Il y a une exception à la règle que je viens de te donner, celle de la place que tu dois occuper lorsqu'on va tirer un coup de pied de coin.

» Dans ce cas, tu dois te mettre contre le poteau le plus éloigné du futur tireur, et ceci pour deux raisons.

Premièrement, un ailier donnant de bons coups de pied de coin envoie le ballon vers ce poteau, qu'il vise pour faire acquérir à son coup la bonne distance. Tu es donc bien mis pour te placer sur la fameuse bissectrice.

» Deuxièmement, dominant la situation d'un emplacement où tu vois à peu près l'ensemble du champ de bataille, tu donnes tes ordres, plaçant les joueurs de ton équipe au mieux, afin d'assurer un marquage rigoureux des adversaires prêts à bondir.

» Dès que le ballon s'élève, tu suis attentivement des yeux l'engin et tu te portes où se situera la queue de sa trajectoire, afin de le subtiliser aux ravisseurs éventuels ou de l'éloigner de ton espace vital.

» Répétons cette phase de jeu pour éclairer ta lanterne. Marcel, tire quelques coups de coin de la meilleure facture !

Hum ! hum ! la perfection met du temps à montrer le bout de son oreille. Ce n'est plus à un gardien de but, mais à un ailier, que je dois faire un cours. Il est vrai que le coup dont nous nous occupons est un des plus difficiles à exécuter correctement. Avant que tous ses éléments se coordonnent, direction, hauteur, puissance, effet, il faut pas mal de patience.

En voici pourtant un qui sort de l'ordinaire. Marcel est enfin parvenu à frapper la balle d'un coup sec, sa jambe réalisant un mouvement semblable à celui d'une faux coupant l'herbe. L'intérieur de son pied presque parallèle au sol a provoqué l'effet. La hauteur est convenable parce que la jambe d'appui de Marcel étant fléchie, le pied libre a bien pris le ballon par dessous.

— Enfin ! j'en vois donc un ! suis-je obligé de constater.

— Eh ! oui, répond Marcel. La machine est un peu rouillée ; il faut la remettre en action. Pourquoi aussi tant insister pour que la balle ait de l'effet ? Il serait tellement plus simple d'exécuter un shot ordinaire.

— Malheureux, comprends donc. L'effet est la seule feinte que tu puisses utiliser lorsque tu tires un coup de pied de coin. Le ballon s'élève moins vite, sa trajectoire n'est pas rectiligne, la défense adverse juge mal le futur point de chute. Et si, par bonheur, la balle vient à frapper la barre transversale, tous les Fernand du monde ne suffiraient pas à empêcher le but d'être acquis, tant le ballon, tel une boule de billard rencontrant une bande, serait heureux de prendre une direction opposée à celle attendue par le suprême défenseur du camp.

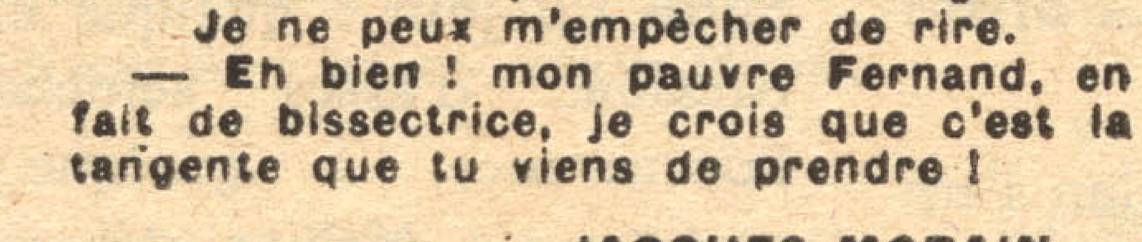
Comment s'est comporté Fernand pendant que je m'occupais de Marcel ?

Je me retourne. Miséricorde ! J'aperçois un gardien étendu de tout son long dans sa cage et regardant d'un œil atone un ballon adossé aux filets qui semble le narguer.

Je ne peux m'empêcher de rire.

— Eh bien ! mon pauvre Fernand, en fait de bissectrice, je crois que c'est la tangente que tu viens de prendre !

JACQUES MORAIN.

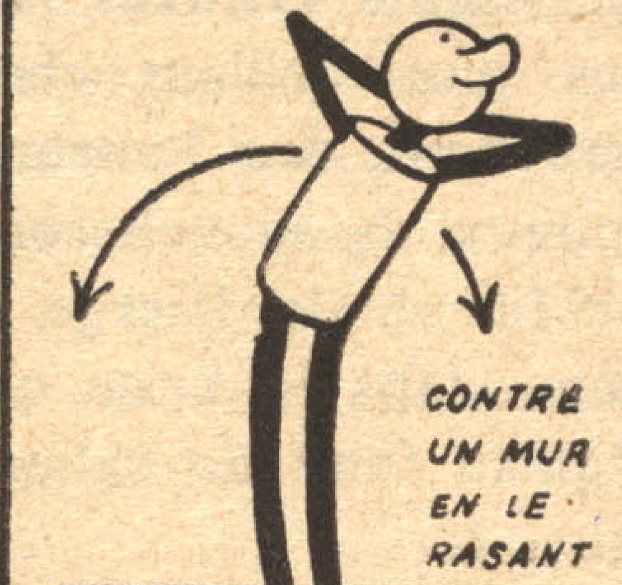




715
CIRCUMDUCTION DES MAINS CROISÉES
MAINS CROISÉES OU ACCROCHÉES DEVANT LE CORPS, LES FAIRE TOURNER EN TIRANT SUR LES DOIGTS.



725
PIVOTEMENT, FLEXION EXTENSION DES JAMBES - MAINS AUX HANCHES, PIVOTER D'UN 1/4 DE CERCLE À Gᴴᴱ (DRᵀᴱ) SUR LA PLANTE DES PIEDS POSER LE GENOU DRᵀ (GHE) À TERRE, SE RELEVER, REPRENDRE LA STATION DROITE.



735
FLEXION LATÉRALE DU TRONC - DANS LA POSITION INITIALE DE 612, MAINS À LA NUQUE, FLÉCHIR LE TRONC À Gᴴᴱ ET À DRᵀᴱ.

1 5
2 6
3 7
4 8

156
FLEXION EXTENSION DES AVANT-BRAS AVEC UN TEMPS DE RETARD - EXÉCUTER À LA SUITE 52, 51 ET 53.

PLACE DU GARDIEN LORS DU COUP DE PIED DE COIN

JAMBE FLÉCHIE

PRENDRE LE BALLON DESSOUS

SPORTS

LE SEUL GRAND BOXEUR BELGE 1950 :

JEAN SNEYERS

La victoire magistrale remportée l'autre lundi, à Nottingham, par le petit Bruxellois Jean Sneyers sur l'ancien champion du monde Terry Allen est de celles qui nous enchantent.

D'abord parce que ce succès donne à nouveau à la Belgique un titre de champion d'Europe. Ensuite et surtout parce que le pugiliste qui a réussi cet exploit est de ceux qui honorent le sport, autant par leurs qualités morales que physiques.

Les qualités physiques de J. Sneyers ? Disons simplement que notre champion, dont les débuts professionnels ne remontent qu'à la fin de 1947, est un « boxeur-né »...

Dans le ring, il évolue comme poisson dans l'eau.

Il a le coup d'œil infaillible pour décocher, telle une flèche, une « droite » bien ajustée. Il n'ignore pas l'art difficile de l'esquive, du bloquage.

Courageux, bien sûr, il l'est, mais il préfère de beaucoup éviter les coups que les « encaisser ».

Bref, un sujet véritablement exceptionnel qui apparaît à chacune de ses sorties en progression constante.

Il m'a été donné d'accueillir J. Sneyers à son retour de Nottingham. Le nouveau champion d'Europe était radieux. Son visage n'était nullement « marqué » par le très dur combat qu'il avait dû livrer la veille à un adversaire qui n'ignorait rien des « ficelles » du métier, qui n'hésitait pas à employer mille et un petits « trucs » plus ou moins réglementaires.

Ce Sneyers qui nous revenait avec, à son actif, sa première grande victoire officielle, n'avait nullement la tête « enflée ».

Il semblait aussi simple, aussi gentil, aussi timide qu'à l'accoutumée.

Il ne jouait pas au monsieur blasé, ne cachait pas sa grande joie et, dans le même temps, n'hésitait pas à reconnaître qu'il avait dû donner le meilleur de lui-même pour s'imposer.

UN CHIC GARÇON.

Celui qu'on a surnommé « l'ange du ring » n'a absolument rien, dans la vie privée, du boxeur tel qu'on se le représente.

Il n'a ni le nez aplati ni les oreilles en chou-fleur.

Si vous le croisiez dans la rue, vous auriez l'impression de vous trouver en présence d'un paisible employé se rendant à son bureau, ou d'un étudiant s'en allant à son cours.

Paisible ? Jean Sneyers l'est en toutes circonstances — hormis celles qui l'amènent entre les douze cordes !

Papa d'un petit Daniel de deux ans, charmant et turbulent, notre champion chez lui met la main à la pâte.

Mme Sneyers lui confie parfois la mission délicate de faire le marché, et Jean s'en acquitte avec brio.

Ses débuts dans la vie ont été difficiles.

Il n'a pas toujours connu l'aisance et, très jeune, a dû travailler durement.

Très intelligent, il n'a pas hésité, pour parfaire son éducation, à se pencher sur des « bouquins » austères qui lui semblaient au début assez rébarbatifs. De sorte que le jour — encore lointain, heureusement ! — où il devra abandonner le sport de compétition, Jean Sneyers ne sera pas en peine de se débrouiller.

UN SPORTIF COMPLET.

C'est un peu par hasard que Sneyers est venu à la boxe, lors de la compétition des novices en 1945. Auparavant, le football et le cyclisme avaient ses préférences.

Sneyers footballer ? Inscrit au C. S. Saint-Josse, il fut transféré au Daring après un match entre les scolaires des deux clubs. Jean vint à Molenbeek, et Saint-Josse, en échange, reçut deux bons juniors.

Mais le football ne meuble pas toute l'année, et le jeune Daringman, les beaux jours venus, se sentit des fourmis dans les jambes. Il entendit l'appel de la grand-route et prit une licence de coureu cycliste débutant.

— Je me débrouillais fort bien, a raconté Jean Sneyers, et je commençais à rêver aux lauriers de Sylvère Maes lorsqu'un jour, à Vilvorde, je fis une chute sérieuse. Je connus là le premier et seul k. o. de ma carrière sportive. Qui plus est, mon vélo fut mis hors d'état de marche, et comme à ce moment je n'avais pas les moyens de m'en payer un autre, j'abandonnai le cyclisme.

La suite, vous la connaissez...

CHAMPION DU MONDE ?

Deux voies se présentent à Jean Sneyers : continuer à combattre dans la catégorie des poids mouches (moins de 50 kilos 800) et tenter la conquête du titre mondial détenu par le Hawaïen Dado Marino. Ou bien, sans plus tarder, passer dans la catégorie supérieure et, débarrassé du souci de « faire le poids », faire sa trouée chez les « coqs » européens et mondiaux.

Avant le match contre Terry Allen, Sneyers dut, dans les derniers jours, perdre trois kilos superflus. On craignait qu'il se présente sur le ring affaibli par un régime alimentaire plus sévère que celui des jockeys. Il n'en a rien été et notre champion a prouvé qu'il était encore un « mouche ». Il se peut donc qu'il continue à opérer parmi les « petits hommes ».

Du moins pendant un certain temps, le temps nécessaire à amener Marino — qui a 36 ans — à lui donner sa chance.

Mais l'avenir de Jean Sneyers n'en est pas moins chez les « coqs ». Là, sans doute, les adversaires de classe sont plus nombreux. Mais la valeur de notre compatriote est telle qu'il doit logiquement s'imposer devant des champions comme l'Italien Annaloro, les Français Mathieu et Tijani, l'Anglais O'Sullivan, et très rapidement se trouver sur le plan de l'Espagnol Romero, champion d'Europe et du Sud-Africain Vic Toweel, champion du monde.

De toutes façons, Jean a de grands et beaux combats en perspective.

Tous les sportifs de chez nous les suivront avec sympathie et confiance.

KIKI.

Avis et communiqués sportifs

LE CHAMPIONNAT DE FOOTBALL SPIROU.

De partout nous parviennent des informations fort encourageantes. Aux côtés des « habitués » de notre compétition, des clubs nouveaux se sont constitués, qui, au cours de cette première phase de rencontres amicales, tentent de s'imposer pour mériter la fameuse « qualification ».

Il nous est absolument impossible de donner, faute de place, les comptes rendus de matches. Cependant, voici quelques informations qui ne manqueront pas d'intéresser tous les soccers A. d. S.

Wasmuel : Enregistre un nouveau succès en battant Boussu par 3-1. Se distinguèrent Hayois, Comblez et Brassart.

Elonges vient d'obtenir une série de résultats intéressants : victoires sur Wiers (3-1), sur Boussu (7-0), sur Omain (2-1), draws avec Quaregnon (1-1) et Nimy (2-2). Adresse du responsable de l'équipe : Louis Van Campenhout, 6, Cité Ste Odile, à Elonges.

Frasnes-lez-Gosselies : Le championnat régional organisé par notre ami Zénon Art, décidément infatigable, groupera cette année 9 équipes au lieu des 7 de la saison passée. Ce sont celles de Brye, Couillet, Dampremy, Frasnes, Ham-sur-Heure, La Docherie, Marcinelle, Pont-de-Loup et Wanfercée-Baulet. Un petit comité composé de Delcroix (Dampremy), Bariat (Couillet) et Art (Frasnes), anime ce tournoi, dont voici les premiers résultats : Ham-Brye 0-3 ; Baulet-Frasnes 1-4 ; Couillet-La Docherie 7-0.

Sart-Dames-Avelines : A battu par 7-3 en match d'entraînement l'équipe de Frasnes. Mais les champions de l'an dernier alignaient un « onze » presque entièrement nouveau.

Lobbes : Continue à faire preuve d'une belle activité. Derniers résultats : battu par Couillet 1-6 ; vainqueur de Bienne-lez-Happart 5-2 et de La Buissière 8-0.

Notre Concours Sportif

A la suite d'un premier pointage, il apparaît que les concurrents de notre concours sportif ont, dans la quatrième étape, donné la préférence au cas n° 4 (celui du boxeur d'Haes ménageant son adversaire), et que le cas n° 3 (celui du joueur de hockey reconnaissant la non-validité du but marqué par lui) arrive en seconde position.

Les concurrents ayant voté pour le cas n° 4 se verront donc attribuer 100 points, et ceux ayant voté pour le cas n° 3 50 points

Nous espérons pouvoir, la semaine prochaine, vous donner d'autres précisions.

LE DRAGON NOIR



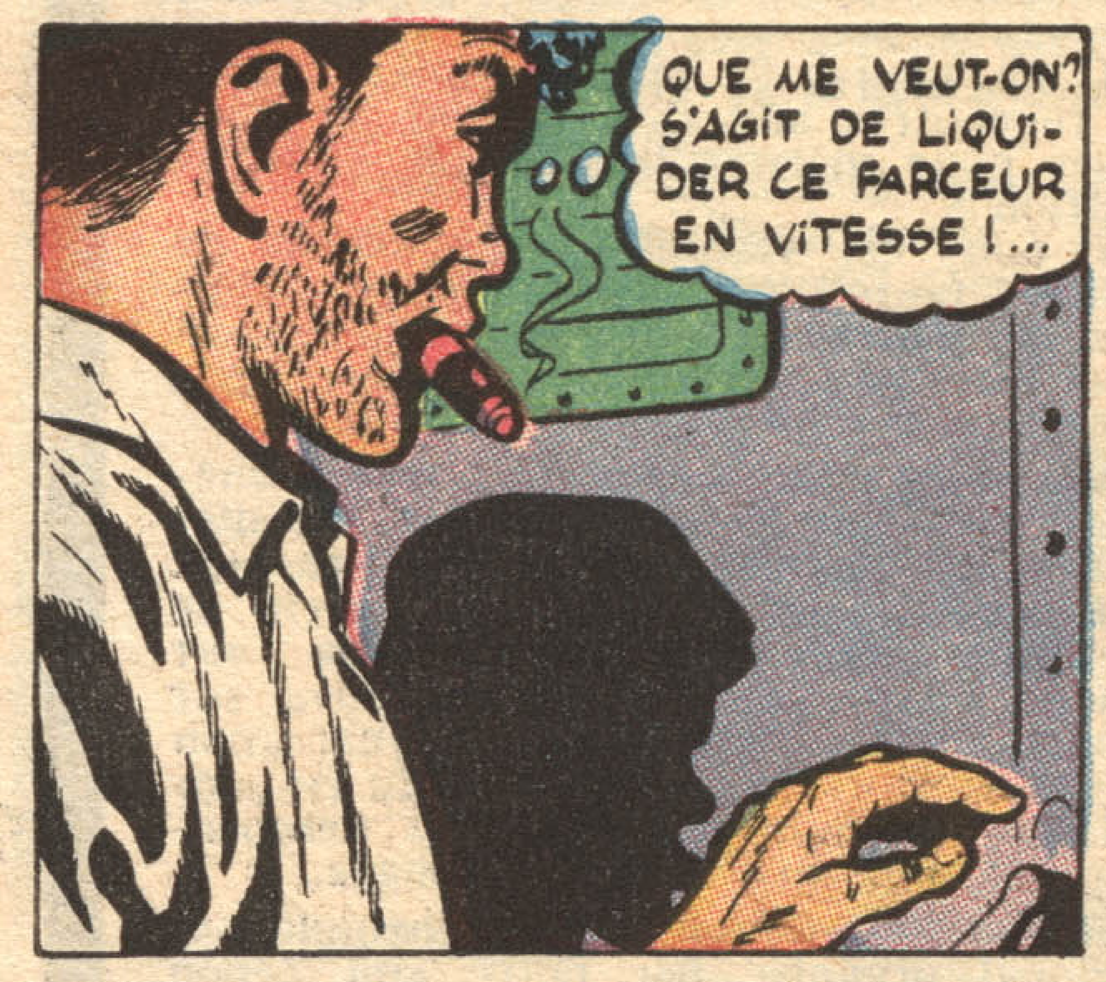
Porteurs de plans stratégiques vitaux, Buck Danny et ses compagnons, perdus en zone japonaise, ont pu s'embarquer sur un navire portugais dont le capitaine s'est engagé à les conduire à la baie d'Along, où les attend un sous-marin. Mais des pirates se sont embarqués secrètement à bord...













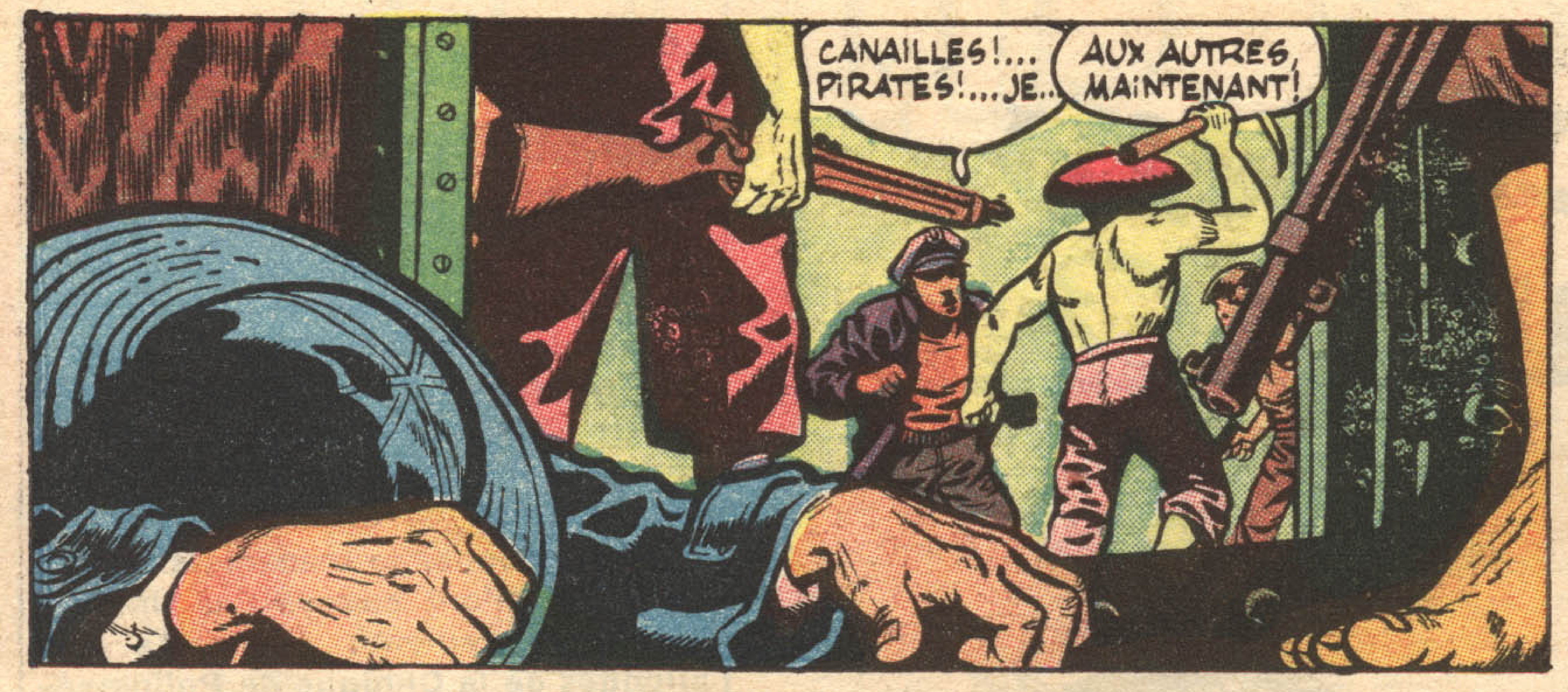








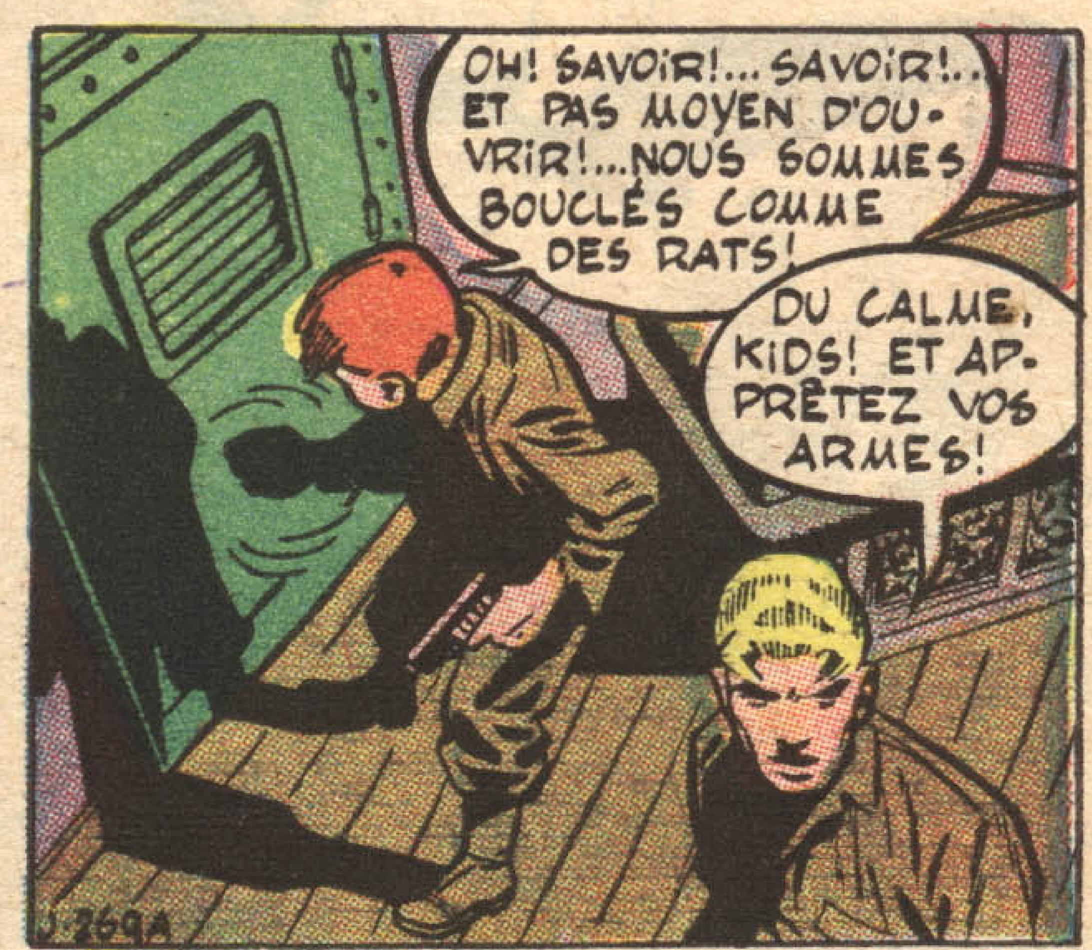



CANAILLES!... PIRATES!... JE...
AUX AUTRES, MAINTENANT!


CEPENDANT...
MON DIEU!... BUCK! ÉCOUTEZ!... DES COUPS DE FEU!
VOUS ÊTES NERVEUSE! C'EST LE VENT!...
NON!... ELLE A RAISON!


SUR LE LISBOA, LA RÉSISTANCE TOUCHE À SA FIN. SURPRIS EN PLEIN SOMMEIL PAR LES MUTINS, ÉQUIPAGE ET PASSAGERS, TERRORISÉS PAR LE MASSACRE DES OFFICIERS, NE SONGENT PLUS QU'À SAUVER LEUR VIE!...


PENDANT CE TEMPS...
ÉCOUTEZ! CES CRIS! CES COUPS DE FEU!... PAS DE DOUTE... IL SE PASSE DU VILAIN!...
BON SANG!... POURVU QUE CE NE SOIENT PAS LES JAPS!


OH! SAVOIR!... SAVOIR!... ET PAS MOYEN D'OUVRIR!... NOUS SOMMES BOUCLÉS COMME DES RATS!
DU CALME, KIDS! ET APPRÊTEZ VOS ARMES!


AU MÊME MOMENT, SUR LE PONT...
NOUS SOMMES MAÎTRES DU CARGO, CHEF!
BON!
TU PEUX FAIRE LE SIGNAL!...


ÇA YEST! ILS RÉPONDENT!
FAIS STOPPER LES MACHINES ET DÉTRUIRE LA RADIO!


ENVOYEZ UNE AMARRE!..
ET BIENTÔT, GLISSANT SILENCIEUSEMENT SUR L'EAU NOIRE, DEUX GRANDES JONQUES, ARMÉES EN GUERRE, JAILLISSENT DU FOND DE LA NUIT...

Lecteurs, votre Coin.

Le plus grand défaut d'un débutant consiste à exécuter un dessin morceau par morceau ; s'il entreprend de camper un personnage, il commencera par la tête ; celle-ci achevée, il passera au tronc, puis aux bras, et terminera par les jambes, pour constater qu'il a créé un monstre, horriblement mal proportionné.

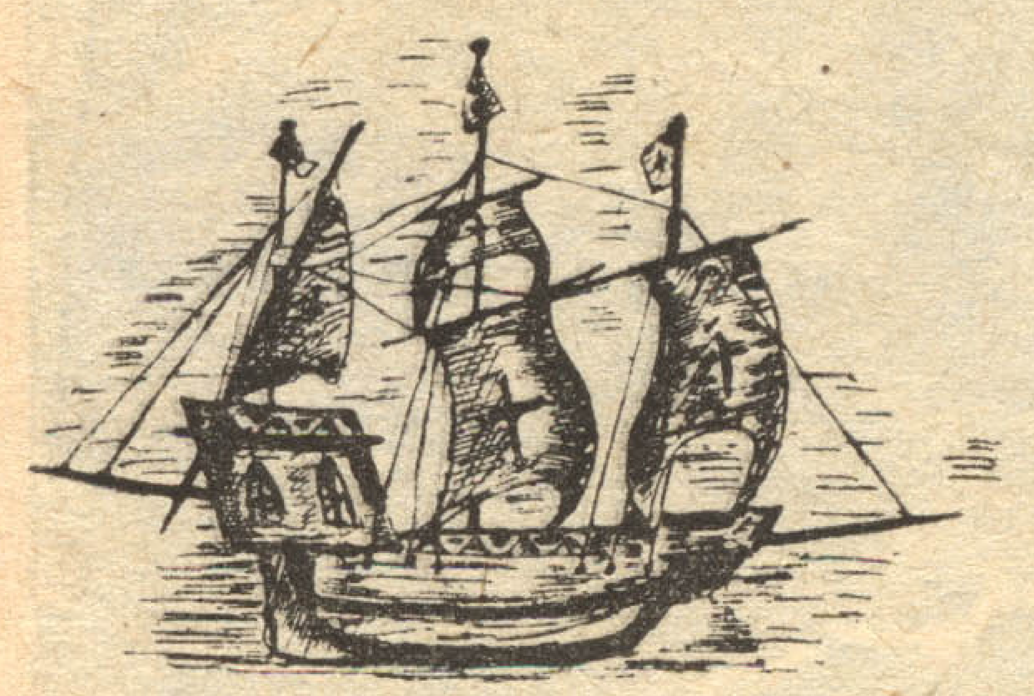


Faites plutôt une esquisse rapide de l'ensemble, à grands traits ; puis armez peu à peu ce « squelette ». C'est une excellente méthode.

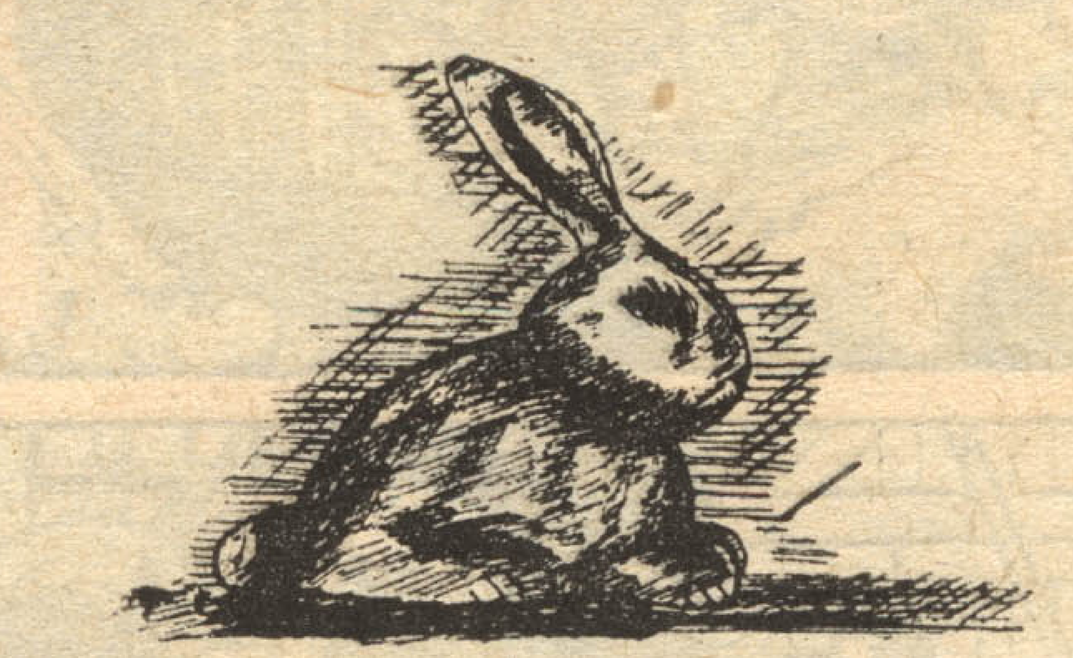
Georges Clavet, de Villefranche-de-Rouergue, l'a certainement employée, en



faisant le croquis de son « Joueur de Boules ». Tout, dans l'attitude du personnage, traduit le mouvement. L'auteur regrette pourtant une certaine raideur qu'il a découverte après avoir repassé le crayonné à l'encre de Chine. Ce n'est pas mon avis ; de plus, il n'y a là qu'une simple question d'habitude.



Comparons à cette œuvre le « Joueur de balle au panier » — pourquoi employer l'équivalent anglais ? — du Rémois Jean Ledoux. Notre ami travaille à traits plus courts, par convenance personnelle ; le procédé n'est pas moins bon, et nous devinons, par la position de la tête, comme par le raidissement des jambes et la dilatation de la poitrine, le geste du joueur qui

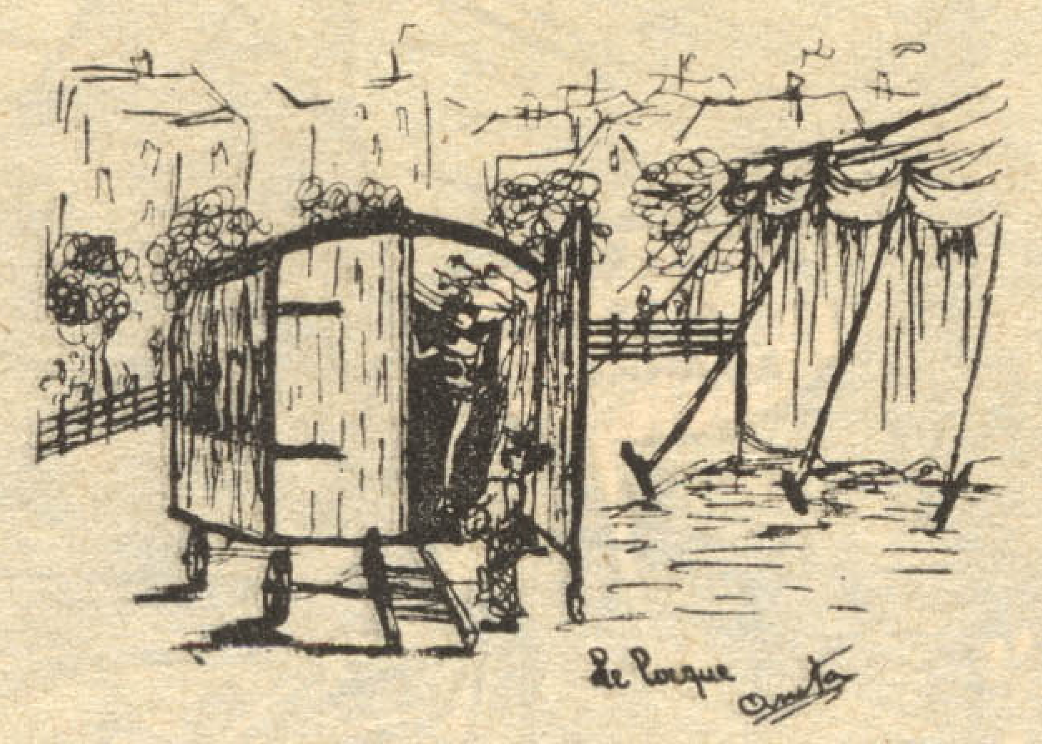


va marquer. Seuls, les bras ne sont pas assez tendus ; ils ont l'air de tenir la balle bien à l'aise, comme si le jeu n'était pas rapide.

Claude Roget a pris pour modèle la « Caravelle » de la cheminée ; lui aussi, il a réussi à rendre l'illusion de mouvement, tandis que son frère Michel donnait à son



« Lapin de porcelaine » l'allure ramassée de pareil objet, en la soulignant par des ombres discrètes. Dans l'envoi de Luce Zmico, de Mascara, j'ai choisi la « Jeune Mauresque » pour la sobriété des traits, qui nous prouvent qu'en se tenant à l'essentiel, on peut faire de belles choses. Les autres essais de Luce sont également prometteurs ; pourtant, je lui reproche d'avoir donné au ruban et à sa montre une égale valeur, ce qui fait de l'ensemble un banal extrait de catalogue. En réponse à la question de notre amie, je répète que je lis avec le même plaisir prose et poésie de nos lecteurs.



Anita Reverho, des Sables d'Olonne, évoque avec une grande sensibilité le cirque ; les maisons de l'arrière-plan sont à peine esquissées pour donner plus de relief à la tente, et surtout à la roulotte. D'où un équilibre parfait de l'œuvre.

Quant au vase de cristal, de Jacques Chéreau (bienvenue à Nantes !), il traduit une louable application, mais le sujet réclame une plus grande netteté des traits. En outre, le format choisi est beaucoup trop grand, et quand Jacques prendra sa revanche, il respectera les dimensions proposées, soit 12 de large sur 10 de haut.

LE PLUMITIF.

Le Grand Meneur vous parle...

Echanges de timbres

Rappelons encore une fois que les annonces d'échanges de timbres sont faites gratuitement. Que tout le monde donc me fasse parvenir des timbres pour la Caisse des Allongés. Ces timbres sont offerts aux jeunes garçons immobilisés dans leur lit de malade.

A ce propos, je transmets à tous ceux qui m'ont envoyé des timbres les remerciements très vifs des allongés de la Clinique de Poliomyélite. Ils ont reçu de la Caisse des Allongés de magnifiques timbres qui font leur joie.

Je cite au tableau d'honneur le SPIROU CLUB CRIQUEBEUVIEN, qui a eu une magnifique idée : celle d'adopter un allongé et de lui envoyer régulièrement des lettres, des timbres et des tas de gâteries. Voilà une initiative qui mérite d'être signalée et qui vaut de chaleureuses félicitations.

J'espère que les autres Clubs A. d. S. tiendront compte de la suggestion et ne se laisseront pas distancer par le Spirou Club Criquebeuvien, qui met tellement bien en application notre Code d'Honneur A. d. S.

Dans un autre genre d'idées, je voudrais signaler aussi (avec félicitations) le travail du PHILATELIC CLUB, 39, rue de Villeneuve, à GARCHES (S. et O.), qui a monté une magnifique organisation de Club Spirou philatélique par correspondance. Les membres du Club sont réunis par un journal, et les échanges sont très actifs. Je conseille à tous les amis qui font de la philatélie de s'affilier à ce club pour qu'il augmente sans cesse ses activités.

Et voici maintenant les annonces d'échanges : Charles DORMOY, 21, rue Philippe Thomas, à SFAX (Tunisie), échange tous les timbres qu'on veut ; Richard BOURDEL, 32, rue de l'Assomption, à Paris (XVIe), demande à son correspondant de Marseille de lui envoyer son adresse, qu'il a perdue, pour lui renvoyer des timbres ; G. HALGUAND, La Croix en Saint-Malo de Guersac (Loire Inférieure), échange des timbres du monde entier contre des timbres français ; Claude BABIN, Grand-rue, à LASSAY (Mayenne), fait collection de timbres du monde entier et en offre de très beaux en échange ; Jean VAN HOVE, 91a, rue Tombour, à Bracquegnies, échange des timbres du monde entier ; Ch. MOYAERT, 60, rue Joseph II, à HOUDENG-AIMERIES, échange des timbres du monde entier; J. AMBROISSE, 222, rue Heidmawet, à Nessonvaux-Fraipont, échange également des timbres du monde entier.

Bonne chance à tous ! Mais surtout, quand vous m'envoyez des demandes d'insertion, n'oubliez pas de songer aux Allongés, qui, eux aussi, ont besoin de timbres pour se distraire.

LE FURETEUR VOUS DIRA



Le Concours de la Semaine.

Je vous appelle aujourd'hui encore une fois au secours, non pas de Fantasio, mais de son cousin, brave garçon comme lui, et qui se trouve devant un cas de conscience.

Marié et père de trois petits enfants, il gagne sa vie en qualité d'aide-pharmacien. Plus réfléchi que son cousin, il a la confiance de son patron, et prépare les médicaments prescrits par les médecins. Or, en classant des ordonnances, il constate qu'il s'est trompé dans un dosage, six mois plus tôt, et que par sa faute un client, riche rentier, a failli passer de vie à trépas. Il est complètement remis à présent. Seulement, à l'époque, il a soupçonné son domestique d'avoir voulu l'empoisonner et l'a congédié. Le valet a du reste été arrêté pour vol peu après, et il est en prison.

Dans ces conditions, que doit faire, à votre avis, le cousin de Fantasio ? Je vous en préviens, il n'y a pas de réponse-type ; comme nous le verrons sans aucun doute, des avis opposés mériteront récompense par la valeur et la présentation des arguments.

Nous attendons de vous un travail personnel, mais devant un cas aussi délicat, vous avez le droit de le soumettre à vos parents ou à d'autres personnes également expérimentées.

D'où vient la margarine ?

La question que me pose **Mousquetaire Gris** est moins compliquée : « Qui a inventé la margarine ? »

Neuf fois sur dix, une découverte est le fruit des travaux de chercheurs souvent dispersés, mais en ce qui concerne le beurre artificiel, nous le devons à un chimiste français, Mège-Mouriès. Dès avant 1870, il avait étudié la possibilité d'obtenir de façon industrielle une graisse alimentaire qui remplacerait le beurre, qui coûtait cher et devenait vite rance.

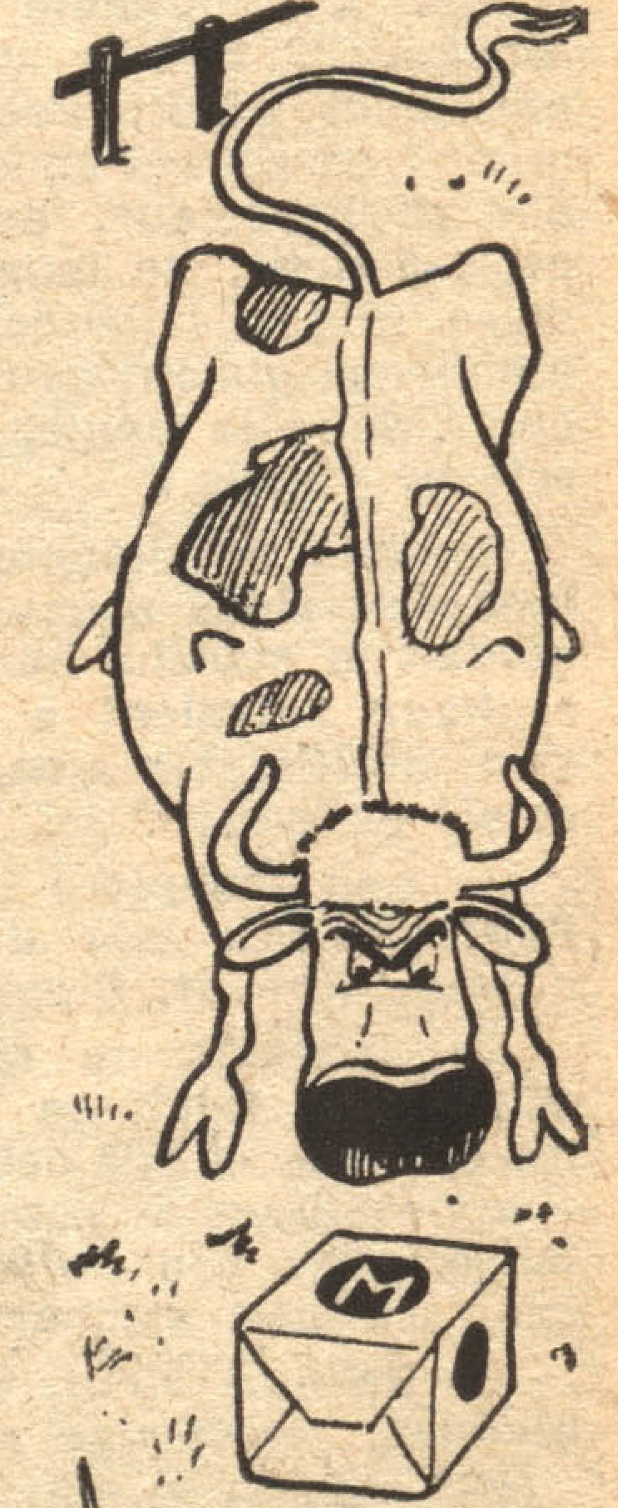
Or, Mège-Mouriès avait constaté au cours d'expériences qu'une vache privée de nourriture continue à donner du lait, en moindre quantité, mais contenant toujours du beurre Comme les bêtes maigrissaient vite, il a conclu que ce beurre provenait de leur graisse.

Mais la graisse colle à la bouche, tandis que le beurre y fond. Mège apprit que c'est à cause de la présence d'une part, de l'absence d'autre part, d'une substance appelée stéarine, et qui sert à la confection des bougies. Il découvrit en outre que la pepsine des glandes lactifères transforme la graisse en oléo-margarine.

Il restait donc à séparer artificiellement la graisse de la stéarine et de la soumettre à l'action de la pepsine.

C'est ce que Mège-Mouriès a réussi dans une usine de Poissy ; au moment de la guerre de 1870, la production était déjà considérable ; depuis, on le sait, elle s'est universellement développée, les procédés de fabrication progressant à leur tour et s'appliquant progressivement à des huiles végétales.

Bien entendu, il y eut des malins pour duper les autres : lors de l'Exposition de Vienne, en 1871, un Américain prétendit connaître une formule secrète supérieure à celle du chimiste français. Malheureusement pour lui, les industriels à qui il voulait vendre sa recette apprirent à temps que sa margarine n'était que... du beurre !



La Méditerranée, cette cuvette.

Marco Polo 65.132 s'intéresse davantage à l'histoire : « Comment se fait-il, écrit-il, que la civilisation ancienne s'est développée uniquement autour de la Méditerranée ? » N'exagérons pas et remplaçons uniquement par en particulier, des peuples aussi éloignés que les Aztèques, ayant connu une civilisation dont nous ne possédons pour ainsi dire aucun élément.

Cette mise au point faite, rappelons que la Méditerranée a été, comme on l'a répété souvent, le centre de gravité du monde antique. Cette cuvette de 4.000 kilomètres de long sur une longueur maximum de 750 est en outre semée d'îles qui raccourcissent les étapes, et sert de déversoir à bien des fleuves que l'on remontait aisément.



La Méditerranée était généralement calme pendant la bonne saison, et les bateaux antiques, avançant à la rame plus qu'à la voile, pouvaient s'y risquer, malgré l'absence d'un vrai gouvernail.

Par prudence, il convenait de s'écarter le moins possible de la côte, afin de faire facilement escale. Même dans ces conditions précaires, des relations s'établirent entre les peuples du bassin méditerranéen, et avec les marchandises on échangea forcément des idées, des connaissances, bref tout ce qui constitue une civilisation, dans le sens le plus large du mot.

Aujourd'hui, le monde entier est parcouru par les bateaux, les trains, les autos, les avions. Souhaitons que, se connaissant mieux, les hommes se rapprochent pour qu'un jour tous les jeunes lancent notre cri, **Spirou ami... partout... toujours!**

LE FURETEUR.





REFUS D'OBÉISSANCE

par Marc NANTERRE.



Les steppes glacées. La retraite tragique. L'inoubliable traversée de la Moskova... Les « grognards » n'en pouvaient plus ; l'espace et les éléments, en plus d'un ennemi insaisissable et harceleur, avaient eu raison, petit à petit, de leur bravoure légendaire. Minés, affamés, transis de froid, nombreux étaient ceux qui se laissaient choir dans la neige, pour ne plus se relever jamais !

Sombre et silencieux, le front sillonné de rides soucieuses, l'Empereur guidait la marche harassante. Ses maréchaux suivaient à deux pas, et au sein de l'état-major, nulle joie, nul éclair de gaîté.

— Les troupiers sont fourbus, dit l'un. Chaque jour des centaines des nôtres tombent. C'est terrible...

Les paroles ne suscitèrent aucun écho. Une tristesse pesante courbait les épaules, et sur cette Grande Armée aux prouesses si retentissantes, la fatalité, avec son cortège de souffrances, semblait s'acharner.

— La nuit vient, il faut songer au bivouac, reprit une autre voix.

Des ordres furent donnés, que répercutèrent les sous-officiers. La halte, une halte comme tant d'autres, eut lieu, et autour des feux de camp, les hommes, tout en grignotant quelques biscuits, vinrent étirer leurs membres las.

— Tiens, on n'a pas vu le caporal Brageot ! s'exclama une voix rauque. Lui serait-il arrivé malheur ?

Quelqu'un, parmi les hommes enfouis frileusement dans leur capote trop légère, sursauta, se leva sur un coude.

— Le caporal Brageot !... Il n'est pas là ?

Il y eut des silences gênés, des regards où se lisait la consternation. Celui qui venait de parler, un jeune homme de seize ans tout au plus, se mit debout instantanément. Les troupiers le dévisagèrent. Tous sans exception, ils éprouvaient à son endroit une grande affection. On le nommait « Petit Jean ». Il était leur mascotte. Semblable en bien des points au petit tambour d'Arcole, il promenait sur toutes les routes d'Europe sa caisse sonore, et alors que le canon tonnait, il frappait sans relâche sur la peau d'âne, entraînant par sa verve bouillante les hussards et les grenadiers.

Quelques semaines plus tôt, au cours d'une sanglante échauffourée avec les cosaques, le caporal Brageot, au mépris de sa propre existence, l'avait sauvé d'une mort certaine en faisant dévier la lame d'un sabre ennemi tout près d'atteindre son but. Petit Jean était loin d'avoir oublié le fait.

— Qui a vu le caporal pour la dernière fois ? s'enquit-il d'une voix où vibrait son émotion.

Les indications furent vagues. Souvent, des « traînards » rompaient avec le gros de la troupe, se laissaient distancer, se laissaient vaincre par la neige et par le froid... Ceux-là, on ne les voyait plus !

— Le caporal Brageot n'est pas homme à abandonner ainsi, fit Petit Jean. S'il est resté en arrière, c'est qu'une blessure ou tout autre chose l'aura handicapé. Je pars à sa recherche.

On se récria. Il était insensé de parcourir la plaine au milieu de la nuit, sous les rafales de vent et de glace, avec les cosaques qui infestaient la région et, tels des oiseaux de proie, fondaient sur les malheureux isolés. Mais Petit Jean tint tête. Le caporal se mit en route... en emportant son tambour.

— « Ça » guidera peut-être mon ami, supputa-t-il.

L'enceinte du bivouac fut franchie. Le froid était vif, les flocons de neige tourbillonnaient sans relâche, et la nuit était dense. Par-ci parlà, des chariots éventrés, des essieux rompus, des cadavres de chevaux, et aussi, hélas ! d'autres cadavres. Petit Jean avançait. Un instinct le guidait. Ses camarades lui avaient signalé que le caporal Brageot avait donné des signes de défaillance au passage du dernier hameau, et en direction de ce hameau il portait ses pas, refaisant en sens inverse le chemin précédemment parcouru.

Miraculeuse — car seul un miracle peut ici être invoqué — la rencontre se produisit. Alors qu'il commençait à désespérer, alors que sur la peau d'âne, timidement, puis avec plus de force, les baguettes avaient formulé leur appel angoissé, un cri, tout à coup, avait retenti. Un cri faible. Une plainte, un gémissement... Petit Jean avait couru, avait distingué une ombre étendue dans la neige. Une tête qu'on aide à soulever. Un cordial qu'on infiltre entre les lèvres exsangues.

— Petit Jean ! c'est toi ! tu m'as trouvé ?

— C'est moi, caporal. Vous êtes blessé ?

— Une grave entorse, pas moyen de marcher. Je suis fichu, mon petit ! Mais je suis bien content de t'avoir revu. Prends ce que j'ai dans mes poches. Des papiers, des photos. C'est pour ma femme et pour les gosses. Si tu rejoins le pays, pense à eux, pense à moi... Maintenant, va, tu ne peux rien pour moi, et c'est une chance que les cosaques ne t'aient pas entendu. Retourne vite au campement.

— Jamais de la vie ! Vous allez vous appuyer sur mon épaule, et nous retournerons ensemble.

Le caporal avait débité ses paroles d'une voix entrecoupée. Rassemblant ses dernières forces, il enjoignit :

— Fiche le camp, clampin, si tu ne veux pas que je me fâche ! Allez, ouste, obéis !...

En toute autre circonstance, l'injonction aurait produit son effet. Mais la fureur du caporal laissa notre vaillant gamin impavide. Il se recula de quelques pas, et faisant montre d'un entêtement extraordinaire, il proféra :

— Pour une fois, je refuse de vous obéir, caporal. Je vais battre la caisse jusqu'au moment où on viendra à notre secours.

— Je te le défends bien, rugit Brageot. Tu vas alerter les cosaques, c'est tout ce que tu feras !

Petit Jean ne daigna pas répondre. Frénétiquement, il se mit à marteler son tambour, et son attente, à partir de cet instant, devint anxieuse.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que de grandes ombres mouvantes approchèrent rapidement.

— Les cosaques ! appréhenda le jeune homme. Le caporal avait raison.

Il n'en continua pas moins de battre la charge. Avec rage. Avec rancune. Avec désespoir.

Les ombres furent tout près.

— Holà ! lança une voix dans le plus pur français, que se passe-t-il ?

Ce fut comme si une décharge électrique avait galvanisé notre héros.

— Sauvés, cria-t-il, nous sommes sauvés !

Les cavaliers — ils étaient sept ou huit — mirent pied à terre. En deux mots, on s'expliqua. Brageot, entretemps, avait sombré dans l'inconscience. Mais son cœur battait. La chaleur du bivouac le ranimerait.

— En croupe, jeta une voix de commandement.

Petit Jean ne se le fit pas répéter.

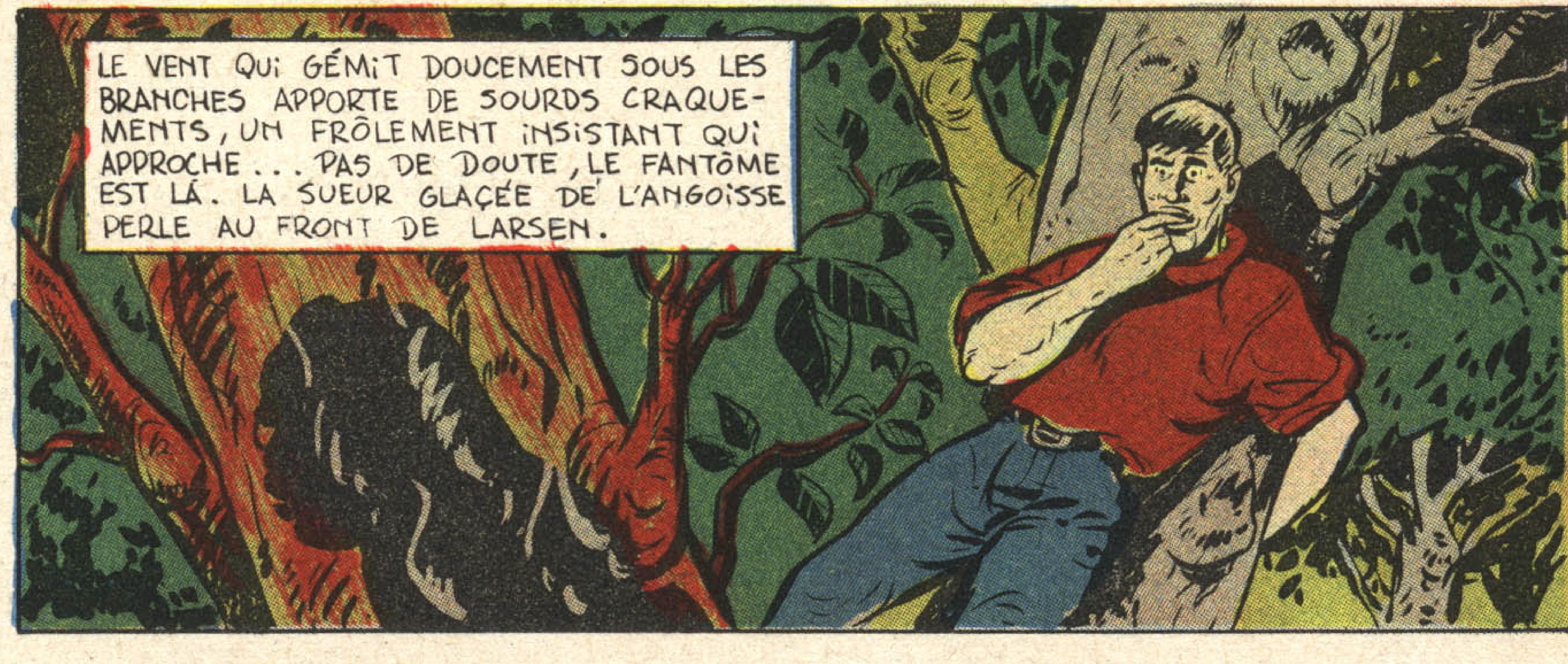
Quelle ne fut pas la stupéfaction du courageux jeune homme lorsque, parmi ses sauveteurs, il reconnut, à la lueur des feux de bivouac, l'Empereur en personne ! L'Empereur n'avait pu dormir, et effectuant une brève inspection nocturne, il avait été attiré par le bruit du tambour. C'était Petit Jean qui avait sauvé Brageot, mais c'était Napoléon qui avait sauvé les deux hommes !

M. N.



Larsen va chercher de l'eau à une source voisine de la cabane où il s'est réfugié avec Erio...

FANTÔMES...

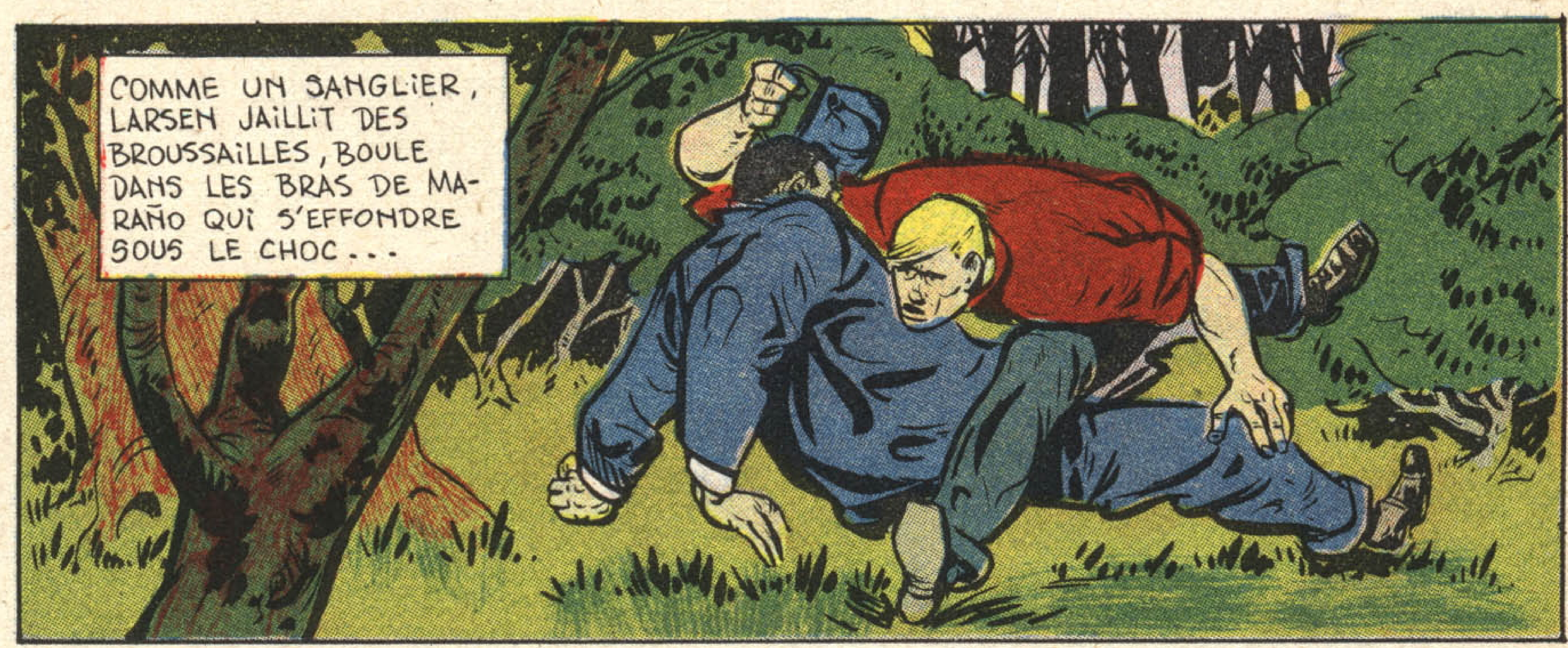




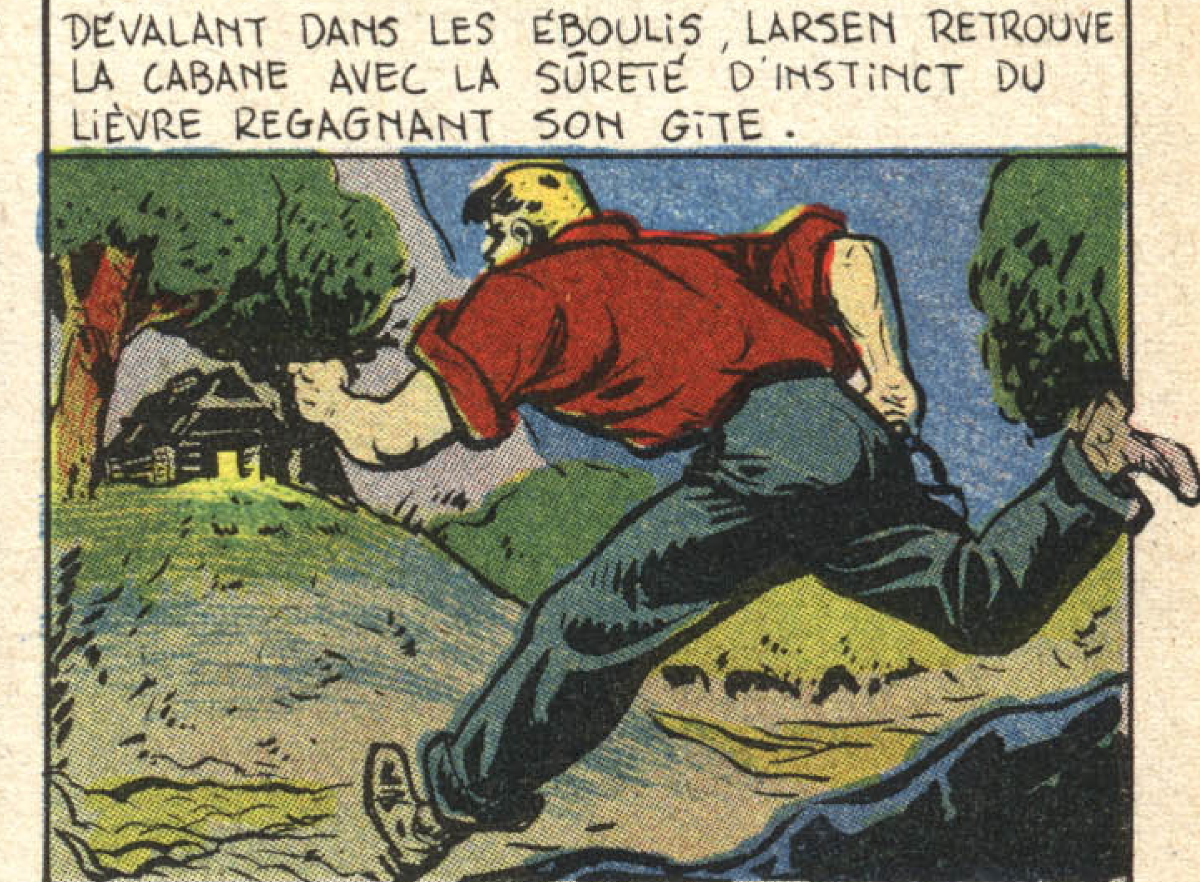


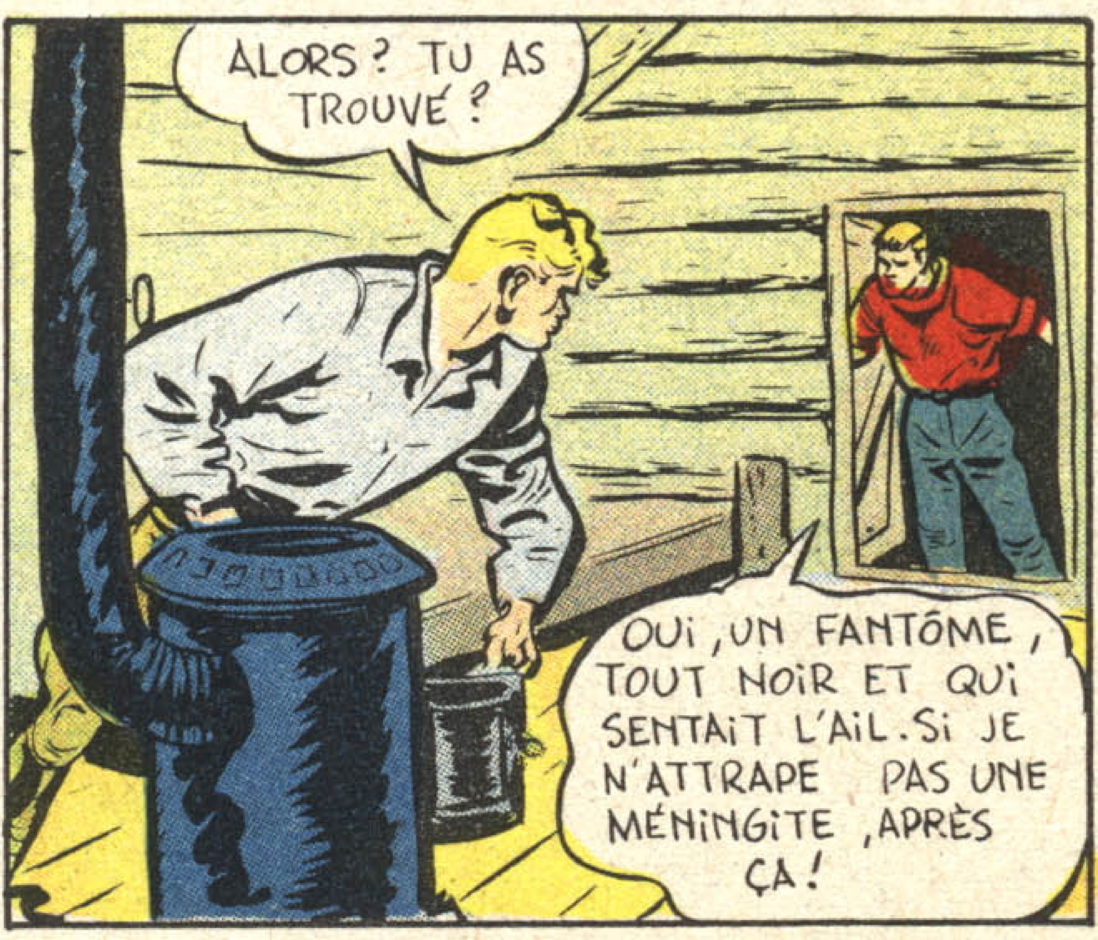










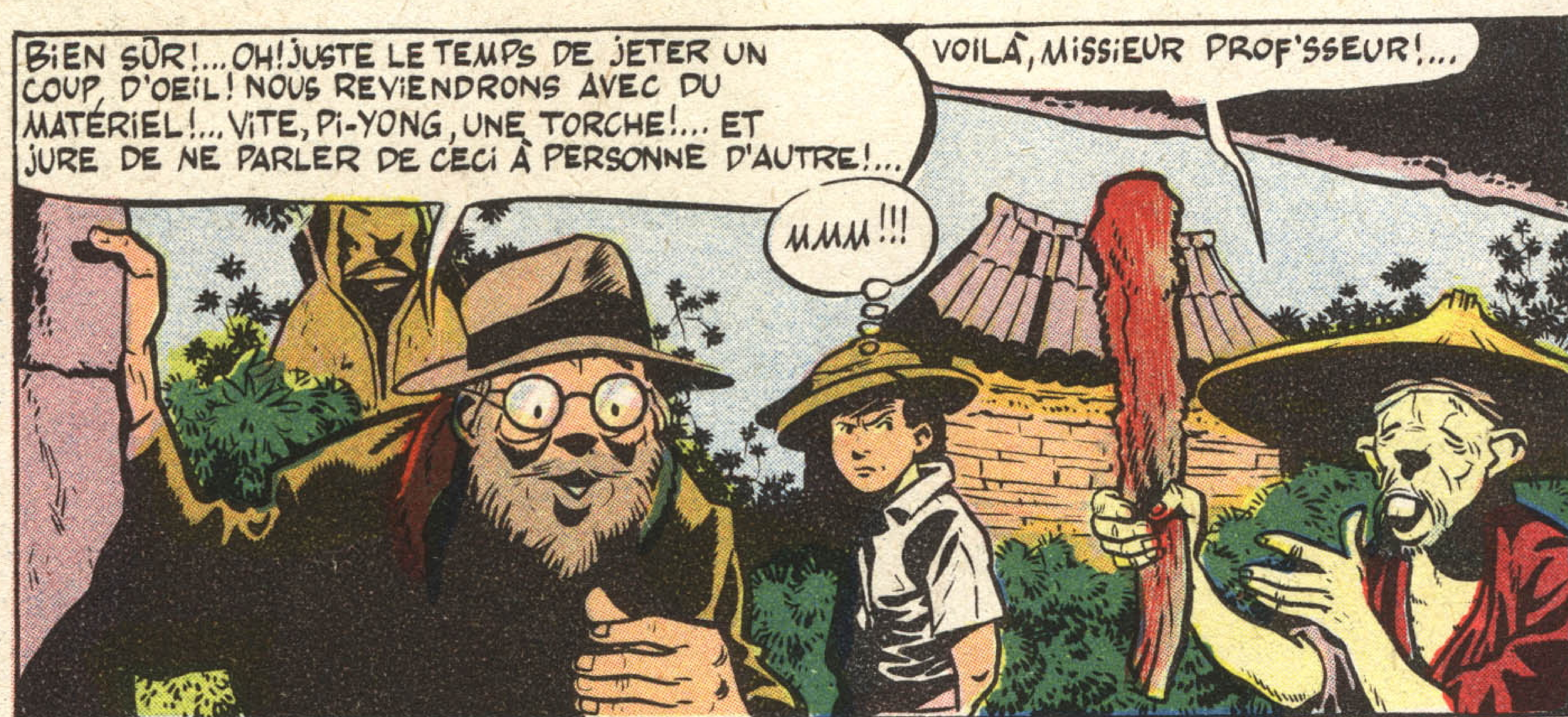







Jean VALHARDI et JACQUOT chez les ÊTRES de la FORÊT
UN COOLIE CHINOIS A ENTRAINE LE PROFESSEUR BOLS ET JACQUOT DANS LES RUINES D'UN TEMPLE. IL LEUR REVELE UNE ISSUE SECRETE...

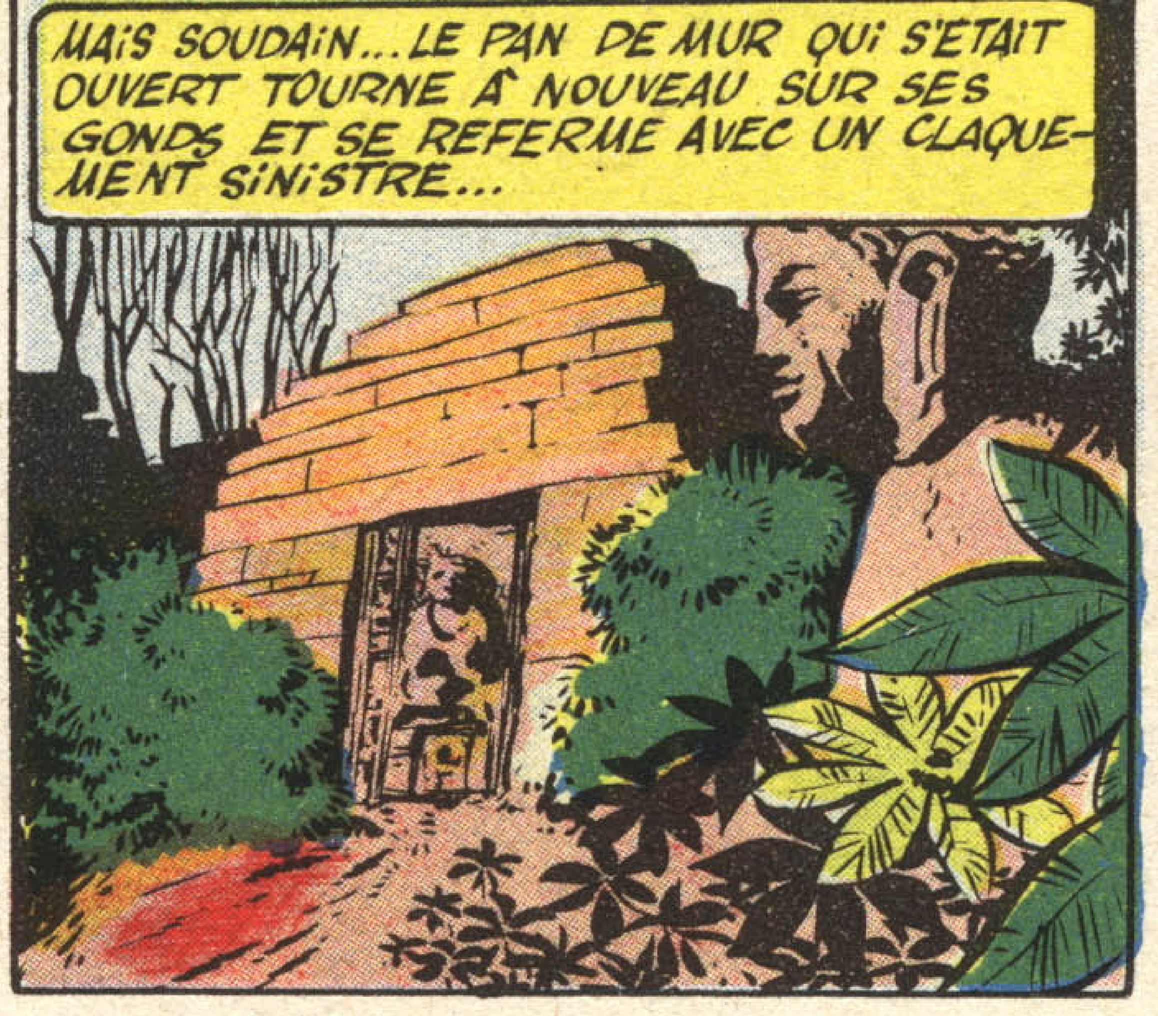

MERVEILLEUX!!!... MAGNIFIQUE!!!... C'EST LA GLOIRE!!!... AH! JE ME VOIS DÉJÀ RÉVÉLANT TOUT CECI À L'ACADÉMIE DES SCIENCES!...
ON... ON VA ENTRER ?!...

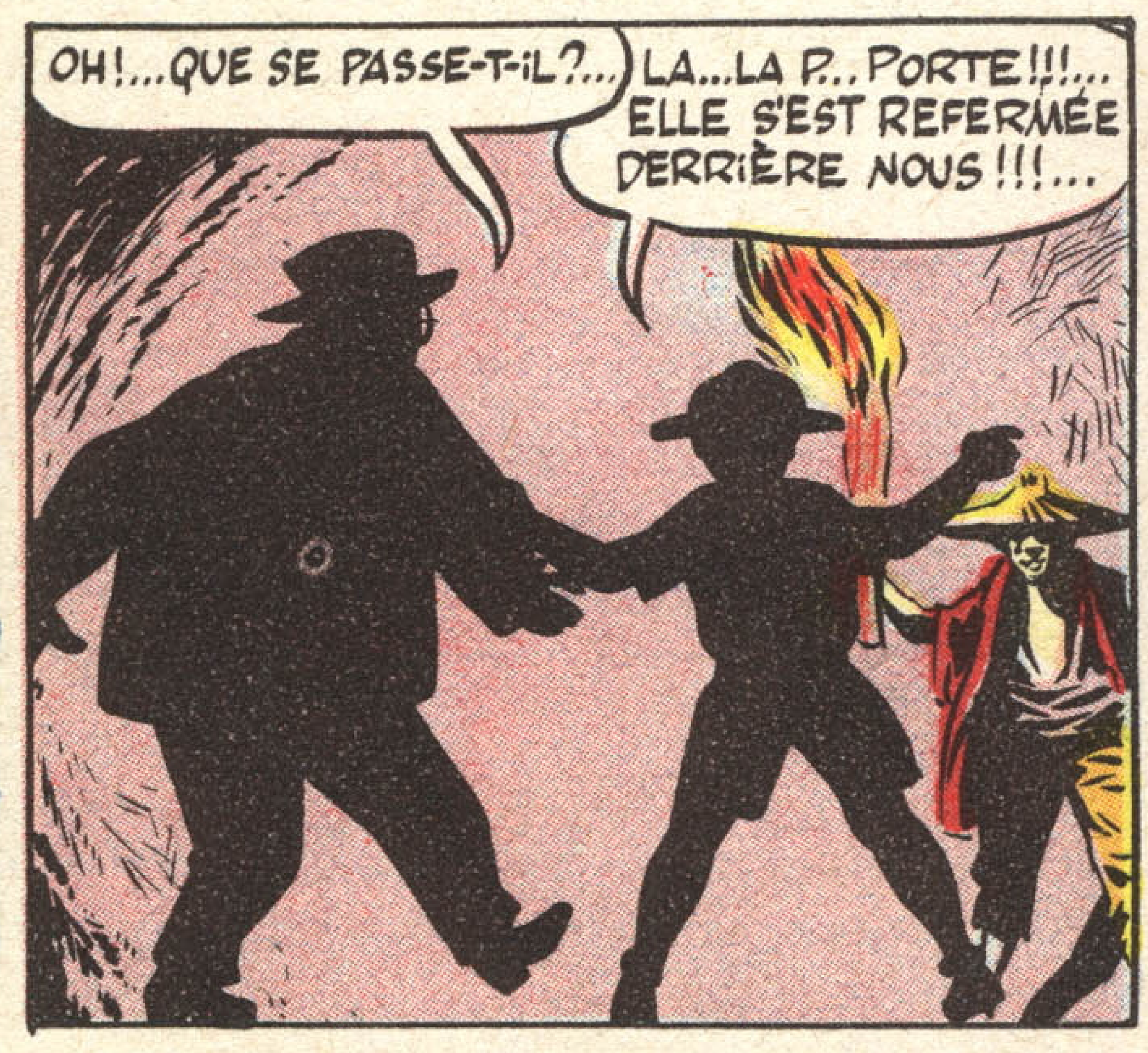

BIEN SÛR!... OH! JUSTE LE TEMPS DE JETER UN COUP D'OEIL! NOUS REVIENDRONS AVEC DU MATÉRIEL!... VITE, PI-YONG, UNE TORCHE!... ET JURE DE NE PARLER DE CECI À PERSONNE D'AUTRE!...
VOILÀ, MISSIEUR PROF'SSEUR!...
MMM!!!


VITE!... J'AI HÂTE DE VÉRIFIER L'IMPORTANCE DE NOTRE DÉCOUVERTE!...

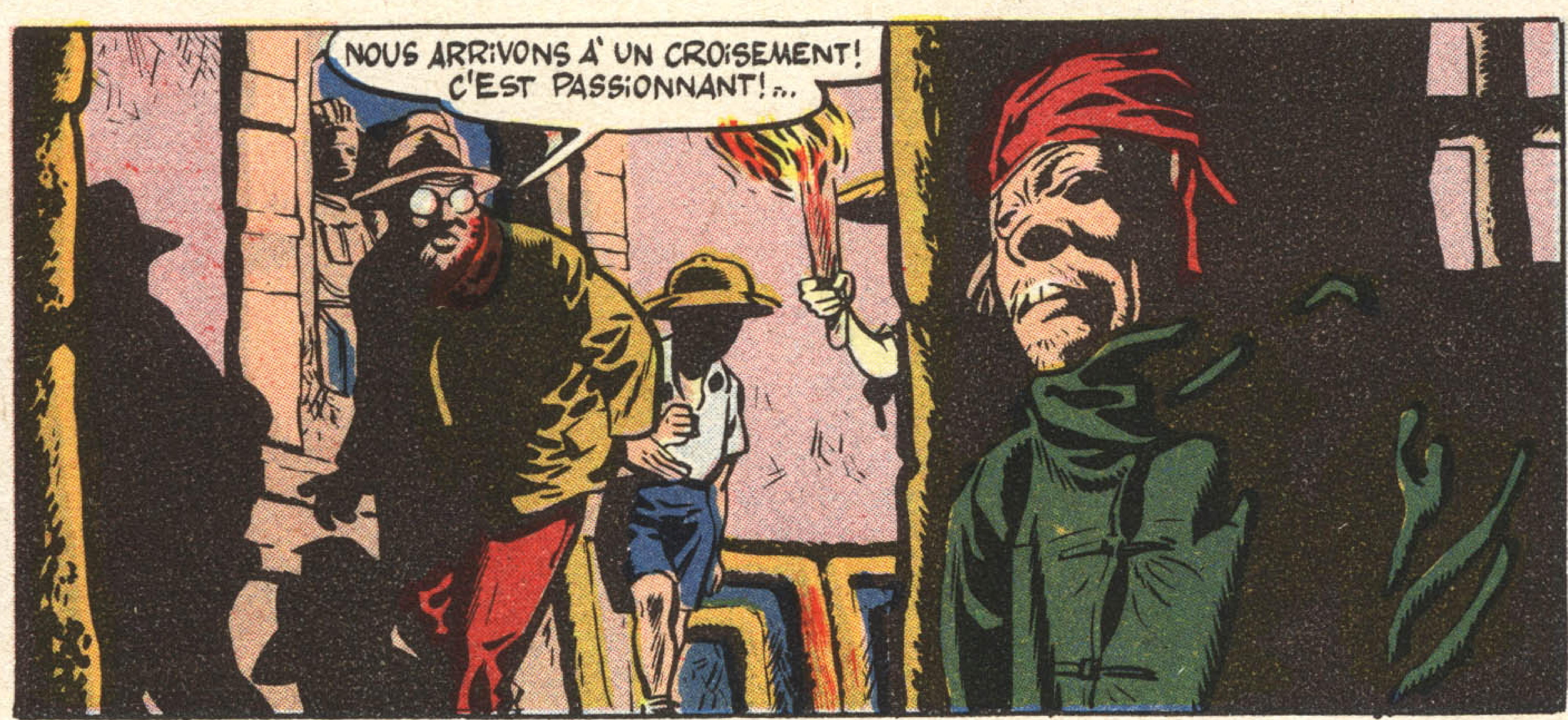

EN AVANT!... À LA DÉCOUVERTE!... SUIS-MOI, JACQUOT!...
DÉCIDÉMENT, LA BOBINE DE CE MACAQUE NE ME REVIENT PAS!...
MOI SUIVRE VOUS POUR ÉCLAIRER!...


DIABLE!... CE COULOIR S'ENFONCE SOUS TERRE!...
CE... CE QU'IL FAIT NOIR!!!...


MAIS SOUDAIN... LE PAN DE MUR QUI S'ETAIT OUVERT TOURNE À NOUVEAU SUR SES GONDS ET SE REFERME AVEC UN CLAQUEMENT SINISTRE...

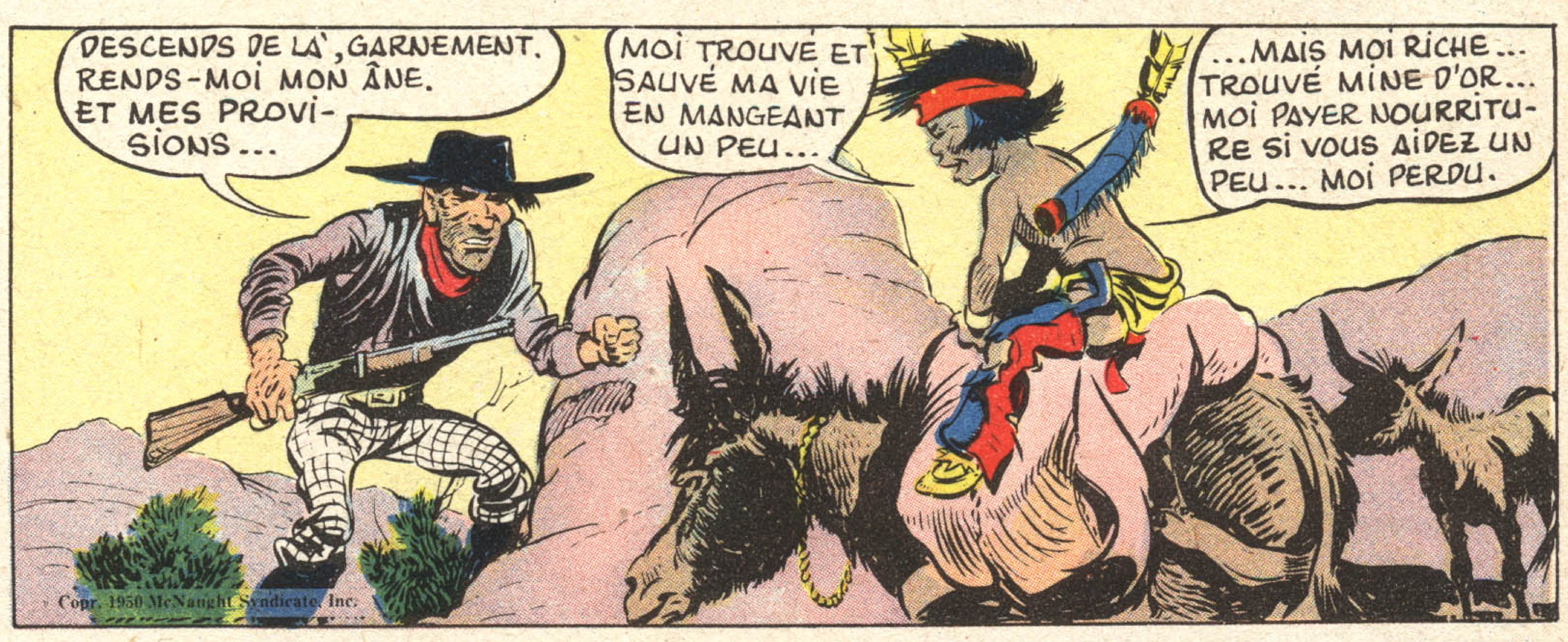

OH!... QUE SE PASSE-T-IL?...
LA... LA P... PORTE!!!... ELLE S'EST REFERMÉE DERRIÈRE NOUS!!!...

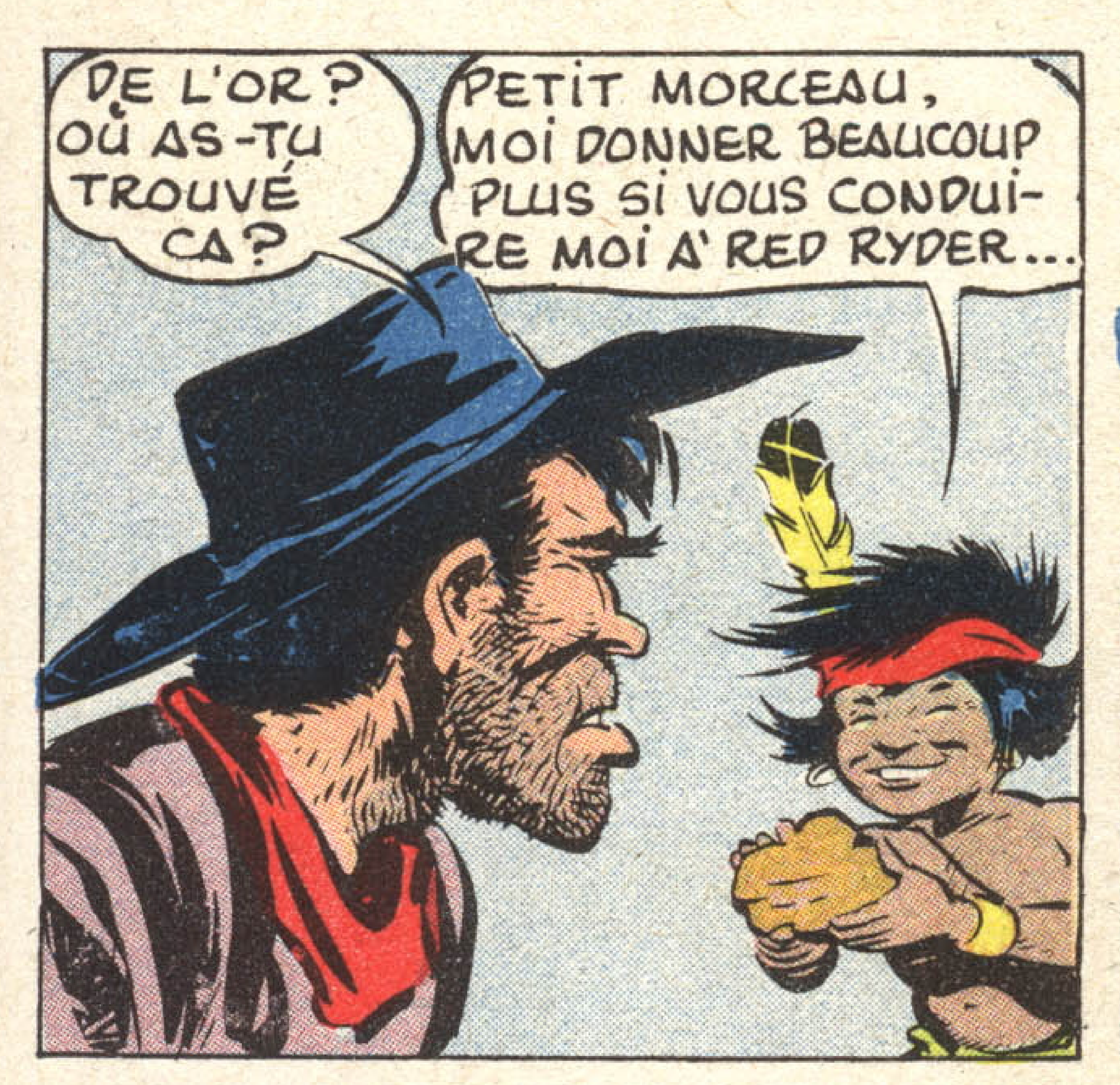

PAS GRAVE!... MOI SAIS COMMENT LA ROUVRIR... MAINTENANT... NOUS AVANCER...
PARFAIT!... EN AVANT!...


NOUS ARRIVONS À UN CROISEMENT! C'EST PASSIONNANT!...

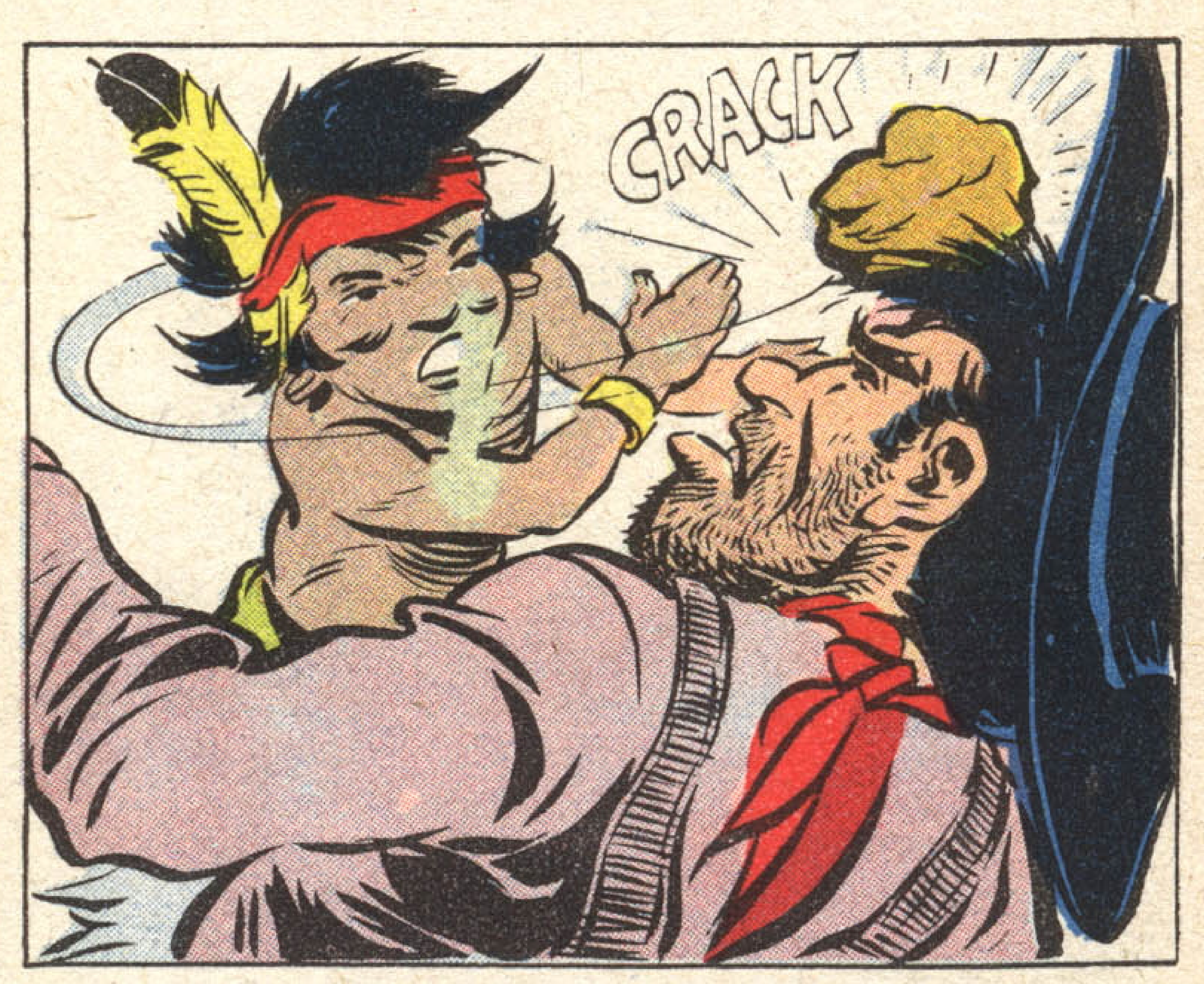


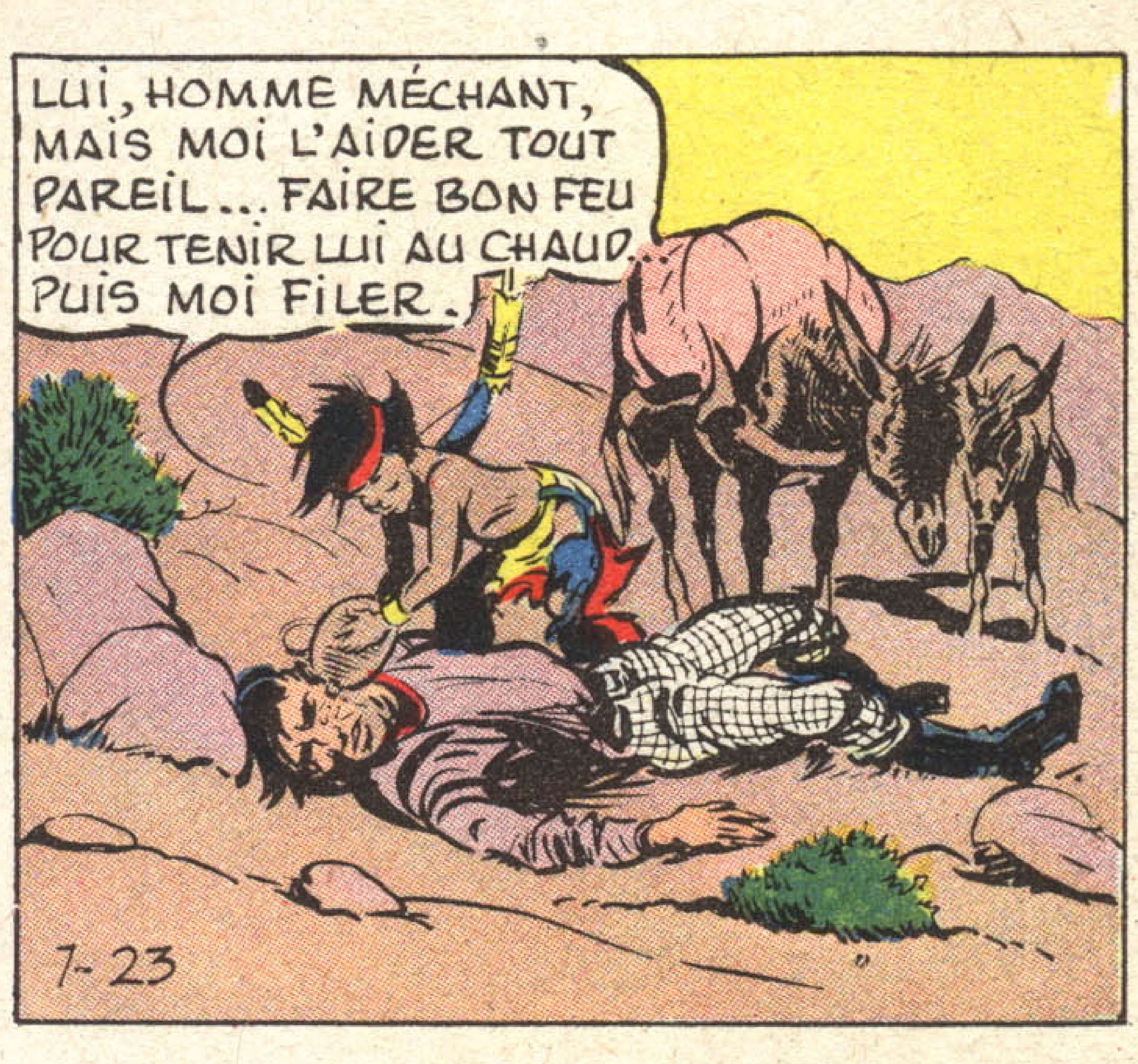




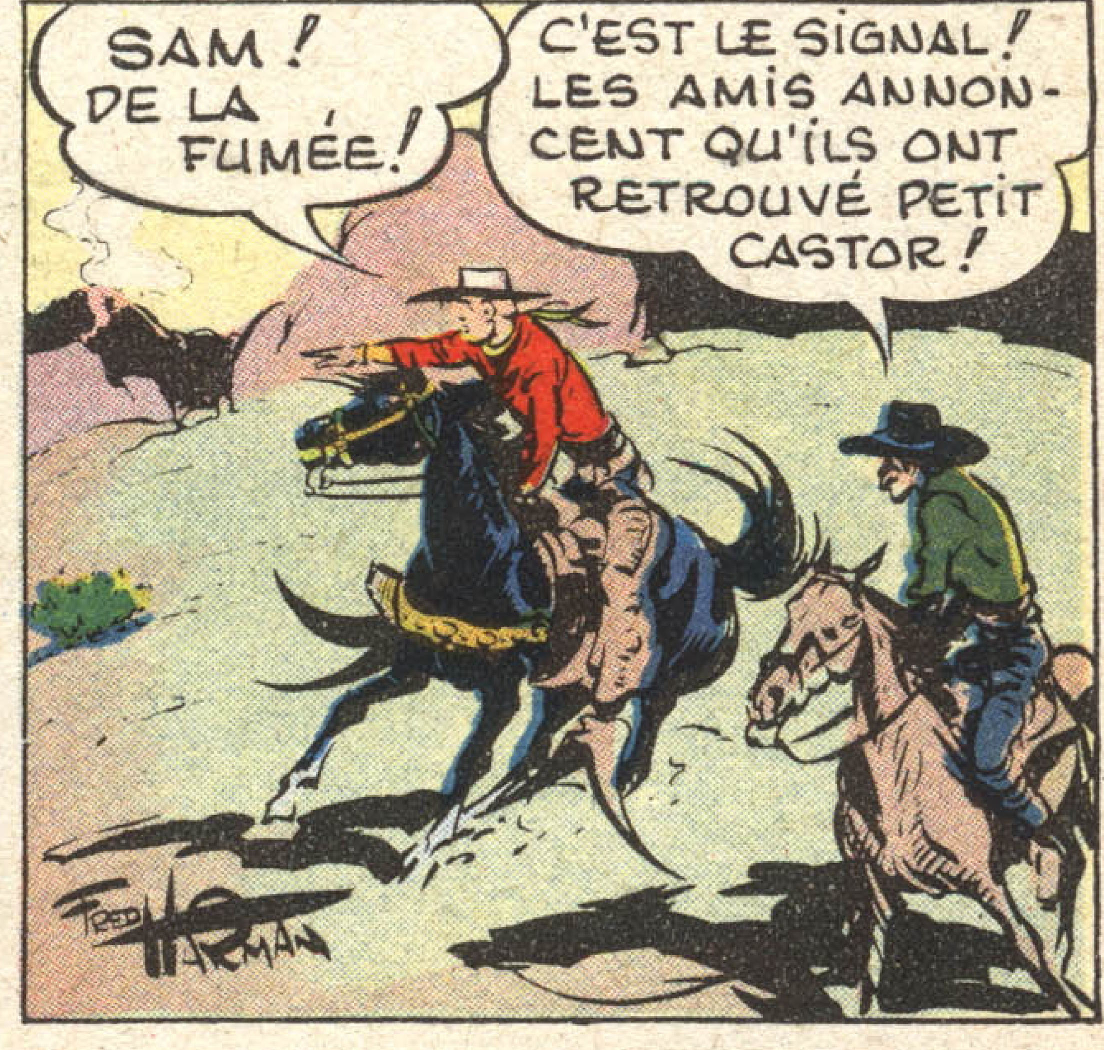












D'OU VIENT CETTE EXPRESSION ?

FAIRE LE DIABLE A QUATRE

Quand le théâtre était à ses débuts, en France, au XVe siècle, on jouait des « mystères » et des « diableries ».

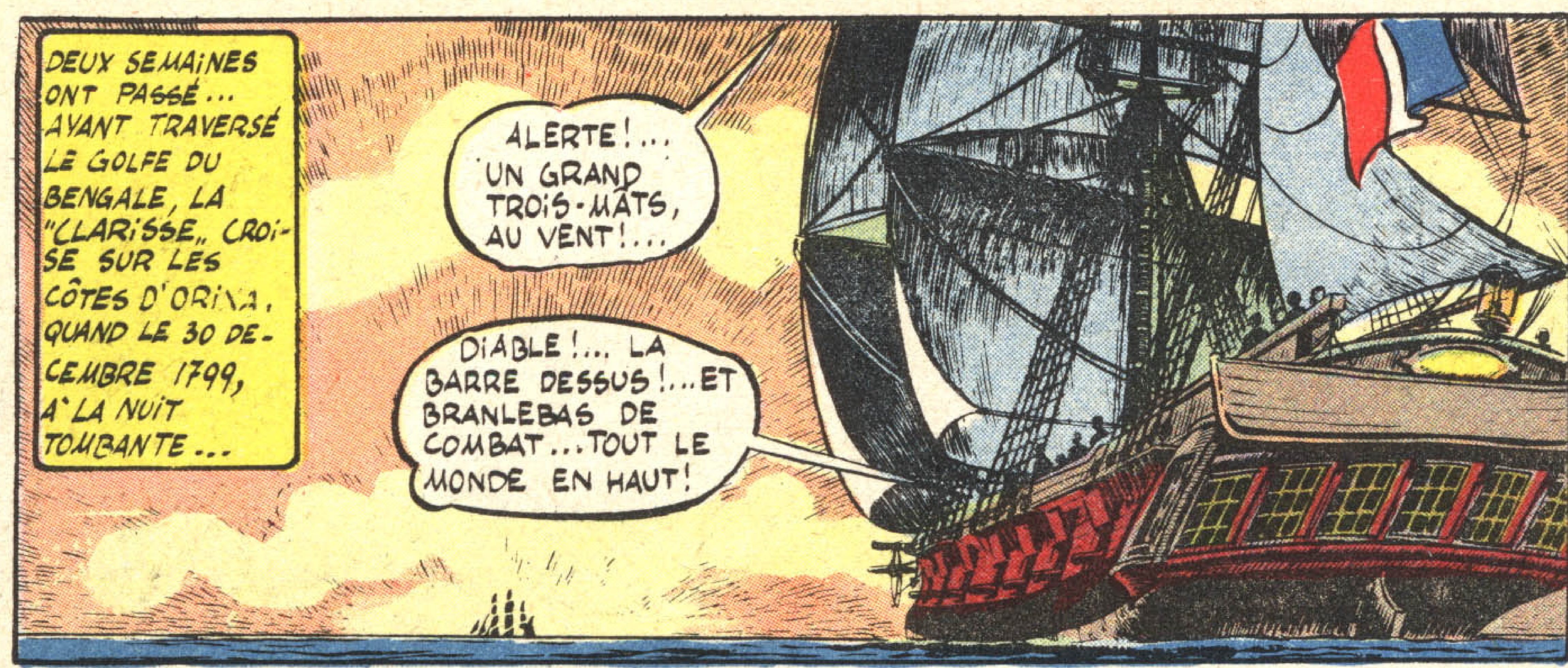
Dans les mystères, les héros de la pièce étaient des saints.

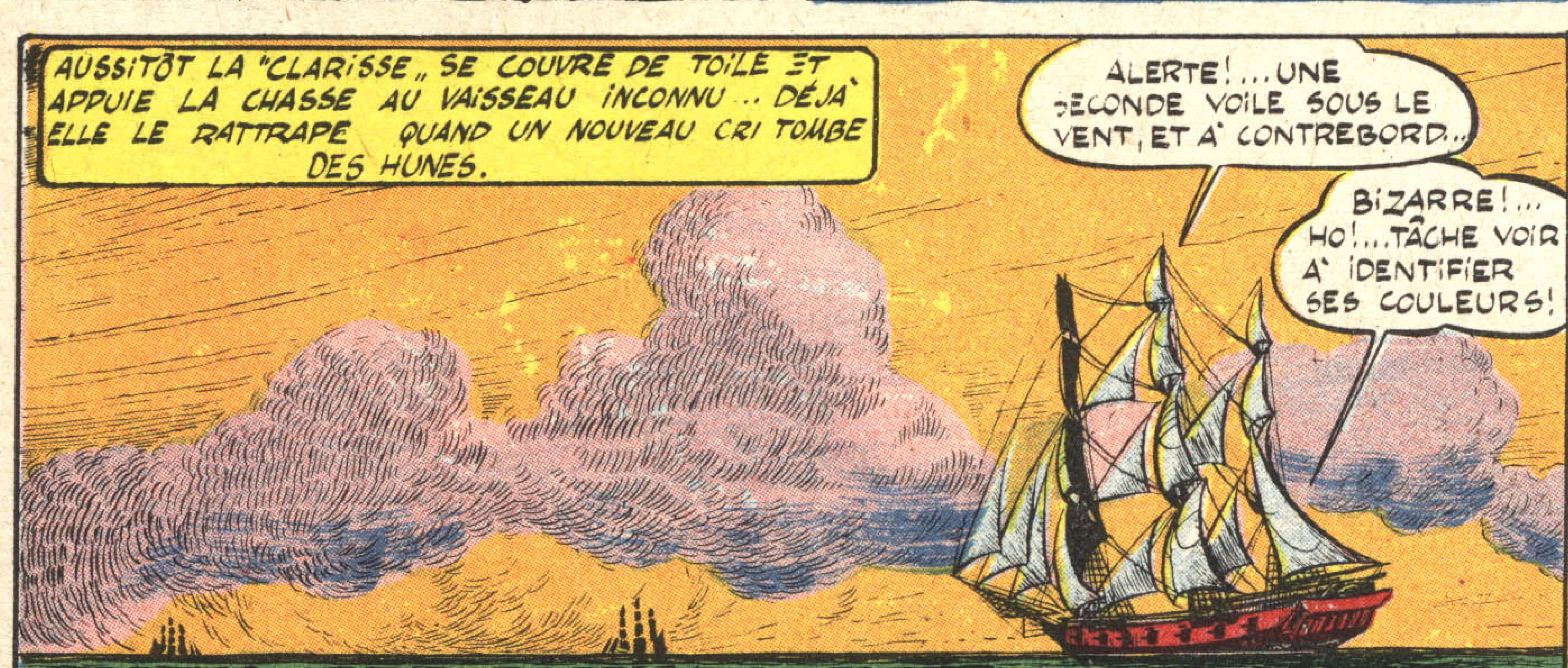
Dans les diableries, c'étaient des diables.

Il y avait les « petites diableries » avec deux diables seulement, et les « grandes diableries » avec quatre diables, épouvantablement déguisés et qui menaient grand tapage et faisaient toutes sortes de contorsions — pour donner une idée de l'enfer.

L'expression, à l'origine, était peut-être « faire la diablerie à quatre »...

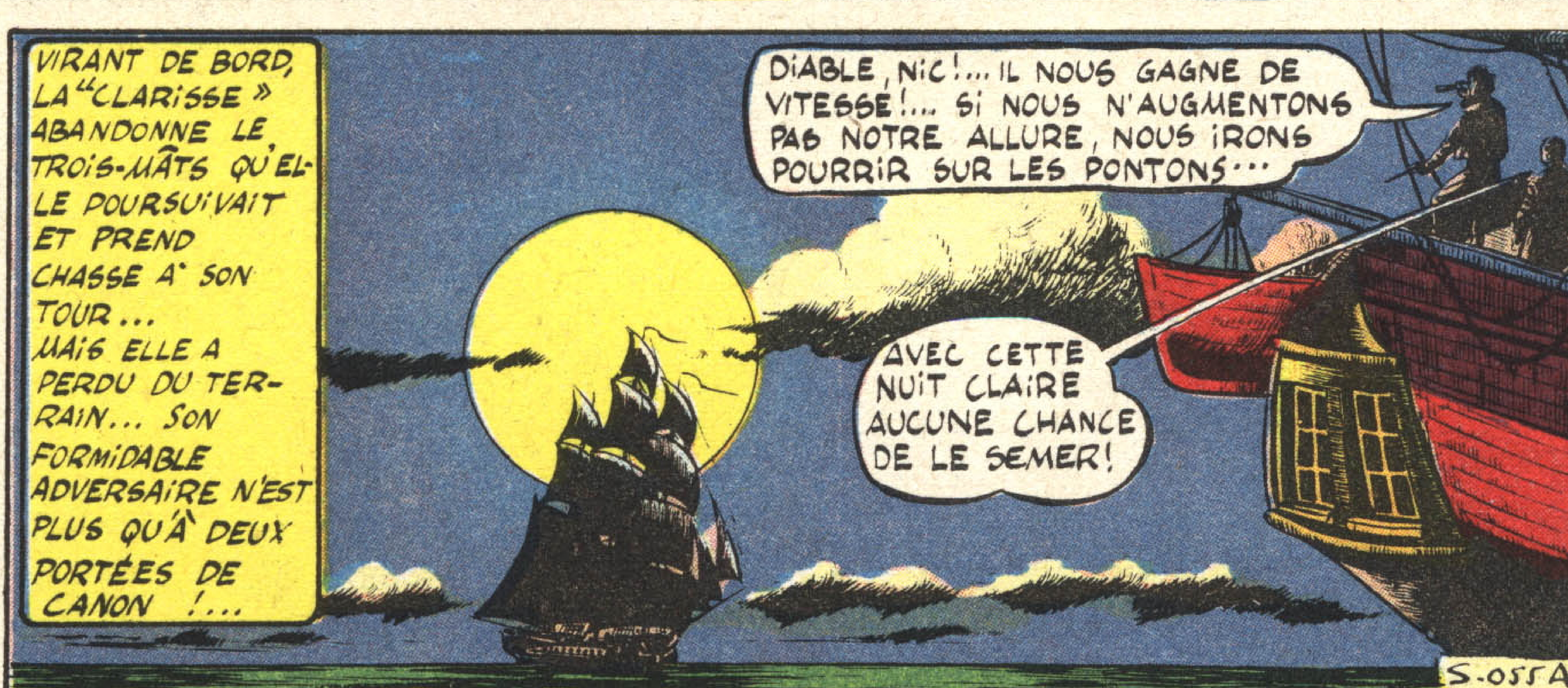






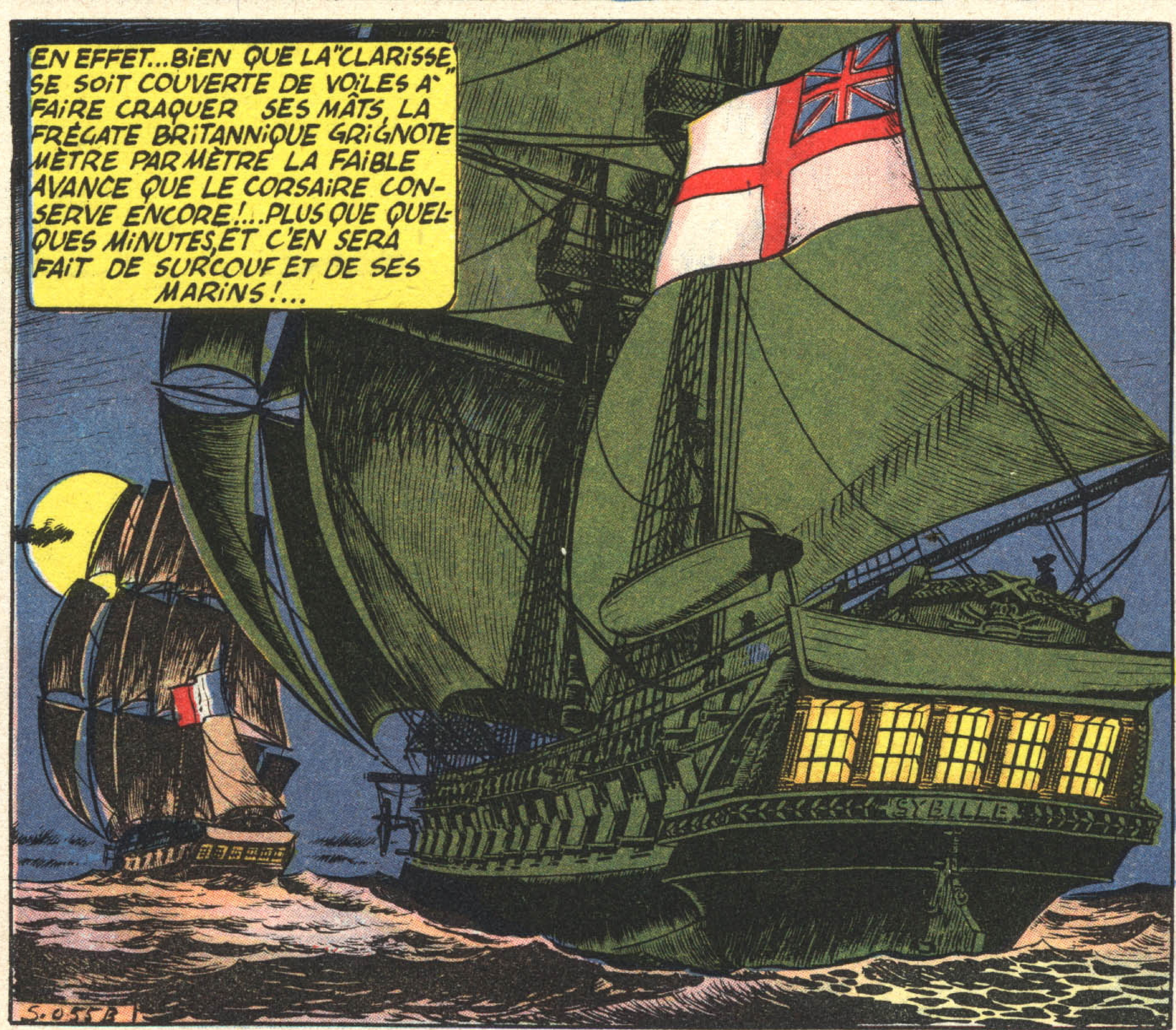












Imprimé en Belgique aux Editions J. DUPUIS, Fils & Cie, Marcinelle.